

CLAUDE SAINT-JAN

---

*A la*  
*Belle Étoile*

---

ILLUSTRATION DE JOSÉ ROY



PARIS  
Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, 5

1905

---

Tous droits réservés.



R  
SAI

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Volumes in-18 jésus, brochés : 2 fr. ; reliés toile, tranches dorées : 3 fr.  
Richement illustrés.

- |                                                         |                                                            |
|---------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| L'Ami Benoît.                                           | Kerbiniou le très madré.                                   |
| L'Apprentie du Capitaine.                               | Les Lunettes bleues.                                       |
| Les Aventures de Rémy.                                  | Les Malices de Plick et Plock.                             |
| La Bête au bois dormant.                                | Les Mathurins du « Bayard ».                               |
| Le bon Géant Gargantua.                                 | Mémoires d'un Éléphant blanc.                              |
| Chemins de traverse.                                    | Les Mémoires de Primevère.                                 |
| Au Clair de la Lune.                                    | Mon Ami Rive-Gauche.                                       |
| Corsaires et Flibustiers ( <i>Chevaliers errants</i> ). | Le Monsieur des Antipodes.                                 |
| Le Capitaine Henriot ( <i>Chevaliers errants</i> ).     | Le Moulin Fliquette.                                       |
| Chez Mademoiselle Hortense.                             | Le Mystère de Courvaillan.                                 |
| Chryséis au Désert.                                     | Le Pari d'un Lycéen.                                       |
| Les Colères du Bouillant Achille.                       | Le petit Grand et le grand Petit.                          |
| Le Droit Chemin.                                        | Les Petits Cinq.                                           |
| D'une rive à l'autre.                                   | Les Petits Patriotes.                                      |
| L'Émeraude des Incas.                                   | Pierrot et C <sup>ie</sup> .                               |
| En haut du Beffroi.                                     | Le Portefeuille rouge.                                     |
| L'Exil d'Henriette.                                     | Princesse Sarah.                                           |
| La Famille Fenouillard.                                 | Les Prisonniers de Bou-Amama.                              |
| Rita ( <i>Les Filles du Clown</i> ).                    | La Providence de François.                                 |
| Tante Dorothée ( <i>Les Filles du Clown</i> ).          | Le Pupille de mon Ami.                                     |
| Les Fredaines de Mitaize.                               | Les Robinsons de la Nouvelle-Russie.                       |
| Frères de lait.                                         | Robert le Diable et C <sup>ie</sup> .                      |
| Histoire de deux Enfants de Londres.                    | Le Roi de l'Ivoire.                                        |
| Histoire d'un Honnête Garçon.                           | Le Sapeur Camember.                                        |
| Histoire d'un Vaurien.                                  | Six nouvelles.                                             |
| Historiettes pour Pierre et Paul.                       | La Teppe aux Merles.                                       |
| Le Hochet d'or.                                         | Le Théâtre chez Grand'Mère.                                |
| L'Idée fixe du Savant Cosinus.                          | Trésor de Guerre.                                          |
| Jacques la Chance et Jean la Guigne.                    | Un Parisien à Java.                                        |
| Jamais contents!                                        | Un Parisien aux Philippines.                               |
| Journées de deux petits Parisiens; Jacques et Juliette. | Une Histoire de Sauvage.                                   |
| Jours d'épreuves.                                       | Les Vacances de Prosper.                                   |
|                                                         | Voyage du matelot Jean-Paul en Australie.                  |
|                                                         | Voyage du novice Jean-Paul à travers la France d'Amérique. |
|                                                         | Yves Kerhelo.                                              |

Envoi franco, sur demande, du Catalogue Bibliothèque du Petit Français.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Hollande.

CLAUDE SAINT-JAN

---

*A la*  
*Belle Étoile*

---

ILLUSTRATION DE JOSÉ ROY



PARIS  
Librairie Armand Colin

5, rue de Mézières, 5

1905

Tous droits réservés.



AUX ENFANTS DE MON AMIE MARINE  
LOUIS ET MYRIAM

CLAUDE SAINT-JAN.



## I

Dans la cuisine dont les cuivres flambaient sous le soleil couchant, on causait avec animation. Le vieux Jérôme, à la fois maître d'hôtel et intendant de M<sup>me</sup> Rouvière, enseignait à un jeune marmiton tout frais promu à ce titre l'art difficile de dresser une corbeille de pêches et de raisin. L'enfant ouvrait de grands yeux, devant la pyramide qui s'élevait légère, bien que solide, et répandant un parfum délicat.

Tout à coup, du fond de la cuisine, arriva un bruit de casseroles remuées, et une voix aiguë interpella Jérôme.

« En finirez-vous avec votre corbeille ? Vous donnerez des leçons à Auguste un autre jour. Le couvert va être en retard...

— La demie de six heures n'est pas encore sonnée », marmotta Jérôme qui, son édifice couronné d'une dernière pêche, se dirigea vers l'office, suivi du jeune débutant.

Mathurine, restée seule, se livrait à un soliloque devant ses fourneaux.

« Quelle idée de vouloir des anguilles un jour où j'avais des entrées de viande ! C'est pour M. l'instituteur que madame a commandé la matelote. Allons, bon ! la crème qui s'attache ! Et Marc qui l'aime tant ! Et puis, la glacière qui a l'air détraquée... Quelle journée que le jeudi !... Est-il bête, ce

Jérôme ! reprit-elle brusquement après une seconde de silence, le voilà qui sonne le premier sans m'avoir prévenue. Ah ça ! ils sont donc tous arrivés, là-haut ?... »

La brave cuisinière, du pas tranquille et assuré dont elle parcourait depuis vingt ans toutes les parties de la vieille maison, s'avança vers la fenêtre grillée qui donnait au ras du sol de la grande avenue.

Un groom emmenait à la bride un cheval vers les communs.

« Tiens ! remarqua Mathurine, M. Gerland n'est pas en retard aujourd'hui. »

Et elle se hâta vers ses casseroles, car Jérôme entraît pour dresser les plats.

Dans la petite salle à manger intime, quatre convives étaient réunis.

M<sup>me</sup> Rouvière, une femme de trente-cinq ans environ, à la physionomie un peu triste, avait à sa droite l'instituteur de Vignereux, le village voisin de sa propriété des « Tilleuls ».

M. Gerland était placé en face de sa sœur. Resté célibataire, il venait dîner avec elle presque tous les soirs pendant les séjours trop courts et trop rares qu'il faisait à Roiglise, situé à trois kilomètres des « Tilleuls ».

La quatrième place était occupée par un jeune garçon d'une douzaine d'années, à la mine intelligente et éveillée.

Le dîner finissait. Jérôme et le valet de chambre venaient de s'éclipser discrètement. M<sup>me</sup> Rouvière se leva et on passa dans le petit salon. Des lampes, dispersées ça et là, jetaient une lueur adoucie par la teinte pâle des abat-jour. La lumière d'un flambeau éclairait vivement un grand portrait au pied duquel s'élevait une gerbe odorante. Il représentait un enfant de six ou sept ans, aux yeux noirs magnifiques, aux boucles dorées flottant sur des épaules robustes et auréolant un joli front pensif.

Le regard de M<sup>me</sup> Rouvière alla d'abord au portrait. Les yeux de M. Gerland suivirent les siens. Il se rapprocha d'elle et, lui prenant les mains dans un élan spontané :

« Ma pauvre Claire, murmura-t-il, voilà cinq ans, n'est-ce pas ?

— Cinq ans ! répondit la jeune femme d'une voix de rêve.

— Et depuis, rien, pas de nouvelles ! C'est inimaginable ! reprit son frère. On a tout fait, tout tenté...

— Par moments, je désespère, dit à demi-voix M<sup>me</sup> Rouvière en se laissant tomber sur un fauteuil et en cachant sa tête dans ses mains.

— Il ne faut jamais se laisser aller au découragement, madame, dit l'instituteur à son tour ; n'y a-t-il pas toujours à attendre un hasard heureux ?... »

Cinq ans auparavant, à cette même date du mois de juillet, le petit Jean Rouvière avait disparu. La gouvernante était allée le promener comme elle en avait l'habitude ; mais, ce jour-là, le soir était venu sans que l'enfant et sa bonne fussent de retour au château.

Inquiète, la mère allait envoyer à leur recherche, quand la fille reparut seule et presque folle, les cheveux en désordre et les yeux hagards : « On a pris Jean ! on a pris Jean ! » s'écria-t-elle ; et elle raconta en paroles entrecoupées que, s'étant assise sur le rideau d'une route, à la place accoutumée, près d'un petit bois où Jean cueillait des fleurs, elle s'était aperçue tout à coup de la disparition du petit. Elle avait appelé ; aucune voix ne lui avait répondu. Alors, elle avait parcouru le bois tout entier, en criant le nom de l'enfant. Pendant trois heures, elle avait battu inutilement tous les sentiers sans trouver trace du disparu.

Telle fut la première version donnée par la gouvernante. On ne prit pas le temps de l'interroger davantage. Tous les hommes de la maison, à cheval ou à bicyclette, se lancèrent sur toutes les routes du pays, à la recherche du petit Jean, pendant que M<sup>me</sup> Rouvière, délirante de désespoir, courait avec la bonne vers le bois où, durant une partie de la nuit, les deux femmes, errant dans l'obscurité épaisse des futaies, firent retentir l'écho de leurs appels éperdus.

Ce fut le lendemain seulement que la gouvernante, pressée de questions, avoua qu'elle s'était endormie et que c'était à son réveil qu'elle avait constaté l'absence de Jean.

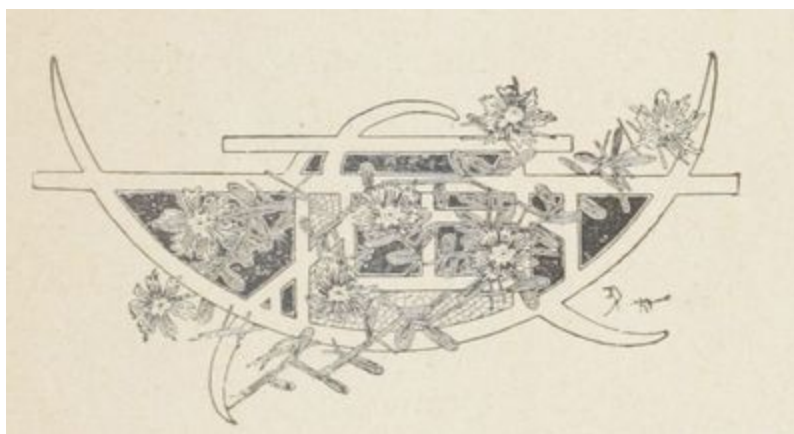
Nulle part on n'avait trouvé de traces de l'enfant. Les marais et les étangs des environs furent visités. Des recherches furent faites par les soins du procureur de la République qui fit télégraphier dans toutes les directions.

L'enquête ne découvrit aucun indice auquel on pût s'attacher. Quelques personnes cependant signalèrent le passage d'une voiture fermée sur la route d'Albert, à une heure qui coïncidait avec la disparition probable du petit Jean. Mais l'aubergiste de la « Vache noire » affirma que cette voiture était celle d'un voyageur de commerce en tournée dans le pays et qui représentait une maison d'Amiens, détail qui, du reste, fut reconnu exact.

D'un autre côté, le parquet de Boulogne donna l'avis qu'un enfant répondant à peu près au signalement de Jean Rouvière avait été vu sur le quai d'embarquement. Des démarches furent faites aussitôt en Angleterre et les recherches poussées avec d'autant plus d'activité que sir Plumkett, oncle du défunt M. Rouvière et parrain du petit Jean, qui possédait d'importantes manufactures en Écosse, avait promis une prime considérable à celui qui donnerait des nouvelles de son petit-neveu. Rien n'y fit : l'enfant demeura introuvable.

M<sup>me</sup> Rouvière, après une maladie qui mit ses jours en danger pendant de longs mois, revint à la vie pour souffrir et pleurer. Cependant, rien n'ayant prouvé que Jean fût mort, la mère gardait au fond du cœur le secret espoir que Dieu aurait pitié d'elle.

Le fils du médecin du pays, le docteur Maurepas, avait souvent joué avec Jean dont il avait l'âge. Il était bien élevé, d'un caractère doux et affectueux. La mère de Jean le fit venir quelquefois aux « Tilleuls », pour essayer de tromper sa douleur et de retrouver dans cette maternité factice la force de continuer à vivre pour recevoir l'enfant perdu, s'il revenait un jour.





## II



MARC Maurepas n'avait plus de mère. Son père, absorbé par ses visites aux malades, était souvent absent du logis. Il avait fait venir d'Auvergne, dont il était originaire, une parente éloignée qui élevait son fils et tenait sa maison. Mais la cousine, vieille fille et d'une nature très sèche, ne donnait pas à Marc l'aliment nécessaire à sa tendresse d'enfant aimant et réfléchi.

Aussi le petit garçon s'était-il passionnément attaché à M<sup>me</sup> Rouvière. Avec une intelligence au-dessus de son âge, il avait compris toute l'étendue du chagrin qui brisait le cœur de sa bienfaitrice, et son âme délicate et

reconnaissante ne rêvait qu'au moyen d'adoucir la douleur de la jeune femme.

Ses visites aux Tilleuls étaient devenues plus fréquentes dans les dernières années. Depuis quelques mois, il ne suivait plus les cours de l'école primaire et on ne l'avait pas mis au collège de Péronne, comme c'était cependant l'intention du docteur. M<sup>me</sup> Rouvière avait obtenu que Marc restât à Vignereux et il prenait des leçons avec l'instituteur qui ne tarissait pas d'éloges sur sa docilité et son application.

Ce jour-là, Marc travaillait dans la petite salle basse de la maison du docteur, située sur la grande place de Vignereux. Son devoir achevé, il ne se hâta pas de quitter sa table d'étude. Son œil se posa un peu distrait sur la place, où quelques gamins, le sac de classe au dos, jouaient à la marelle au lieu d'apprendre leurs leçons du lendemain.

La cousine Dorothée entra dans la pièce ; du ton de voix rogue qui lui était habituel, elle gourmanda le petit garçon de ne pas avoir rangé ses cahiers et ses plumes.

« Tu n'as pas plus d'ordre que ton père, dit la vieille demoiselle en hochant la tête ; on m'apprenait, quand j'étais petite, que « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». C'est bien vrai ! »

C'était une des manies de la cousine Dorothée d'émailler sa conversation de proverbes qui, du reste, n'avaient souvent pas le moindre rapport avec l'idée qu'elle émettait auparavant. Marc, habitué aux adages de la bonne demoiselle, ne s'en émouvait plus. Il se leva, mit en place son bagage d'écolier et, prenant sa casquette, demanda à sa cousine la permission de sortir.

« Surtout rentre à l'heure pour dîner, dit M<sup>lle</sup> Dorothée. Il y a des ris de veau et ton père est si difficile !... »

Sûrement un proverbe allait suivre cette critique, Marc ne l'attendit pas et s'élança dans la rue. Le notaire causait sur sa porte avec M. Gerland. L'enfant les salua et erra quelques minutes indécis ; puis, après avoir regardé l'horloge de la mairie, il partit dans la direction des « Tilleuls ». Bientôt après, il entra dans le vestibule où, assis sur un tabouret, Jérôme somnolait comme il lui arrivait parfois, dans ses intervalles de service. L'entrée de Marc réveilla le vieux serviteur qui sourit à l'enfant.

« Je dormais un peu, dit-il. J'attends le retour de madame, elle est allée à Vignereux. Vous ne l'avez pas rencontrée ? »

Marc fit signe que non. Il paraissait préoccupé et plusieurs fois s'arrêta au moment de parler. Jérôme le regardait, surpris.

« Vous avez chaud, monsieur Marc, dit-il, voulez-vous boire un verre de sirop ? »

Marc secoua la tête ; puis, brusquement :

« Voyons, Jérôme, demanda-t-il, est-ce que vous croyez qu'on ne pourra jamais retrouver Jean ? »

Le vieux Jérôme sursauta.

« Oh ! monsieur Marc, quelle question ! s'exclama-t-il. Il faut bien le dire, allez, il n'y a plus d'espoir ! Notre pauvre petit maître ! Il doit être mort. S'il était vivant, on l'aurait retrouvé après toutes les recherches qu'on a faites !...

— Mais où Jean serait-il mort ? insista Marc. Au moins, on aurait retrouvé son corps...

— Eh ! oui, c'est ce qu'on a dit et redit cent fois ; mais quoi ! c'est justement là le mystère qu'on n'a pas pu découvrir.

— Mais Jean aura peut-être été pris et il n'a pas pu s'échapper...

— Pris ? par qui ? demanda Jérôme incrédule.

— Pourtant il a bien été quelque part, mort ou vivant ?... »

Le vieux serviteur hocha la tête : ces questions sans réponses, combien de fois les avait-on posées depuis cinq ans !

La grille d'entrée grinça sur ses gonds, la victoria apparut au bout de l'avenue des tilleuls.

« Je ne veux pas déranger madame », dit Marc.

Et il s'en alla par une allée latérale.

En rentrant à Vignereux, il rencontra le fils du maire qui flânait, le nez au vent. C'était le garçonnet le plus paresseux et le plus espiègle du bourg, très curieux et toujours bien informé.

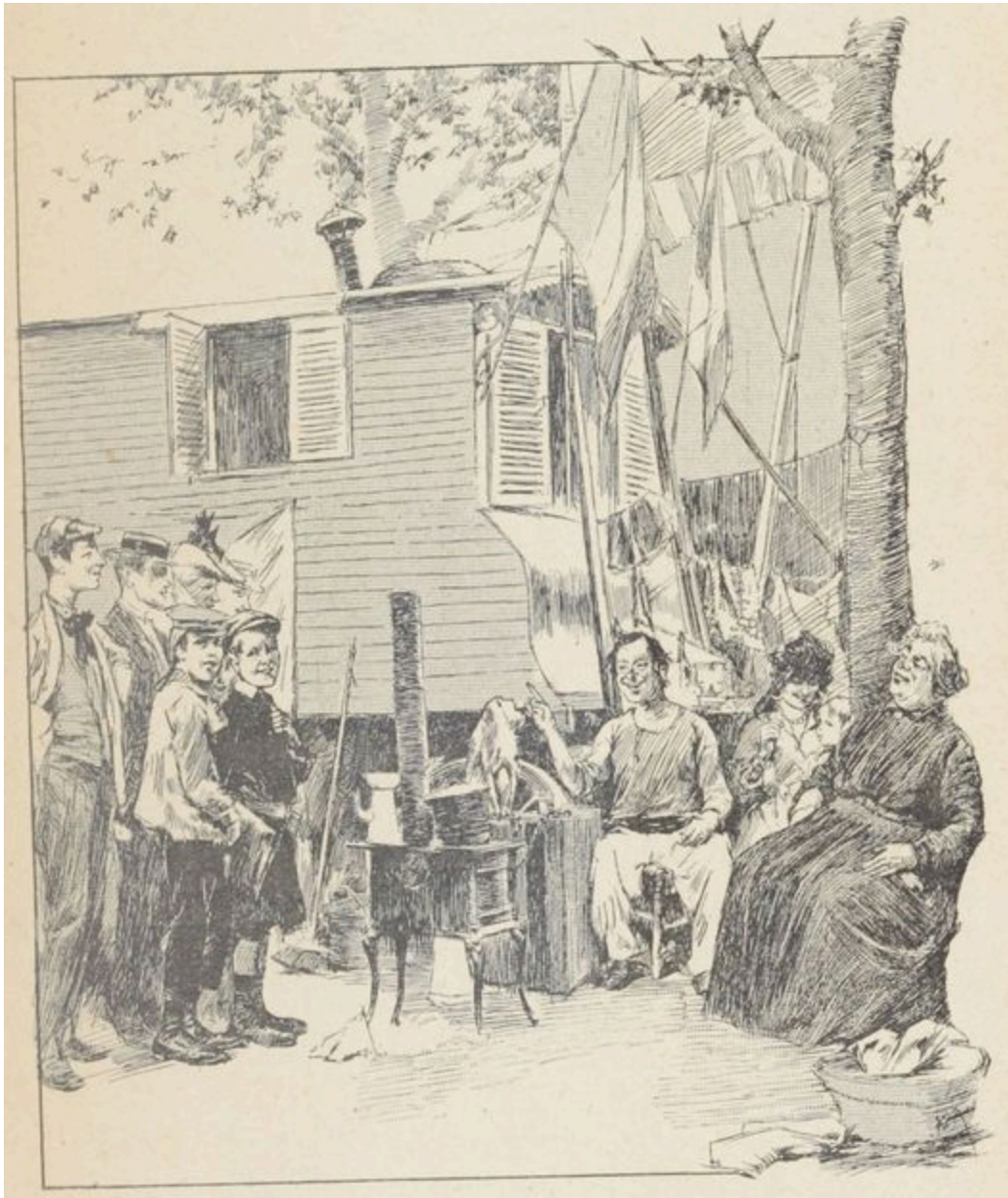
Il fit dans la boue du ruisseau une glissade qui l'amena près de Marc.

« Dis donc, fit-il comme entrée en matière, on s'amusera joliment demain et dimanche. Il va venir des saltimbanques, des beaux, avec beaucoup de voitures. On est venu demander la permission à papa pour dresser le théâtre. Ce sera chic, va... Je crois qu'ils sont vingt-cinq, des hommes, des femmes et des « gosses » ; il y a aussi des ânes et des chiens savants, et des chevaux épatants. »

Marc était très intéressé par ce que lui racontait André.

Il rentra en retard au logis ; tante Dorothée gronda ; mais, tout à la pensée des nouvelles que lui avait dites son camarade, il n'eut pas, il faut l'avouer, grande contrition d'avoir fait dessécher les ris de veau.

L'installation des saltimbanques.



Le lendemain, de bon matin, les habitants de la grand' place furent tirés de leur sommeil par de retentissants coups de marteau. Une dizaine d'hommes enfonçaient en terre les piquets qui formaient la charpente du petit cirque ambulante, et bientôt une tente en toile grise éleva sa barrière

devant les yeux admiratifs des enfants qui stationnaient par groupes, en se rendant à l'école.

Le déjeuner venait de finir et Marc sautait dans le jardin, quand on sonna. L'unique servante qui aidait M<sup>lle</sup> Dorothee dans les soins domestiques, occupée sans doute à desservir la table, ne se dérangea pas, car un second coup tinta bientôt.

Marc, toujours sautant, se dirigea vers la porte et se trouva en face d'une fillette d'une douzaine d'années, aux cheveux bruns embroussaillés et aux yeux brillants. Elle était pieds nus et des amulettes couvraient son cou bronzé et nerveux.

Marc, étonné, regarda la petite fille.

« Pardon, monsieur, dit celle-ci, je voudrais voir M. le maire.

— Ce n'est pas ici, dit Marc. Papa est médecin...

— Oh ! alors, je vous demande pardon ; un m'avait dit que c'était la porte grise. »

La petite fille voulut rebrousser chemin.

— Attendez, mademoiselle, dit Marc ; je vais vous montrer. A cette heure, le maire est à la mairie ; c'est là-bas, au fond de la place... Voyez-vous ?... »

Et il fit obligeamment quelques pas dans la direction qu'il indiquait.

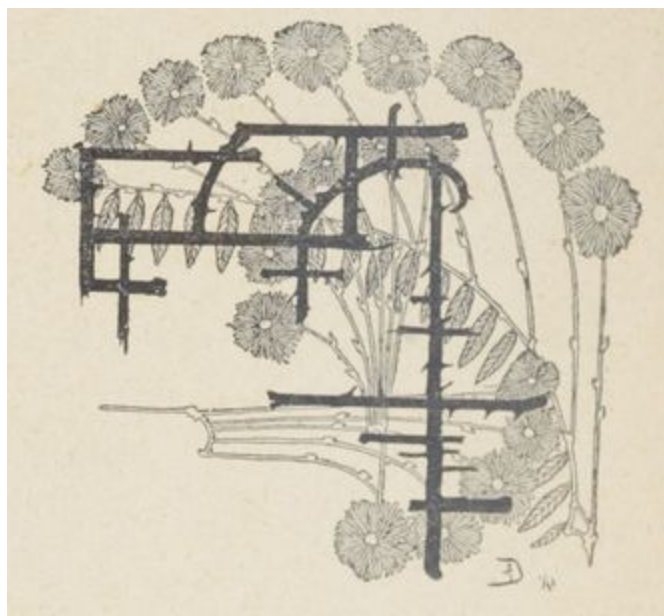
A huit heures, le cirque était plein.

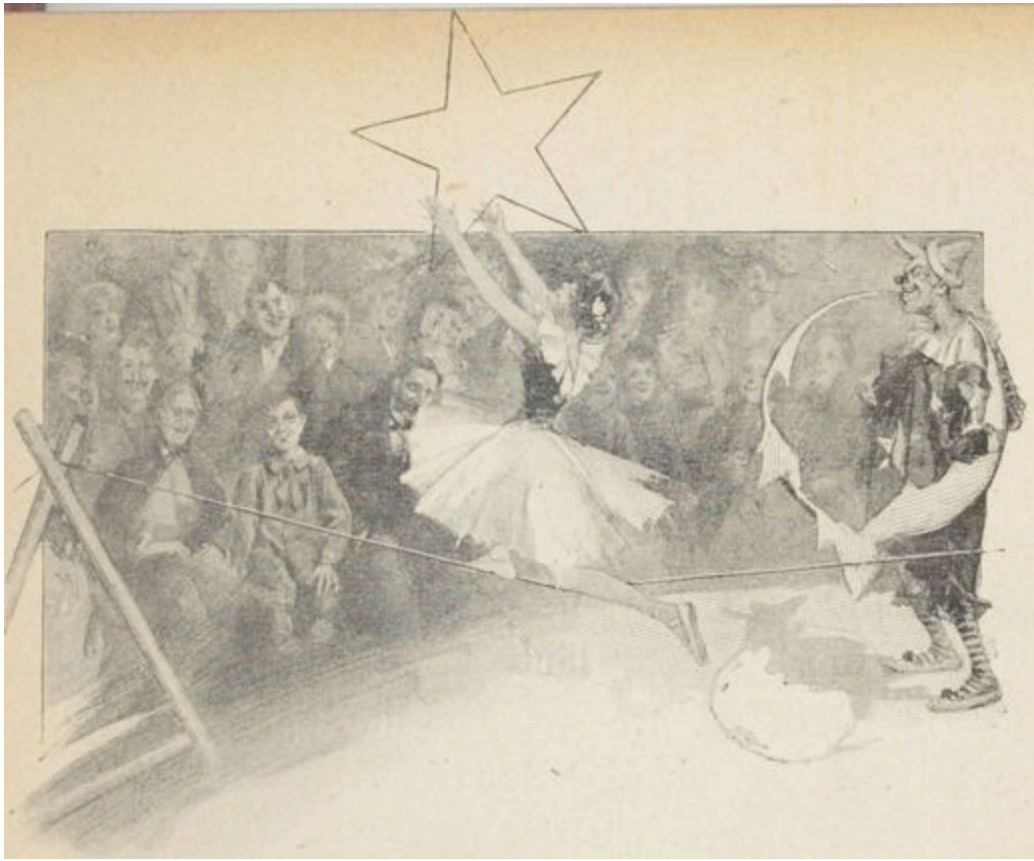
Les « premières » avaient été retenues d'avance par la société de Vignereux, assez sevrée de divertissements de ce genre. Marc, assis entre son père et sa cousine, ouvrait de grands yeux. Le spectacle parlait à son imagination ; les écuyères qui passaient dans des cerceaux et les acrobates aux mouvements souples de félin dans leurs maillots éblouissants lui semblaient des personnages de rêve.

Tout à coup, les bravos éclatèrent plus bruyants encore. Une frêle petite fille, tout enveloppée d'un nuage de gaze rose, entra sur la piste. On dressait une corde raide sur laquelle elle allait sans doute danser. La fillette salua de droite et de gauche, jetant sur la salle un regard de connaisseuse déjà habituée à juger son public. Ses yeux tombèrent sur Marc, qui avait reconnu sa petite visiteuse du matin.

Les deux enfants échangèrent un sourire, puis la petite saltimbanque s'élança sur la corde, dansant, sautant, envoyant des baisers, se couchant sur le fil si mince, se redressant sur un seul pied, à la grande anxiété, des spectateurs qui retenaient leur souffle.

Marc restait positivement ébloui, il n'aurait pas cru qu'on pût voir chose pareille autrement qu'au pays des fées.





III



LE dimanche, Marc déjeunait aux « Tilleuls ». Après avoir assisté à la messe de neuf heures, il rôda quelque temps autour du campement des saltimbanques. Au dedans des voitures on entendait un bruit de voix et un remuement de vaisselle ; deux femmes rinçaient du linge, deux ou trois marmots tourmentaient une chèvre noire, mais Marc n'aperçut pas la petite danseuse et il partit avec Jérôme, qui était venu au bourg, sans avoir revu la fillette.

M<sup>me</sup> Rouvière accueillit Marc avec son bon sourire et elle s'intéressa aux récits enthousiastes que l'enfant lui fit de la représentation de la veille.

Obéissant à un sentiment bizarre qu'il n'aurait pu expliquer, Marc ne parla pas de la jolie brunette qui l'occupait tant.

« Et tu retourneras sans doute au cirque ce soir ? » demanda M<sup>me</sup> Rouvière.

Marc prit un air triste.

« Je ne crois pas, dit-il. Tante Dorothee trouve qu'une fois, c'est bien assez. Et papa va au cercle, le dimanche...

— Écoute, reprit M<sup>me</sup> Rouvière, je te ferai accompagner par Jérôme, ta tante n'aura rien à dire. »

Marc sourit, enchanté.

« Oh ! madame, comme vous êtes bonne ! » murmura-t-il.

Et, par un de ces mouvements qui le rendaient si charmant, il prit la main de sa protectrice et y posa ses lèvres.

Toute l'après-midi, il joua dans le parc avec un entrain inaccoutumé. Jérôme, habitué à ses jeux tranquilles, ne revenait pas de le voir lancer les balles à grands coups de poing au travers des pelouses.

Le soir, la surprise de Jérôme redoubla devant la loquacité de Marc et son agitation en entrant au cirque, où il voulut reprendre sa place de la veille.

Quand la petite danseuse de corde, M<sup>lle</sup> Violette, comme disait le programme, fit son entrée, Marc faillit se lever. Il se maîtrisa, mais il ne reprit son calme qu'après avoir croisé les yeux de la fillette et s'être convaincu qu'elle avait remarqué sa présence.

A dix heures, le lundi matin, Marc traversait la place, revenant de chez l'instituteur, quand, lancée comme une flèche, Violette accourut vers lui.

« Je suis si contente de vous revoir ! dit-elle. Hier soir, vous m'avez tant applaudié !

— Vous êtes si légère ! Comme vous dansez bien ! On dirait un papillon sur une fleur. »

La fillette sourit, étonnée. Elle n'était pas habituée aux compliments de ce genre.

« J'ai dansé pour vous, reprit-elle, et je n'avais pas peur.

— Vous avez donc peur quelquefois ? demanda Marc.

— Oh ! oui. Surtout quand je suis fatiguée : on s'étourdit si vite ! Il y a des jours où j'ai envie de pleurer en montant sur la corde. »

Marc était consterné. Il se reprochait presque d'avoir eu tant de plaisir à voir danser Violette, puisque c'était au prix des frayeurs de celle-ci.

— Mais pourquoi ne dites-vous pas à votre maman que vous avez peur ?

— Ma maman ! Elle n'est pas là, ma maman, je ne sais pas où elle est, ni mon papa non plus.

— Vous n'êtes donc pas la fille du directeur du cirque ? demanda Marc étonné.

— Moi ! oh ! non. Je me souviens qu'étant toute petite, j'habitais une grande maison avec des fleurs ; il y avait aussi une jolie dame... Mais c'est si loin, tout ça !...

— On vous a donc prise à vos parents ? interrogea Marc anxieux, car une idée germait dans son esprit.

— Je l'ignore, dit Violette. Bah ! tant pis !... »

Mais Marc ne se contentait pas ainsi.

« On en vole quelquefois, n'est-ce pas, des enfants pour leur apprendre des tours ? Y en a-t-il chez vous qu'on a volés ?

— Ma foi, je n'en sais rien, dit la petite fille en riant, mais en jetant un regard prudent autour d'elle pour voir si le propos de Marc n'avait pas eu d'auditeurs.

— Mais d'où viennent tous les enfants de votre troupe ? continua Marc qui poursuivait une idée fixe.

— Je ne sais pas.

— Écoutez, dit tout à coup Marc qui semblait prendre un parti ; je vais vous raconter quelque chose que vous ne direz jamais à personne. Je crois que je peux avoir confiance en vous ? »

Une expression énergique passa dans les yeux noirs de la petite bohémienne.

« Je vous promets de garder le secret, affirma-t-elle.

— Mais ce sera un peu long à conter, objecta le garçonnet. On va finir par remarquer que nous nous parlons.

— Je m'en allais chercher des pissenlits, dit Violette. Hier, un des clowns en a eu plein un panier dans le champ qui est tout à l'entrée de la route. Venez avec moi. »

Tout en aidant sa compagne à cueillir la salade, Marc lui raconta toute l'histoire de Jean Rouvière, sa disparition, les vaines recherches et l'idée qu'il gardait, lui Marc, que Jean avait été enlevé par des saltimbanques.

La fillette était suspendue aux lèvres de son compagnon.

« C'est bien possible qu'on l'ait pris, dit-elle quand Marc se tut, surtout s'il était joli !

— M. Gerland, Jérôme et d'autres ont dit que Jean était trop grand et trop intelligent pour se laisser prendre, mais on a pu le bâillonner, l'attacher... »

Marc avait beaucoup lu et son imagination se montait facilement.

« Oh ! oui, soupira Violette ; quelquefois on ne se gêne pas avec nous : si nous pleurons, on nous enferme et on a des moyens pour nous empêcher de parler...

— Depuis que je vous connais, depuis deux jours, dit Marc, vous m'avez tout de suite paru très gentille et je viens de penser que vous pourriez peut-être m'aider à retrouver Jean. Vous voyagez de tous les côtés, vous voyez d'autres troupes. Vous le rencontrerez peut-être...

— Mais je ne le connais pas ?

— Oh ! il est facile à reconnaître, tout blond, tout rose... D'ailleurs, si vous voulez bien vous en occuper, je vous donnerai son portrait.

— Si je veux ! s'exclama la petite fille ; oh ! de tout mon cœur. Je serrerai bien le portrait dans une cachette où j'ai déjà une médaille et une pièce neuve de deux francs qu'une dame m'a donnée un jour en m'embrassant.

— Mais comment me donnerez-vous des nouvelles ? demanda Marc. Savez-vous écrire ?

— Certainement ! s'écria l'enfant d'un ton indigné. Je sais écrire, lire, et bien d'autres choses. Le vieux pitre aime à nous faire l'école. Même Jacquot, le paillasse, a passé son certificat d'études, l'année dernière, à Bordeaux. On a bien fêté son diplôme, allez ; c'est le premier de la troupe.

Les adieux de Violette.



— Eh bien ! vous m'écrirez, dit Marc, je mettrai mon adresse derrière le portrait ; j'ai déjà un ami qui m'écrit de Doullens avec mon nom sur l'enveloppe. Mais comment ferai-je pour vous répondre ?

— Ce sera difficile, dit Violette. Au patron et aux autres, on leur écrit dans les villes, à la poste, car nous savons toujours d'avance où nous allons ; mais moi, je suis trop petite : on ne me donnerait pas les lettres.

— Je ne vous écrirai pas alors, dit Marc.

— En tout cas, nous reviendrons ici l'année prochaine. Les hommes disaient hier que c'est la meilleure route à suivre pour gagner Saint-Quentin où nous allons tous les ans...

— Oh ! l'année prochaine, c'est bien loin, dit Marc d'un ton qui présumait qu'il y aurait sans doute du nouveau d'ici là...

— Enfin, donnez-moi toujours le portrait, conclut Violette ; nous verrons plus tard.

— Je vous le donnerai ce soir.

— Nous partons après le souper. Vers six heures, j'irai chez vous chercher de l'eau, ce sera un prétexte : soyez là quand je viendrai. »

A l'heure dite, Marc, qui guettait impatiemment depuis si longtemps déjà, ouvrit la porte à Violette chargée d'une cruche en grès.

Tante Dorothée avançait la tête dans le fond du vestibule.

« J'ai ouvert, cria Marc, ce n'est rien. »

Et, attirant la fillette dans le corridor, il lui remit un petit paquet.

« Tenez, dit-il, il y a le portrait, mon adresse et un petit livre bien amusant. »

Il ajouta, un peu gêné :

« J'ai mis aussi une petite pièce de monnaie, pour les timbres-poste.

— Merci, dit simplement la petite fille ; sans cela, j'aurais changé ma pièce de deux francs. »

D'un commun élan, les enfants se penchèrent pour s'embrasser.

« Au revoir, Violette, dit Marc.

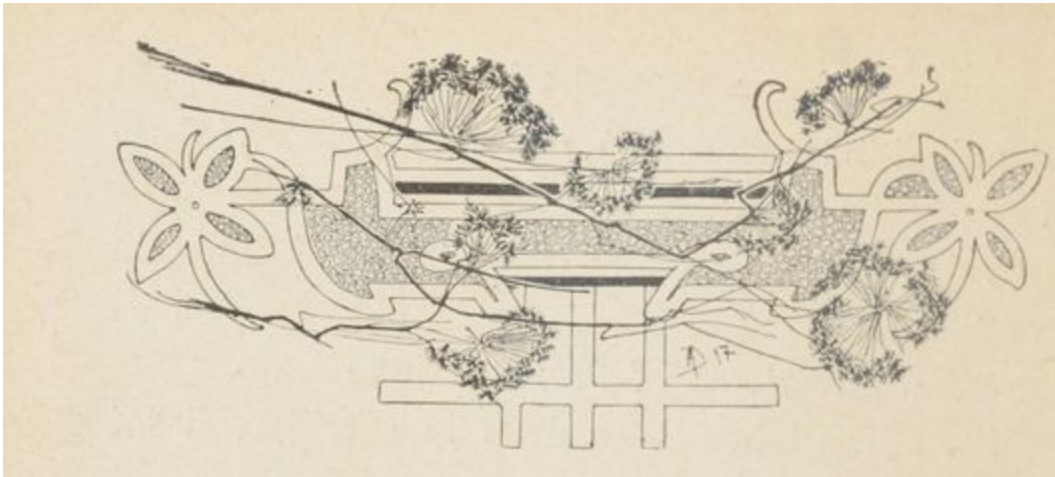
— Au revoir, répondit l'enfant. Comment vous appelez-vous ?

— Marc.

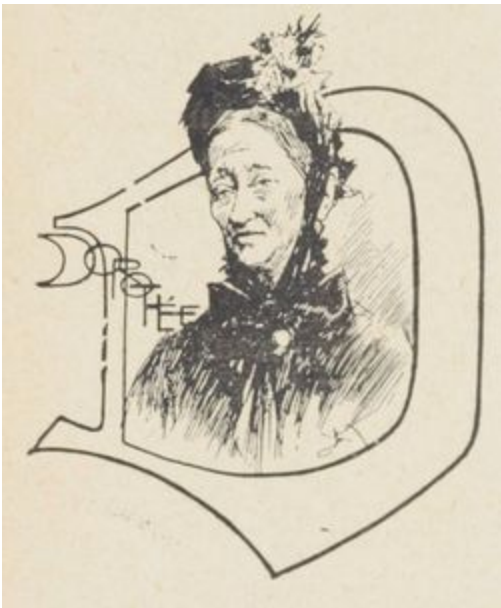
— Au revoir, Marc, » répéta Violette.

Et ils s'embrassèrent de nouveau.





## IV



DEPUIS quelque temps, tante Dorothée trouvait son cousin de plus en plus original. Il se promenait à grands pas autour de sa chambre ou dans son cabinet de consultation, en agitant ses bras en façon de télégraphe Chappe, et écrivait des formules sur des feuilles de papier qu'il semait dans toute la maison.

Ce manège intriguait la vieille fille qui secouait la tête en disant : « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre ! »

Si ce proverbe pouvait signifier quelque chose en ce cas, c'était probablement qu'elle, Dorothée, personnifiant la mouche, ne se laisserait pas prendre aux manières de M. Maurepas.

Un soir que Marc revenait des « Tilleuls », son père lui annonça qu'il avait un voyage à faire au Havre, qu'il resterait sans doute parti huit jours.

Dorothée, présente, déclara qu'on profiterait de cette absence pour faire un rangement général. Marc savait ce que ces deux mots signifiaient. La maison allait être bouleversée d'un bout à l'autre, les meubles déplacés, les tentures dépendues ; on ne pourrait plus poser le pied nulle part ; on mangerait à la cuisine, sur le coin d'une table, au milieu des piles d'assiettes et des rangées de verres. Deux fois par an, M<sup>lle</sup> Dorothée se livrait à ces déménagements que M. Maurepas redoutait à juste titre.

La saison était admirable, et septembre commençait, continuant toutes les splendeurs d'août. Marc profitait de ses vacances.

M<sup>me</sup> Rouvière lui avait acheté une bicyclette sur laquelle il faisait chaque jour de longues promenades aux environs.

M. Maurepas était revenu du Havre avec un air mystérieux et satisfait.

Vers la fin de janvier, il fit une nouvelle absence, plus courte cette fois. A son retour, il rassembla Marc et la cousine Dorothée en conseil de famille.

« J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je vais quitter Vignereux pour aller au Brésil. »

Marc et sa tante sursautèrent.

« Au Brésil ! dit Marc, si loin !... »

M<sup>lle</sup> Dorothée leva les bras au ciel pour le prendre à témoin que M. Maurepas avait toujours été fou...

« J'ai conclu une affaire qui traînait depuis quelque temps, reprit celui-ci. Je pars comme médecin d'une compagnie qui va construire un chemin de fer au Brésil.

— Et nous ? interrogea Marc.

— Vous ? fit le médecin comme si la question se posait à lui pour la première fois ; vous ?... Eh ! mais, vous me suivrez, naturellement », ajouta-t-il après réflexion.

M<sup>lle</sup> Dorothée eut un geste d'horreur.

« Jamais ! s'exclama-t-elle. Moi, au Brésil ! moi, en Amérique ! Jamais ! Je retournerai en Auvergne. J'ai un toit pour couvrir ma tête, Dieu merci !

Quelques jours après, le docteur alla prendre congé de M<sup>me</sup> Rouvière.

« Vous êtes bien décidé à partir, monsieur Maurepas ? » questionna celle-ci.

Le père de Marc affirma que sa décision était irrévocable. Il était complètement désabusé de la profession de médecin rural. Les paysans ne se décidaient guère à recourir à ses soins qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous les remèdes de bonne femme et fait appel aux lumières du rebouteux. Encore fallait-il avoir un cheval et parfois deux, courir par tous les temps et à toutes les heures, par des chemins de traverse, pour visiter les cinq ou six bourgades où était éparpillée sa clientèle. Par contre, l'imagination de M. Maurepas, restée aussi jeune et aussi ardente que celle de son fils, lui montrait le Brésil comme un pays délicieux et une terre enchantée dont il fit à la jeune femme une description pompeuse. Son interlocutrice vit bien qu'elle perdrait son temps à essayer de le désabuser.

« Mais Marc ? objecta-t-elle seulement. Le climat n'est-il pas dangereux pour un enfant de cet âge ? »

M. Maurepas ne répondit pas tout de suite. Pour la première fois, il envisageait qu'il pouvait y avoir des inconvénients à emmener le petit garçon.

« Mais qu'y faire ? dit-il tout haut, comme répondant à sa pensée.

— Pourquoi ne me laisseriez-vous pas Marc pendant votre absence ? » proposa M<sup>me</sup> Rouvière.

Le docteur repoussa d'abord cette idée, mais M<sup>me</sup> Rouvière insistait et il ne tarda pas à se rendre, heureux au fond de penser que son fils n'aurait pas à courir les risques d'une installation toujours difficile et souvent dangereuse.

Marc pleura d'abord en songeant à la séparation. Il y avait une réelle affection entre lui et son père, en dépit des bizarreries de ce dernier. D'un autre côté, la pensée de quitter sa protectrice lui causait aussi une peine profonde ; il finit donc par acquiescer à un arrangement qui satisfaisait tout le monde.





## V



LA maison était sens dessus dessous. Les caisses de M. Maurepas d'un côté, les malles de tante Dorothée de l'autre, encombraient le vestibule ; les objets à emporter, mis en tas, remplissaient les tables, les commodes et même les chaises.

On arriva ainsi à l'avant-veille du départ. Marc, qui avait obtenu une semaine de congé pour aider son père et sa tante, venait de clouer une caisse

renfermant des atlas et des traités de toxicologie, science que le docteur comptait étudier particulièrement en Amérique. En enfonçant le dernier clou, Marc se frappa sur les doigts et son pouce fut endommagé. Assez dur à la souffrance, le petit garçon se demandait si l'accident valait vraiment la peine de réclamer les soins de sa tante, quand il s'entendit appeler. Le facteur rural, le père Ménard, un gros réjouit tout rouge, passait sa tête par la porte d'entrée. Il répéta :

« Monsieur Marc, votre papa est-il là ? J'ai une lettre avec des drôles de timbres ; ça doit venir de loin ; il faut signer.

— Entrez, dit Marc. Papa est dans la remise, il va venir. »

Le père Ménard introduisit sa courte personne dans le vestibule et suivit le garçonnet qui ouvrait la porte de la cuisine.

« Asseyez-vous, je vais appeler papa. »

Deux minutes après, Marc revint :

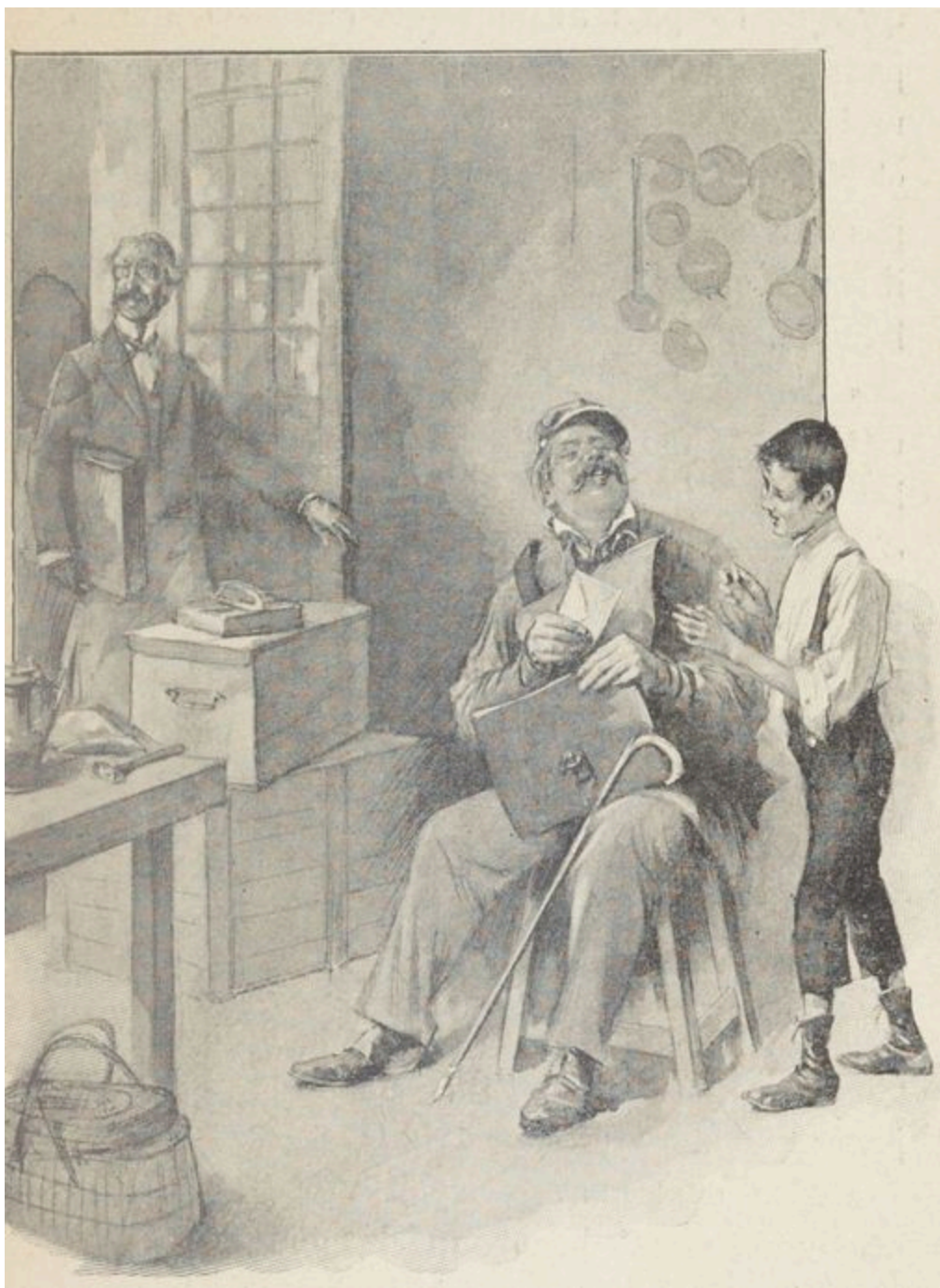
« Papa se lave les mains, il va venir, dit-il.

— Ah ! mais, ah ! mais, s'écria le facteur, j'oubliais, moi, monsieur Marc, j'ai une lettre pour vous.

— Une lettre pour moi ? » balbutia Marc en devenant tout rouge.

Les événements qui s'étaient succédé depuis quelque temps n'avaient pas empêché Marc de penser souvent à sa petite amie Violette. Mais les mois avaient passé, aucune nouvelle n'était venue et Marc se demandait parfois si Violette n'avait pas oublié sa promesse... Aux paroles du facteur, il rougit et songea tout de suite à la petite saltimbanque.

« Une lettre pour moi ? »



« La voilà ! » dit le père Ménard en extrayant une grande enveloppe jaune du carnet de cuir où les lettres étaient rangées suivant leur ordre de distribution.

Marc s'en saisit, et, comme M. Maurepas entra dans la pièce, il s'échappa vers sa chambre pour ouvrir la précieuse missive.

L'adresse était mise d'une écriture ronde et nette ; le timbre portait au départ le nom de « Paris ».

Marc ouvrit l'enveloppe. Une petite image s'en échappa d'abord ; mais, sans l'examiner, l'enfant se hâta de déplier la feuille de papier. La lettre était signée : VIOLETTE. Elle était longue : quatre pages que Marc lut avec avidité.

« Mon cher Marc, écrivait Violette, peut-être avez-vous pensé beaucoup de mal de moi en voyant que je ne vous écrivais pas. D'abord, l'hiver, nous ne voyageons pas beaucoup et je n'avais pas de nouvelles, mais je vous aurais écrit quand même. Seulement j'ai été malade et les autres aussi. Nous avons tous eu la rougeole. Le patron était furieux, il disait que nous le faisons exprès. Malgré cela, on nous a soignés avec du bon sirop. Moi et Claude, le fils du pitre, nous avons été plus malades que les autres ; nous avons eu quelque chose dans les poumons ; je toussais beaucoup et même ça dure encore et je me fatigue vite. Mais tout ce que je vous dis là n'est pas amusant. Je vais vous dire où nous sommes maintenant. Vous ne devineriez jamais. C'est la première fois que nous y venons. Nous sommes à Paris, à la foire aux pains d'épice. Jamais on ne pourrait croire combien il y a de boutiques, de baraques, et des si belles ! C'est la patronne qui a voulu y venir. On avait fait repeindre les toiles et les voitures, la troupe était complète, nous sommes venus. Je suis bien contente d'être à Paris ; mais je n'ai pas encore vu grand'chose ; nous sommes arrivés depuis deux jours, la foire ouvrira dimanche. Je ne peux pas finir ma lettre aujourd'hui, car un clown m'appelle pour répéter mes danses. »

Marc avait lu ces lignes tout d'une traite. Il tourna la page, la lettre continuait ainsi :

« Je n'ai pu vous écrire qu'aujourd'hui mardi, car dimanche et lundi nous avons eu des représentations toute la journée et le soir, mais je suis bien contente d'avoir attendu, car j'ai quelque chose à vous dire. A côté de nous il y a une troupe qui est arrivée samedi. Ce sont des dompteurs et ils ont avec eux un petit garçon blond qui ressemble au portrait ; il est grand comme vous. J'ai essayé de lui parler, je n'ai pas pu ; il a l'air triste, ça doit être le petit Jean. Nous resterons encore quinze jours ici, j'arriverai bien à causer avec lui, mais il m'intimide un peu... »

Violette terminait en promettant de récrire bientôt et en embrassant Marc.

Le petit garçon était bouleversé. Son imagination si inflammable lui persuadait déjà que le petit voisin de Violette était le fils de M<sup>me</sup> Rouvière

et il en voulait presque à la petite fille de ne pas lui en donner la certitude.

Mille pensées très diverses affluèrent dans son cerveau. Il voulait courir aux « Tilleuls », et puis tout raconter à son père ; il éprouvait aussi l'envie d'écrire immédiatement à Violette pour lui demander plus de détails... Au bout de quelques instants, sa fièvre tomba. Il réfléchit qu'aucun de ces moyens n'était bon, et, bien que dévoré d'impatience, il se décida à la seule chose raisonnable : attendre la nouvelle lettre de Violette. Mais sa pensée vagabonda et, pendant les trois jours qui précédèrent le départ de M. Maurepas, Marc eut bien des distractions, qu'on mit sur le compte de son chagrin.

Tante Dorothée faisait ses visites d'adieux. Elle alla aux Tilleuls remercier M<sup>me</sup> Rouvière de la bienveillance qu'elle lui avait toujours témoignée et ne perdit pas l'occasion d'affirmer que « tout chemin mène à Rome », ce qui voulait peut-être aussi bien signifier en Auvergne. Elle partait avec son cousin par le train de six heures.

M. Maurepas, qui s'embarquait à Saint-Nazaire, avait promis à sa cousine de s'arrêter deux jours à Paris avec elle. Lors de son arrivée à Vignereux, la vieille demoiselle n'avait fait que traverser la ville d'une gare à l'autre, et elle voulait pouvoir parler aux indigènes de Mauriac du Jardin des Plantes et de la Tour Eiffel ! « On a souvent besoin d'un plus petit que soi », ajoutait-elle pour expliquer son envie de voir ladite tour.

Marc éprouva un grand serrement de cœur quand son père le pressa encore une fois dans ses bras ; leurs sanglots se mêlèrent. Au dernier moment, le pauvre homme se sentait sans courage pour laisser si loin de lui son unique enfant. Mais les impressions se succédaient vite dans son esprit et le mirage de l'avenir qui les attendait, lui et son fils, lui fit bientôt oublier son chagrin.

Le soir, Marc pleura beaucoup dans le petit lit qu'on lui avait installé près des appartements de Mathurine. Il s'endormit enfin au milieu de ses larmes, d'un sommeil agité qui ne le reposa pas, et s'éveilla le lendemain avec des idées bien confuses : « Papa ! papa ! » murmura-t-il.

M<sup>me</sup> Rouvière entra à ce moment dans la chambre de Marc. Devant sa pauvre petite mine défaite et ses paupières gonflées, elle, la mère sans enfant, sentit la détresse de l'enfant sans mère ; s'approchant du lit, elle pressa, dans un grand élan de tendresse, le garçonnet sur son cœur et ses yeux se remplirent de larmes.

L'enfant, ému des pleurs de sa bienfaitrice, fut sur le point de lui dire que Jean était peut-être retrouvé. Un instant de réflexion l'arrêta. Il se ressouvint que Violette avait promis de lui récrire et il eut même la conviction qu'il aurait ce jour-là une lettre de la petite ou de Jean lui-même.

Une fois habillé, il descendit dans la salle à manger où Mathurine lui versa un bol de chocolat parfumé.

« M<sup>lle</sup> Dorothee n'en faisait pas de pareil, hein ? » dit-elle au petit garçon.

Marc n'était pas gourmand, mais il but avec plaisir le succulent liquide dans lequel il trempa trois ou quatre galettes. Jérôme entra, portant un paquet de lettres. Il les posa sur la table, les tria et déposa celles de M<sup>me</sup> Rouvière sur un plateau d'argent.

« Tenez, dit-il en en tendant une à Mathurine, en voici une pour vous. Gustave vous réclame sans doute encore des pièces blanches. »

Jérôme avait achevé de séparer les lettres. Marc attendait, anxieux.

« Il n'y en a pas pour moi ? demanda-t-il.

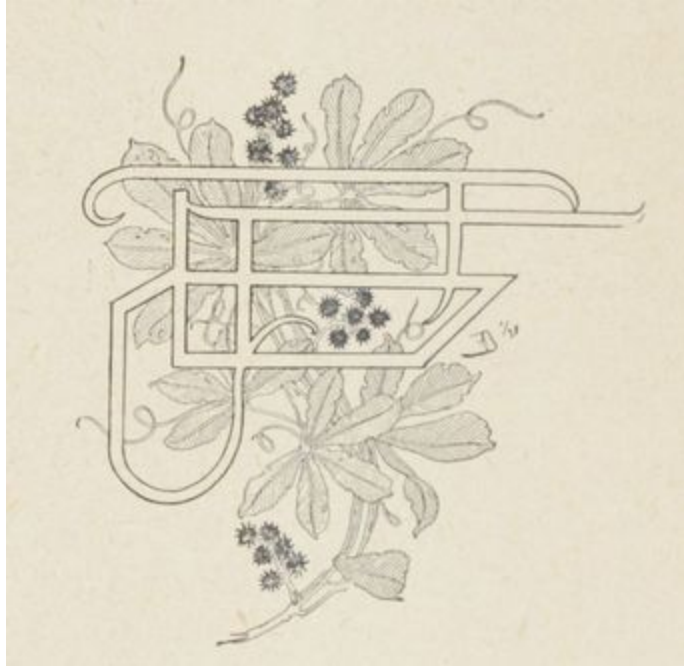
— Pour vous ? mais non », dit Jérôme un peu étonné.

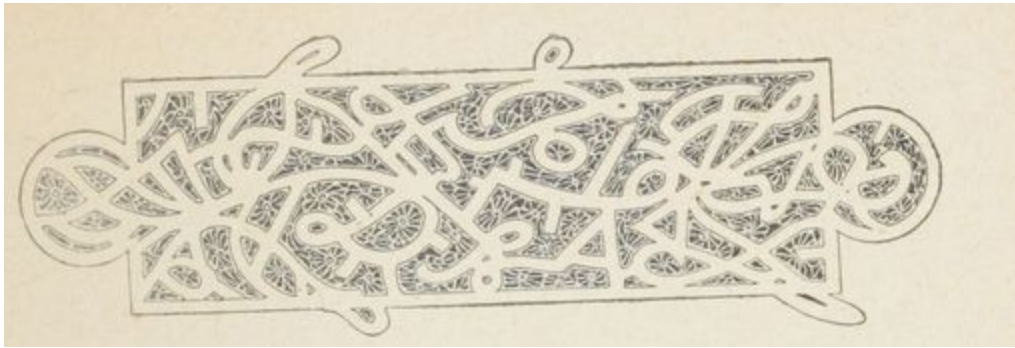
Marc restait anéanti. Ne pas avoir de lettre de Violette trompait toutes ses prévisions et redoublait ses perplexités.

M<sup>me</sup> Rouvière le faisait demander. Il se rendit chez sa bienfaitrice tout troublé, presque sans voix, et dans un état nerveux que la jeune femme expliqua par le chagrin de l'enfant. On régla l'emploi de ses journées. Il devait continuer ses leçons chez l'instituteur ; la course plus longue lui servirait de promenade ; il prendrait tous ses repas chez M<sup>me</sup> Rouvière et celle-ci l'emmènerait parfois dans ses sorties en voiture.

Le petit garçon approuvait tout, l'esprit ailleurs. La journée lui parut longue ; longue aussi la nuit qu'il passa en partie à réfléchir. Son plan était fait. Il ne pouvait plus tenir ainsi. Le lendemain matin, s'il n'avait pas de lettre de Violette, il partirait et irait lui-même voir l'enfant dont elle lui avait parlé. A première vue, il reconnaîtrait bien Jean, lui, et quelle joie, quel triomphe de le ramener à sa mère !

Marc voyait déjà le coup de théâtre du retour. Il organisait la mise en scène et apercevait Jean dans les bras de M<sup>me</sup> Rouvière.





## VI

Mathurine était chargée de réveiller Marc. En entrant dans sa chambre, elle ne le vit pas dans son lit. Étonnée qu'il eût été si matinal, elle s'apprêtait à redescendre, quand une enveloppe posée bien en vue sur le couvre-pied attira son attention. L'adresse portait :

« MADAME ROUVIÈRE. »

La vieille domestique, saisie d'une émotion subite, prit la lettre et descendit rapidement à l'appartement de sa maîtresse.

« Une lettre pour madame, que j'ai trouvée là-haut, dans la chambre de M. Marc. »

M<sup>me</sup> Rouvière avait pris l'enveloppe qu'elle gardait sans l'ouvrir en reconnaissant l'écriture de Marc. Elle lut enfin et une grande pâleur se répandit sur son visage : Mathurine la regardait en hochant la tête. La femme de chambre était sortie.

« C'est Marc qui m'écrit, dit M<sup>me</sup> Rouvière avec effort. Il me dit qu'il a eu trop de peine en quittant son père ; il va le rejoindre. Il est parti ce matin à six heures. »

Elle s'assit dans une causeuse qui se trouvait près d'elle. Elle resta quelques minutes le front dans ses mains, puis murmura :

« Quoi de plus naturel ! Il aime mieux son père que moi... Vois-tu, Mathurine, on ne peut être l'enfant que de ses parents. »

Après que deux jours s'étaient encore écoulés sans apporter des nouvelles de Violette, Marc avait senti son impatience redoubler et il avait résolu d'aller lui-même voir ce qui se passait à la foire aux pains d'épice.

Durant une nuit sans sommeil, il avait combiné son plan de départ et avait écrit à M<sup>me</sup> Rouvière la lettre qu'elle venait de lire. Il ne lui disait pas le but de son voyage, non pas qu'il doutât de la réussite de son entreprise, mais il voulait ménager à la pauvre mère l'heureuse surprise du retour de son fils. Il écrivait qu'il allait retrouver son père, cela paraîtrait naturel et on ne chercherait pas à le rattraper, d'autant plus qu'il avait calculé qu'il y avait, jusqu'à la date fixée pour l'embarquement à Saint-Nazaire, tout le temps nécessaire pour qu'il rejoignît M. Maurepas. Que sa tutrice trouvât sa conduite étrange et son procédé bizarre, il ne s'en souciait pas beaucoup, sûr qu'il était d'être bientôt justifié de tout soupçon d'ingratitude.

La lettre de Marc.



Il résolut donc de quitter les « Tilleuls » de grand matin, avant que les domestiques fussent réveillés. Il savait qu'une des portes de la cuisine s'ouvrait facilement et il comptait, au cas où la grille d'entrée serait fermée, sauter par-dessus le mur de clôture, à un endroit écarté où quelques briques manquaient.

Il fit un léger paquet de vêtements et prit dans un tiroir un petit porte-monnaie où son père avait mis un peu d'argent.

Un train partait de Vignereux à six heures du matin, mais Marc trouva dangereux de le prendre : qu'auraient dit les employés de la gare de le voir partir ainsi tout seul et de si bonne heure ? Il gagnerait à pied Péronne, distant de cinq kilomètres ; là, il trouverait facilement un train pour Paris.

Tout se passa comme Marc l'avait prévu, et à deux heures il débarquait sur le quai de la gare. du Nord.

L'enfant se trouva un peu ahuri quand, suivant le flot des voyageurs, il sortit dans la rue. Le brouhaha des voitures, le nombre et l'allure rapide des passants, l'étourdirent complètement. Il se ressaisit pourtant et, voyant circuler des fiacres, il se dit qu'une de ces voitures pourrait bien le mener à la foire aux pains d'épice.

Timidement, il fit signe à un cocher qui s'arrêta un peu indécis. L'enfant s'apprêtait à monter.

« Vous êtes tout seul ? demanda le cocher, méfiant.

— Oui, monsieur.

— Où allez-vous ?

— A la foire aux pains d'épice, » dit le petit garçon avec plus d'assurance.

Le cocher agitait son fouet, se demandant s'il devait « charger » un client aussi précoce.

Marc comprit-il la cause de son hésitation ? Il sortit de sa poche une pièce de cinq francs.

« J'ai de l'argent, dit-il ; combien coûte-t-elle, votre voiture ? »

L'automédon supposa que le gamin voulait faire une fugue à la barrière du Trône, et il ne jugea pas qu'il eût à l'en empêcher.

« Montez », dit-il.

Et, fouettant sa bête, il se dirigea cahin-caha vers le faubourg Saint-Antoine.

Marc ouvrait des yeux émerveillés. La place de la République et celle de la Bastille le remplirent d'admiration.

Le perpétuel passage des voitures, les magasins, les piétons se croisant sans cesse en tous sens, le jetaient dans un étonnement profond. C'était donc là Paris ! Marc se demandait s'il ne rêvait pas tout ce qui lui arrivait.

La voiture s'arrêta enfin sur une grande place couverte de boutiques foraines et à l'extrémité de laquelle s'élevaient deux colonnes surmontées de statues. La foule circulait au milieu d'un va-et-vient de tramways et d'omnibus, dans une rumeur de cris, de boniments, d'orchestres mécaniques, de cymbales et de grosses caisses.

Le cocher se pencha sur son siège et frappa avec le manche de son fouet sur la portière.

— Nous sommes arrivés, mon jeune patron », dit-il.

Marc descendit et paya. Puis, la voiture repartie, il resta un instant immobile à l'endroit où elle l'avait déposé, ébloui et abasourdi, ne sachant de quel côté se diriger.

C'était le dimanche de la Quasimodo ; le temps était superbe et les promeneurs nombreux. Les parades battaient leur plein. Les lutteurs, en grand manteau écarlate que le vent faisait flotter, jetaient le gant à des artilleurs ; une dompteuse, en robe jaune ouverte sur un maillot rose, s'était suspendu au cou un serpent énorme, pendant que son associé, en bottes molles, frappait de sa cravache la terrible lionne Joséphine peinte sur la toile ; un ours monté sur un tréteau se dandinait au bruit de la grosse caisse ; des musiciens en dolman et en colback soufflaient férocement dans des cuivres ; des fillettes aux cheveux poudrés se faisaient des révérences de pavane ; un homme coiffé d'un fez présentait des danseuses orientales au profil montmartrois ; une Espagnole en basquine jouait des castagnettes, et le bailli des Cloches de Corneville promenait gravement sa perruque.

La foire aux pains d'épice.



Marc demeurait stupéfait. Machinalement, il avait suivi la file des promeneurs qui montaient.

Il dépassa les deux colonnes et arriva dans l'avenue du Trône. Mais, au milieu de cette foule, il se sentit si perdu, si isolé, que le but de son voyage lui parut impossible à atteindre : comment retrouver Violette parmi tous ces

saltimbanques ? Reconnaîtrait-il jamais la petite baraque qu'il avait vue une fois sur la place de Vignereux ?

Et Violette elle-même, la distinguerait-il entre les autres danseuses qui paraient si bien devant les spectateurs arrêtés ?

Marc eut une grosse envie de pleurer. Il se retourna, prêt à sortir de la fête et à se sauver il ne savait trop où. Le flot des promeneurs l'empêcha de suivre son idée ; il dut monter l'avenue jusqu'au bout pour la redescendre ensuite, pris dans le même remous vivant.

Une heure, puis deux heures se passèrent, pour l'enfant, à errer d'un bout à l'autre de l'immense foire. Puis, la nuit tombant, la foule s'éclaircit, les parades cessèrent et un moment de calme succéda à l'agitation de la journée.

Marc s'était arrêté un instant devant un manège de chevaux de bois qui tournait au milieu d'une fanfare éclatante. Il aperçut un passage entre le manège et la boutique voisine. Il se faufila dans l'intervalle et se trouva derrière la rangée des baraques. Un banc désert se dressait là. L'enfant, exténué de son voyage et de sa longue promenade, tomba assis en sanglotant. La nuit était venue toute noire, et le pauvre petit pensait qu'il avait peut-être eu tort de quitter ainsi les « Tilleuls » pour courir une pareille aventure. Il pleura longtemps et, brisé de fatigue, s'endormit.

Quand il se réveilla, il était glacé. Derrière lui, le bruit avait repris ; on entendait les mêmes éclats de voix et d'instruments que quelques heures plus tôt.

Marc en conclut que la fête avait recommencé pour la soirée. Il se leva vivement pour retrouver un peu de chaleur et il se rappela qu'il n'avait pas mangé depuis le matin.

L'endroit solitaire où il se trouvait n'était guère éclairé ; à la lueur falote d'un réverbère, il chercha un passage pour regagner l'allée principale. Une boutique de pains d'épice et de sucreries s'offrit bientôt à sa vue ; il en acheta quelques morceaux qui calmèrent un peu sa faim. Marc tira sa petite montre d'argent ; elle marquait onze heures et demie et il sembla à l'enfant que la foule diminuait. Qu'allait-il devenir ? Où passer la nuit ? Il savait que les gens qui sont en voyage vont d'ordinaire dans des hôtels ; il n'osait y aller : Marc se rendait bien compte que la présence d'un enfant de son âge, muni d'argent surtout, devait paraître suspecte, et il ne tenait pas à mettre des étrangers dans ses affaires.

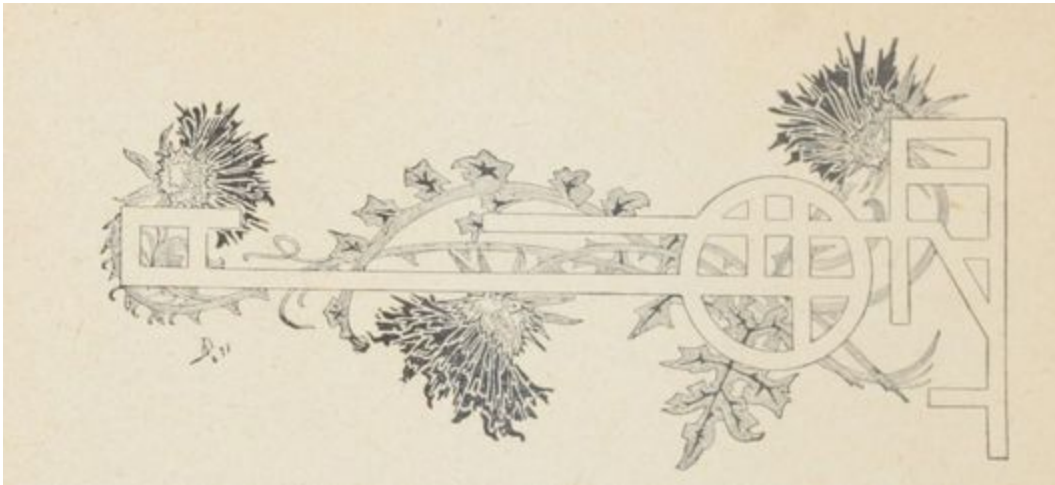
Il pensa un moment à reprendre une voiture qui le ramènerait à la gare, mais il ne devait plus y avoir de train pour Péronne, et, du reste, le petit garçon trouvait assez lâche d'abandonner si tôt la lutte. Il avait repris un peu d'espoir et il se dit que le lendemain il arriverait bien à un résultat quelconque.

Où se mettre jusqu'au matin ? Les baraques s'éteignaient successivement ; les comédiens revêtus de pardessus ou de châles sordides rentraient les instruments de musique et baissaient les toiles grises sur les tableaux colorés des enseignes ; les passants devenaient rares. Quelques sergents de ville se promenaient encore, surveillant la clôture de la fête. Il fallait prendre un parti. Marc marchait toujours, il arriva à l'extrémité de la foire, du côté de l'avenue de Vincennes.

La dernière baraque, sur laquelle on lisait ces mots : Tir Algérien, était close, et tout était noir et silencieux dans les deux modestes voitures qui stationnaient derrière la petite boutique. Marc pensa qu'il pourrait passer la nuit là, blotti contre une des roues ; on ne le verrait pas dans l'obscurité et il partirait dès qu'il ferait jour. Il s'adossa donc contre une des voitures. Malgré lui, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il songea à son petit lit de Vignereux, à son père qui le croyait bien en sûreté dans sa chambrette.

Mais c'était un vaillant petit homme. Il rappela son courage. Une mauvaise nuit est vite passée, et comme il oublierait facilement ses peines si Jean était rendu à sa mère !





## VII



IL faisait grand jour quand Marc se réveilla. Rien ne remuait autour de lui, et il en conclut que l'heure était encore matinale. Il se leva cependant, bien résolu à retrouver Violette, dût-il entrer dans chaque baraque pour la chercher.

Avec la nuit, ses terreurs étaient tombées et il riait maintenant de ses découragements de la veille.

La grande avenue était silencieuse et déserte. Les forains, se couchant tard, ne se levaient pas tôt, et à peine de loin en loin un bruit sortait-il des voitures fermées. Marc circulait pour se réchauffer. A l'angle d'une rue dont

on avait ménagé l'entrée entre la file des boutiques, il aperçut une marchande installée derrière une petite table sur laquelle quelques bols fumaient avec une appétissante odeur. Le petit garçon s'approcha et but une grande tasse d'un café au lait douteux, avec plus de plaisir que ne lui en avaient jamais procuré le lait bien sucré de tante Dorothée ou le chocolat de Mathurine. Réconforté par ce léger repas, il sentit toutes ses espérances lui revenir et il se remit, tout joyeux, à reparcourir la foire en attendant que les comédiens fussent levés.

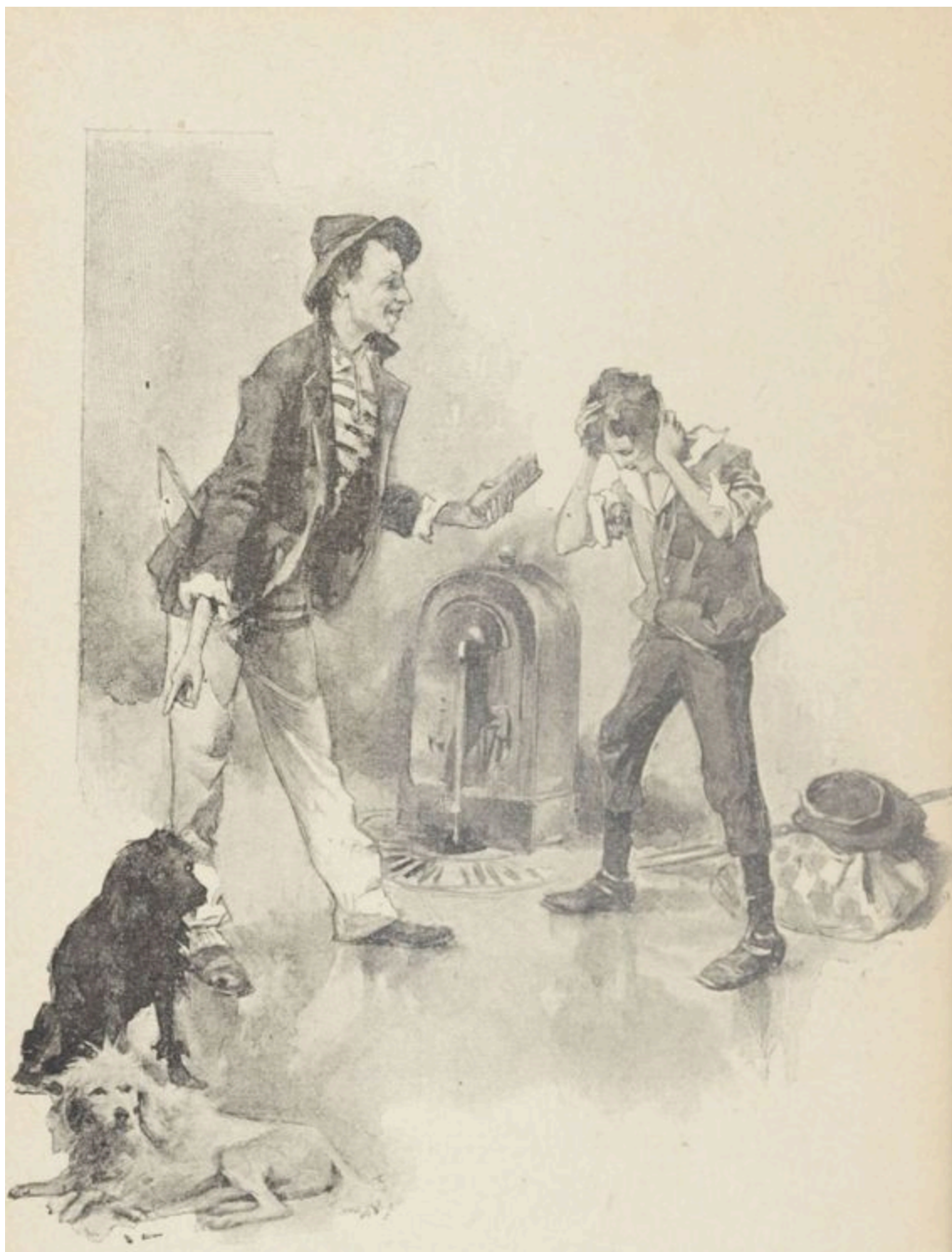
Une certaine animation régnait déjà.

Un homme roux, à figure de clown, lavait à une fontaine trois caniches noirs. Marc, intéressé, s'arrêta pour regarder, et la toilette des chiens le fit penser à la sienne. Depuis la veille qu'il rôdait ainsi, il devait être bien sale ! Il s'approcha de la fontaine à un moment où l'homme, un peu à l'écart, frottait un des caniches, et il mit sa tête sous le jet irisé. Les serviettes lui manquaient, il dut se secouer énergiquement ; le clown, qui le regardait, se mit à rire :

« Vous faites comme mes chiens, dit-il ; ça économise le linge ! »

Marc rajustait ses habits et essayait de lisser ses cheveux.

« Vous faites comme mes chiens



Le saltimbanque riait toujours.

« Drôle de cabinet de toilette, hein ? Voulez-vous une brosse ? Celle-ci ne sert qu'à moi. »

Il tendit une brosse à Marc qui la prit en remerciant.

Le clown était un peu bavard. Il demanda à Marc à quelle troupe il appartenait.

« A aucune », répondit l'enfant.

Et, devant l'air aimable et encourageant de son interlocuteur, il pensa qu'il pourrait peut-être se renseigner auprès de lui.

« Il y a beaucoup de cirques à cette foire-là ? » demanda-t-il.

Le clown secoua la tête.

« C'est pas ça qui manque », dit-il avec une grande conviction.

Marc reprit :

« Je vais voir quelqu'un qui est justement dans un de ces cirques ; mais je ne sais pas trop à quelle place il se trouve.

— Demandez au commissaire de la foire ; il a tous les noms, il vous renseignera tout de suite.

— C'est que je ne sais pas non plus le nom du cirque, dit Marc en hésitant.

— Ah ! alors, ce sera plus long. Mais, d'abord, êtes-vous bien sûr que c'est un cirque ou un théâtre ?

— C'est un cirque, j'en suis certain. »

Et, se rappelant ce que Violette lui avait écrit, il ajouta :

« Il est monté à côté d'une ménagerie.

— Ça, c'est bon à savoir ; des ménageries, il n'y en a pas des masses. Avec Bidet et Pezon, ça ne fait guère qu'une demi-douzaine. Vous trouverez plus facilement. »

Les chiens étaient lavés et leur maître s'apprêtait à regagner la roulotte. Marc, qui avait senti une impression de sécurité tant que sa nouvelle connaissance lui parlait, eut un mouvement d'effroi à l'idée de se retrouver seul, errant dans cette grande foire. Il interrogea vivement son compagnon, pour l'empêcher de s'éloigner.

« Et vous, êtes-vous loin d'ici ?

— Voilà le théâtre, dit le clown en désignant une grande baraque située vingt mètres plus loin.

— Vous avez un théâtre ; qu'est-ce que vous jouez ?

— Des tragédies, des drames et aussi des opérettes. Moi, je fais la parade. »

Il avança de quelques pas ; Marc le suivit.

Ils arrivaient devant le théâtre. Le clown passa par derrière :

« Rentrez, dit-il aux caniches qui gambadaient autour de lui. Moi, je vais aller au marché », continua-t-il en riant.

A la foire aux pains d'épice, le matin.



Puis, décrochant un panier pendu à la porte intérieure d'une des voitures, il regagna l'avenue, toujours suivi par Marc.

« Je vais avec vous, expliqua l'enfant. Je trouverai peut-être le cirque sur la route. »

Chemin faisant, l'intimité grandit entre Marc et son compagnon. Celui-ci déclara qu'il s'appelait Marius et qu'il appartenait à l'illustre troupe Calvinac. Marc, sans rien avouer de ses projets, raconta seulement qu'il n'était pas de Paris et que c'était la première fois qu'il y venait.

Tout à coup, Marius s'arrêta.

« Tenez, voilà un cirque, dit-il. C'est peut-être celui-là ? »

Une superbe baraque déjà dégarnie de ses toiles, toute rehaussée de dorures et de glaces, étincelait sous le soleil levant.

« Oh ! non, dit Marc, ce n'est pas si beau que ça. »

Quelques pas plus loin, un autre cirque se présenta. Mais il n'y avait pas de ménagerie à côté.

« Nous allons en rencontrer un troisième, dit Marius ; c'est le cirque Cordel ; je connais le directeur depuis des années ; lui et nous sommes les plus anciens de la foire.

— Alors, ce n'est pas mon cirque, dit vivement Marc ; celui que je cherche vient à Paris pour la première fois.

— Fallait donc le dire plus tôt ; c'est une indication, ça. Attendez. Occupons-nous d'abord de la popote ; après ça, je vous aiderai à trouver votre affaire.

Cette proposition combla tous les vœux de Marc qui emboîta le pas joyeusement derrière Marius.

Ils tournèrent autour d'une des colonnes de l'ancienne barrière du Trône.

Sur une allée latérale s'étendait un marché composé de petites boutiques encadrées de quatre pieux recouverts d'une bâche. Le nouvel ami de Marc fit ses provisions, choisissant, marchandant avec de joyeuses facéties qui faisaient rire les commères. Attrapant des pommes sur un éventaire, il en escamota trois ou quatre et, en glissant une à Marc, gémit sur un ton larmoyant :

« C'est pour mon fils ! le voilà, mon fils ! il ne mange que des cruautés, pardon, des crudités... »

Les marchandes ne saisissaient pas toujours le sel de la plaisanterie, mais elles riaient de confiance.

Le marché terminé, Marc reprit le chemin de l'avenue de Vincennes.

« Maintenant, dit-il, nous allons nous occuper sérieusement de trouver votre cirque. S'il n'est jamais venu, il est probablement à l'une des extrémités ; les places centrales sont presque toujours occupées par les mêmes forains tous les ans. Je vais remettre mon panier au cordon bleu et nous descendrons vers le faubourg Antoine. »

Ainsi firent-ils, mais rien dans les baraques qu'ils rencontrèrent ne révéla le cirque que Marc cherchait. Dans le cercle que forme la place de la Nation, il n'y avait que des théâtres habitués à venir depuis de longues années, et dans le faubourg Saint-Antoine on ne trouvait ni cirque ni ménagerie.

Marc était presque en larmes. Marius s'en aperçut.

« Bon ! dit-il, on s'en prend à ses petits yeux. Vous tenez donc bien à le trouver, votre cirque ? En tout cas, si vous êtes sûr qu'il est ici, il n'a pas pu s'envoler. Nous allons remonter du côté de Vincennes ; nous n'avons pas été jusqu'au bout ; il y a encore de l'espoir. »

Le chemin parut long à Marc ; il ne venait pas à bout de retenir ses larmes, malgré les plaisanteries de son compagnon qui essayait de le remonter.

Ils dépassèrent la rue des Pyrénées.

A l'angle gauche, une baraque s'élevait, portant au fronton le nom de « Cirque Belhomme ». Marc eut une lueur d'espérance, mais il n'y avait pas de ménagerie à côté !... La file des légères constructions touchait à sa fin. Marc baissait la tête, ne marchant plus que mécaniquement auprès de Marius. Celui-ci s'arrêta tout à coup. Un théâtre de modeste apparence, avec des chevaux et des écuyères bondissantes peints sur les enseignes, portait sur un cartouche rouge le nom de « Cléophas » en lettres dorées.

« Tenez, dit le clown, en voilà encore un. »

Et il ajouta :

« Et voilà une ménagerie. »

Marc sortit de sa torpeur. Il leva les yeux et s'écria vivement :

« C'est là, je reconnais les images. »

Marius se mit à rire.

« Vous êtes consolé, hein ? Vous voyez bien qu'un cirque, c'est pas une aiguille dans une botte de foin... Eh bien, maintenant, au plaisir, mon jeune seigneur. Je vais faire travailler mes chiens... A vous revoir !...

— Attendez, lui dit Marc.

— Quoi donc ? demanda le clown étonné.

— C'est que je ne connais pas le directeur du cirque ni les écuyers ; je connais seulement une petite fille, et alors...

— Ça ! vous êtes un drôle de pistolet, vous. Vous cherchez partout un cirque et, quand vous l'avez trouvé, ça ne va pas encore ! C'est égal, vous m'intéressez, je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Vous n'osez pas entrer tout seul ?

— Non, avoua Marc.

— Comment s'appelle-t-elle, votre demoiselle ? »

Au lieu de répondre, Marc avait poussé un cri. Sautant légèrement d'une voiture, Violette elle-même venait d'apparaître. Au milieu de l'allée encore presque déserte, elle aperçut Marc arrêté, elle se précipita vers lui et les deux enfants tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« C'est vous ! c'est vous ! dit Violette au bout de quelques secondes. Vous êtes venu ?

— Oui. Quelles nouvelles avez-vous ? Le petit garçon, est-ce Jean ?

— Je ne sais encore rien », dit Violette.

Marius était resté le témoin silencieux de l'entretien des deux enfants. Il s'approcha.

« Eh bien, jeune homme, vous êtes content ! dit-il, voilà la petite amie. »

Marc présenta Marius à Violette.

« C'est M. Marius, dit-il, un clown d'un grand théâtre. »

Avec un geste qu'un seigneur de la cour des Valois n'eût pas désavoué et qu'il avait dû souvent servir dans les drames historiques, Marius s'inclina devant la fillette étonnée.

Marc reconnaissant Violette.



« Mademoiselle, dit-elle, serviteur ! »

Violette se mit à rire.

« Je vous connais, dit-il ; je vous ai vu l'autre soir avec le pitre d'en face. »

Marius se rappela qu'il avait à faire répéter ses chiens.

« Je me défile, mes petits amis. Mais on se reverra, hein ? »  
Et, sans entendre les remerciements de Marc, il partit en courant.





## VIII

Violette avait entraîné Marc sur un banc situé à l'écart, derrière les rangées de voitures, où ils pourraient causer sans crainte d'être dérangés.

« Quand verrai-je ce petit garçon ? demanda Marc avec impatience.

— Je ne sais pas trop, dit la fillette ; il ne sort pas souvent. Du reste, toute leur troupe est sauvage ; ils ne parlent pas facilement. Hier, Kléber le pitre a voulu rire avec un des garçons qui donnent à manger aux animaux, il a été mal reçu. L'autre lui a tourné le dos.

— Comment faire alors ? dit tristement Marc.

— Nous trouverons bien un moyen. Mais maintenant, qu'allez-vous devenir, en attendant ? Je ne peux pas rester longtemps avec vous ; où êtes-vous ? où couchez-vous ? »

Marc raconta à Violette quelle mauvaise nuit il avait passée et lui donna les raisons pour lesquelles il n'était pas allé à l'hôtel.

La petite fille approuva.

« Mais ce soir, reprit-elle, ce sera à recommencer ; comment ferez-vous, cette fois ? »

Il n'était pas encore midi. Marc espérait qu'avant le soir il y aurait du nouveau.

« Il faut que je rentre, dit Violette, c'est l'heure de manger, on me chercherait, si je n'y étais pas. Mais vous, vous allez déjeuner aussi ?

— Ce n'est pas difficile. Je vais acheter du pain et quelque chose avec, n'importe quoi. »

Les yeux de Violette brillèrent.

« Oh ! il y a du si bon saucisson, en face, près du jeu de massacre. C'est cher, deux sous le rond, mais c'est excellent ! »

Marc se mit à rire en faisant une légère grimace ; il n'aimait guère la charcuterie, ce qui lui avait attiré souvent les observations de tante Dorothée qui prétendait qu'un enfant doit manger de tout.

« Ne vous inquiétez pas ; je trouverai bien ce qu'il me faut. Alors, je vous attendrai ici dans une heure ?

— Entendu. »

Violette arriva en courant au rendez-vous.

« Bonne nouvelle ! cria-t-elle en apercevant Marc ; bonne nouvelle !...

— Quoi ? qu'y a-t-il ? dit Marc anxieux.

— La ménagerie joue à trois heures ; assistez à la représentation. Vous verrez le petit garçon et vous reconnaîtrez bien Jean, si c'est lui.

— C'est vrai ! »

Et les deux enfants, enchantés de ce moyen si simple auquel ils n'avaient pas d'abord pensé, échangèrent un sourire ravi.

« A propos, dit Marc, prenant un petit paquet posé sur le banc, avez-vous encore faim ? Je vous ai gardé deux ronds du fameux saucisson.

— Vous êtes bien gentil !

— Voilà aussi du pain d'épice, du chocolat et une orange. »

Violette regardait Marc toute émue.

« Comme vous êtes bon ! dit-elle. Vous avez pensé à me faire plaisir. Vous supposez bien que je ne suis pas gâtée, moi ! Oh ! je vous aime bien, ajouta-t-elle en entourant de ses bras le cou de Marc qui l'embrassa. Il n'est pas loin de deux heures, reprit la petite ; nous aussi, nous jouons en matinée, je vous reverrai à six heures.

— Très bien. Je serai peut-être avec Jean.

— Peut-être. »

Le soleil printanier brillait de tout son éclat et, par ce beau lundi, la foule des promeneurs était encore considérable.

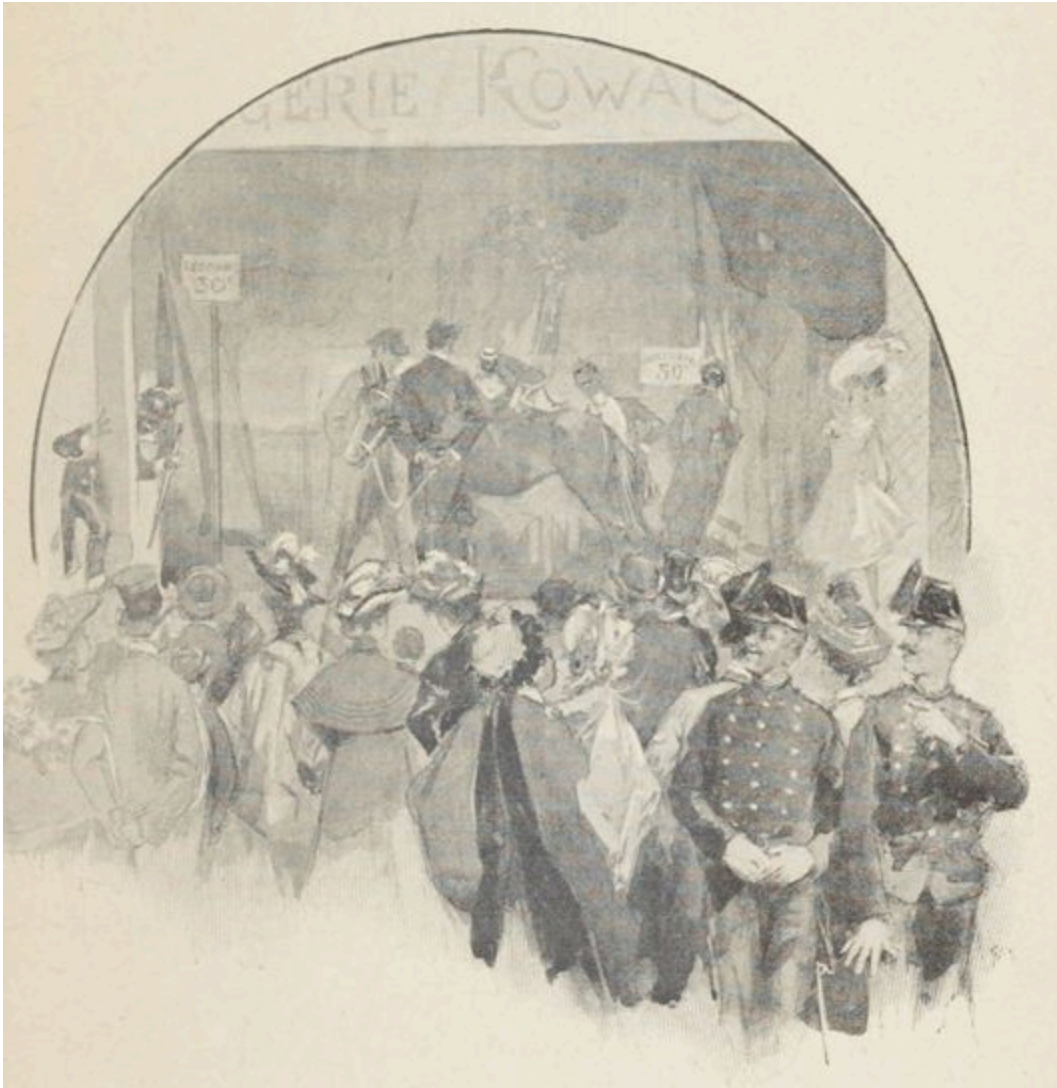
Marc se joignit au public assez nombreux qui stationnait devant la ménagerie. Un dompteur, en casaque verte, avec des bottes à la hongroise, annonçait que Sultan, le grand tigre royal, allait obéir comme un mouton à M<sup>lle</sup> Spéranza, la dompteuse. Que ces messieurs et dames prissent la peine

d'entrer, ils verraient Olga, la lionne superbe, lutter avec une panthère nouvellement arrivée des jungles ; ils assisteraient à l'entrée de Kowalsky dans la cage des lions du désert... Le programme était suivi d'et cætera pleins de promesses.

La grosse caisse et le cornet à pistons faisaient rage. Quelques personnes commencèrent à monter l'escalier qui conduisait sur l'estrade. Marc les suivit.

Des chaises étaient alignées devant les cages. Marc s'assit au premier rang et attendit impatiemment que la représentation commençât. Violette lui avait dit que le petit garçon était habillé en dompteur. Marc guettait anxieusement les entrées. D'abord parurent des singes savants, des ours qui dansaient. Puis on fit une annonce. Le célèbre Kowalsky allait entrer dans la cage des lions avec deux enfants, Donato et Rosita, qui se couchaient entre les pattes des bêtes féroces. Un frisson parcourut l'assemblée ; la grille grinça et Kowalsky apparut, suivi d'un petit garçon et d'une fillette. Marc se sentit défaillir. De tous ses yeux il regarda Donato. C'était un garçonnet d'une douzaine d'années, au teint pâle, aux longs cheveux blonds et à l'œil bleu pensif. Mais Marc n'éprouva pas le choc qu'il aurait cru. La ressemblance et le souvenir de Jean, qu'il croyait si présents à son esprit, avaient dû s'effacer dans l'éloignement, et il lui était impossible de savoir si, oui ou non, cet enfant ressemblait à Jean. Le pauvre Marc perdait même la notion de la figure du fils de M<sup>me</sup> Rouvière. L'image que sa mémoire avait conservée se brouillait et se confondait maintenant avec celle qu'il avait devant lui.

## La parade



Il eut un gros désespoir, et la représentation prit fin sans qu'il s'en rendît compte. On l'interpella.

« C'est fini, mon petit monsieur. On recommencera à huit heures. »

Marc tressaillit, se leva et sortit sans savoir au juste ce qu'il faisait.

Violette le trouva sur le banc, pleurant silencieusement de grosses larmes.

« Qu'avez-vous ? dit-elle effrayée. Ce n'était pas lui ? » ajouta-t-elle bientôt.

Marc secoua la tête :

« Je ne sais pas ; je ne reconnais plus rien.

— C'est vrai qu'en cinq ans il a dû changer, dit Violette ; mais vous ne l'avez pas vu assez peut-être, il faudrait le revoir et lui parler. »

Marc restait silencieux. Violette reprit :

« Il ne faut pas se décourager déjà. Le plus pressé est de s'occuper de la nuit. Vous ne pourrez partir ce soir. Où couchez-vous ? »

Marc eut un geste las d'indifférence.

« Vous pourriez coucher derrière nos voitures, suggéra la petite fille. Les chiens ne sont pas méchants, et d'ailleurs, ils me reconnaîtront : j'irai vous installer. Je vous donnerai ma couverture ; elle est bien chaude. Après la représentation du soir, glissez-vous auprès de la troisième voiture. C'est celle où je couche. Je vous donnerai aussi un manteau, celui que j'ai eu après ma rougeole. Vous n'aurez pas froid. Et, pour occuper le temps, vous retournerez à la ménagerie et vous reverrez le petit garçon. »

Marc écoutait Violette sans protester, se laissant guider par son intelligente petite compagne. Il se défendit toutefois de priver celle-ci de sa couverture, mais il dut finir par accepter, sur l'affirmation qu'on ne souffrait guère du froid dans les roulottes, bien au contraire !...

Tout se passa comme Violette l'avait combiné. Elle avait recommandé à Marc d'être matinal et le rejoignit vers sept heures, à la place accoutumée.

On ne jouait que le soir ; les ménagères en profitaient pour remettre en bon ordre les vêtements de la troupe. Munie d'un maillot en soie rose qu'elle raccommodait d'ailleurs assez mal, Violette s'assit près de son ami.

« Il ne faut pas perdre notre temps, déclara-t-elle. Je vais aller rôder près de la ménagerie et je parlerai de gré ou de force à ce petit garçon... Ma reprise est finie, ajouta-t-elle en tirant triomphalement son aiguille. Venez, nous passerons derrière les voitures. »

Les deux enfants firent quelques pas. A ce moment, des clameurs éclatèrent et un cri traversa l'air. Effrayés, Marc et Violette s'arrêtèrent. Le pitre arrivait devant eux, au galop ; il les bouscula, leur criant :

« Rentrez dans les voitures ! »

Des hommes couraient, armés de piques et de fouets. Enfin, une voix domina le tumulte :

« Il est pris, il est pris ! »

Nos petits amis étaient restés immobiles, sans comprendre. Le pitre qui revenait, s'épongeant le front, leur dit sans s'étonner de la présence de Marc auprès de Violette :

« C'en est des voisins agréables ! V'là un de leurs lions qui s'était sauvé, maintenant. Il paraît qu'il y a un enfant blessé ! »

Marc et Violette se regardèrent. La même pensée leur était venue. Ils s'élancèrent vers la ménagerie. Un groupe nombreux entourait la baraque ; le dompteur Kowalsky sortit de l'intérieur et se précipita vers la barrière du Trône.

« Il va chercher le médecin, dit quelqu'un.

Le petit garçon était inanimé.



— Est-ce que l'enfant est mort ? interrogea une femme qui arrivait.

— Non ; mais il a des morsures affreuses. »

Une commère raconta l'accident :

« C'est en répétant, la grille était mal fermée », etc..., etc...

Marc et sa compagne entendaient ces propos. Ils parvinrent à se frayer un passage et pénétrèrent inaperçus dans la ménagerie, à la suite de quelques personnes qui entraient.

Près des cages, une femme sanglotait, tenant dans ses bras le petit garçon aux cheveux blonds, inanimé et la figure couverte de sang.

« Mon petit Donato, gémissait la femme, mon fils, mon chéri !... Le médecin n'arrivera donc pas ! Mon Dieu !... mon Dieu ! mon petit

Donato !... »

Les saltimbanques s'agitaient autour d'elle, la consolant et tâchant de ranimer l'enfant.

« Est-ce que c'est la mère du petit ? demanda Marc à un jeune homme qui se trouvait près de lui.

— Dame ! est-ce que vous supposez que c'est la nôtre ? » répondit l'autre en raillant.

Mais Marc ne se tint pas pour battu.

« Vous les connaissez ? demanda-t-il.

— Parbleu ! c'est la femme et le fils du directeur.

— Son fils, son vrai fils ?

— Ah ça ! jeune homme, vous êtes malade ? ou bien de la police, peut-être ? »

Et le comédien, enchanté de sa plaisanterie, eut un petit rire.

Le docteur arrivait. Il se pencha sur l'enfant, et après un bref examen :

« Rien de grave, dit-il ; aucun organe n'est atteint, il ne restera que des cicatrices. »

La femme tombée défaillante eut un seul cri en serrant son fils dans ses bras.

« Oh ! oui, dit Violette qui avait assisté immobile à ces différentes scènes ; oui, ça c'est sa vraie mère. Avez-vous entendu comme elle a crié de joie ? Ce n'est pas le petit Jean. »

Marc était fixé aussi.

Ils sortirent de la ménagerie. Émus par ce qu'ils venaient de voir, désolés de leur déception, les deux enfants restèrent muets et consternés.

Cependant il leur était si dur de renoncer à leur illusion qu'au bout de quelques instants ils s'étaient remis à espérer.

« Qui sait ? Peut-être ! disaient-ils.

— Il aurait fallu lui parler, ajouta Violette.

— Maintenant qu'il est malade, dit Marc, comment faire ?

— Le médecin a dit que ce ne serait pas grave, il sera guéri bientôt.

— Allons prendre des nouvelles. »

Ils se dirigèrent une fois encore vers la ménagerie. Tout était rentré dans l'ordre, mais des rugissements sourds sortaient de l'intérieur d'une voiture. Un garçon fumait sa pipe sous une porte basse. Violette s'approcha, plus hardie que son compagnon.

« On en pousse des cris là-dedans, dit-elle à l'homme ; qu'est-ce qui arrive encore ?

— C'est Kowalsky qui schlague « Sultan » : il s'en souviendra de sa balade !

— Et le petit ? continua Violette. Comment va-t-il ?

— Bien. Il dort. Le médecin a fait un pansement. Il a dit que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus.

— Dans quelques jours ! Et il est couché ?

Aujourd'hui, mais demain il se lèvera sans doute ; il a eu plus de peur que de mal.

— C'est encore l'affaire d'une mauvaise nuit, dit Violette à Marc en s'éloignant ; mais il faut essayer de le voir. »

Le lendemain après midi, Violette eut une agréable surprise. Elle aperçut Donato assis devant sa porte, la tête et un bras bandés. Il mangeait une tablette de chocolat qu'il tenait dans sa main libre, mais la tablette tomba, et, avant que l'enfant eût fait un geste pour la ramasser, Violette s'était précipitée.

« Ne bougez pas, lui dit-elle. Voici votre chocolat.

Le petit dompteur.



— Merci, » dit laconiquement Donato.  
Mais Violette ne voulait pas en rester là.  
« Votre tête vous fait mal ? demanda-t-elle.  
— Un peu.  
— Nous étions là, hier. Vous étiez tout pâle.

— On m’a dit que j’étais resté longtemps sans connaissance.

— Oh ! oui, et votre maman pleurait, pleurait !...

— Pauvre maman ! dit Donato qui semblait mis en confiance, elle n’aime pas notre métier. Les bêtes, vous savez, il ne faut pas s’y fier. C’est capricieux ! Papa a déjà été blessé aussi. »

Violette regardait Donato avec stupéfaction.

« Mais vous parlez ? dit-elle.

— Ça vous étonne ? demanda Donato en riant. Vous pensiez que j’étais muet ?

— Non, mais sauvage », fut sur le point de répondre Violette.

Puis elle pensa que ce ne serait pas poli.

« Non, reprit-elle, mais nous ne nous connaissions pas beaucoup jusqu’à présent.

— Oh ! je vous ai déjà vue. Vous dansez sur la corde, n’est-ce pas ? »

A ce moment Marc, qui cherchait Violette dans les parages du cirque, apparut dans l’allée qui séparait les deux théâtres. Violette l’appela vivement. Il accourut.

« M. Donato va mieux, » lui dit-elle.

Et le désignant :

« C’est un camarade, » ajouta-t-elle en guise de présentation.

Marc, très ému, ne savait comment commencer la conversation pour en arriver aux choses qui l’intéressaient. Il se troublait de plus en plus, malgré les signes de Violette qui l’exhortait à ne pas laisser échapper l’occasion de parler à Donato.

Devant l'air désespéré de Marc, Donato resta étonné.



Enfin, il demanda au petit dompteur s'il aurait peur quand il retournerait dans les cages.

« Oh ! pas du tout, dit Donato, j'en ai tellement l'habitude ; nous ne pensons pas au danger.

— Il y a longtemps que vous y entrez ?

— Toujours ; j'avais un an que papa me prenait sur ses épaules quand il faisait travailler les lions ! On me l'a raconté, car je ne m'en souviens pas ; mais je me rappelle que le jour où j'ai eu quatre ans, papa m'a donné une petite cravache pour frapper les ours.

— Mais vous avez donc toujours habité dans cette ménagerie ? s'écria Marc qui avait encore au fond du cœur une espérance.

— Naturellement ; je n'ai jamais quitté mes parents. Où aurais-je été ? »  
Devant l'air désespéré de Marc, Donato resta étonné.

Violette jugea utile de lui donner une explication et lui raconta que Marc avait cru retrouver en lui un petit garçon qui avait disparu depuis cinq ans.

« Oh ! ce n'est pas moi, assura Donato ; moi je suis né à la ménagerie et je suis bien le fils de papa et de maman. Mais c'est vrai qu'il y a dans les troupes beaucoup d'enfants qui viennent on ne sait pas d'où. Une fois, nous en avons vu un à la foire. Il avait été perdu ; on n'a pas retrouvé ses parents ; mais il ne s'habitua pas à la vie des forains et il pleurait toujours.

— Comment était-il ? y a-t-il longtemps ? interrogea vivement Marc.

— C'était l'année dernière, il est blond comme moi.

— C'était sans doute Jean puisqu'il pleurait ? suggéra Violette.

— Peut-être.

— Où est-il maintenant ? poursuivit Marc.

— Ça, je ne sais pas, dit Donato ; il était dans un cirque aussi, et cette troupe-là va toujours à la foire de Lille ; c'est tout ce que je sais.

— Il faut retrouver ce petit garçon, dit impétueusement Violette, je suis sûre que c'est Jean !

— Je me rappelle aussi les avoir vus une fois à Toulouse, continua Donato.

— Oh ! vous allez à Toulouse ? dit Violette ; nous, nous restons toujours dans le Nord et même c'est la première fois que nous venons à Paris.

— Nous allons partout, dans toute la France, dit orgueilleusement Donato. Papa a été applaudi à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux !... Et à Saint-Quentin, il a failli être dévoré par la panthère noire Bombarde... Moi, quand je serai grand, j'irai à l'étranger. »

Et les yeux de l'enfant de la balle brillèrent à la pensée de ses futurs triomphes.

Marc n'écoutait plus ses deux compagnons ; il ne songeait plus qu'au moyen de se rendre à Lille pour retrouver l'enfant dont Donato lui avait parlé. Son imagination s'élançait sur cette seconde piste, et il était convaincu que le fils de M<sup>me</sup> Rouvière était retrouvé ou du moins qu'on était sur ses traces.

Il demanda tout à coup :

« Quand est-ce la foire de Lille ?

— Bientôt, c'est en mai. Nous irons en quittant d'ici.

— J'irai aussi, déclara Marc qui oubliait tout, ne pensant qu'au but qu'il poursuivait.

— Mais ce ne sera pas facile, objecta Violette. Vous ne pouvez continuer à vivre ainsi, à coucher dehors et à manger si mal ? Vous tomberiez malade. »

Marc était bien las, en effet, et les nuits lui paraissaient longues.

Il réfléchit un instant.

« Je vais m'engager dans une troupe, dit-il ; dans la vôtre.

— Je serais bien contente, dit Violette. Mais comment faire ? Que dire au patron ? Ça semblerait drôle que je vous connaisse

— Ecoutez, reprit Marc, je vais aller voir Marius. Il aura peut-être une idée.

— Vous lui raconterez tout ?

— Oh ! non, seulement ce qu'il faudra. »

Donato semblait très intéressé.

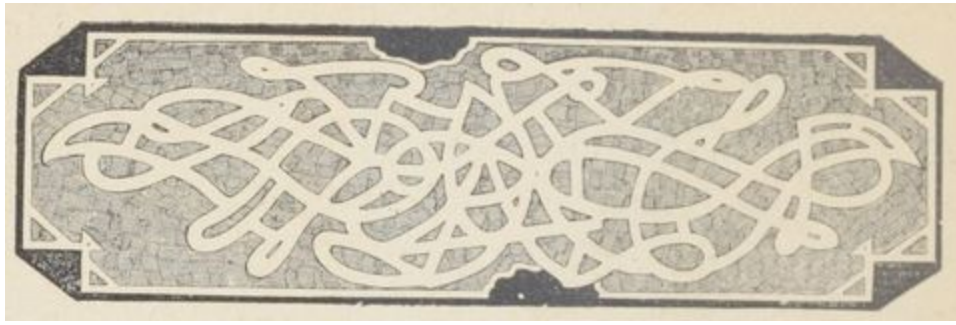
« Si je peux vous être utile... »

Marc consultait Violette du regard.

« Tenez, dit-il à Donato, nous allons vous mettre dans le secret. Violette vous dira tout pendant que j'irai voir Marius. Mais vous ne nous trahirez pas ? »

Donato leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de sa discrétion, et Marc, le laissant avec Violette, s'élança du côté du théâtre Calvinac.





## IX

Marc trouva son ami le clown en train de repeindre un escabeau. En apercevant l'enfant, Marius eut un bon sourire.

« Ah ! ah ! voilà le jeune gentilhomme ! Et la petite demoiselle ? Elle va bien aussi ? »

Marc répondit affirmativement.

« Je suis venu vous voir, continua le petit garçon, parce que vous avez été très bon pour moi avant-hier. Et je voudrais encore vous demander un service.

— A vos ordres, messire, » dit Marius, qui affectionnait les formules de cape et d'épée.

Sans rien dire de Jean ni de M<sup>me</sup> Rouvière, Marc raconta à Marius qu'il était à peu près seul au monde. Sa mère était morte depuis longtemps, son père en Amérique, et il n'avait plus en France qu'une cousine éloignée. Il pourrait bien habiter avec elle, mais elle n'était pas riche et Marc voulait gagner sa vie. Et le métier de Violette et de Marius lui paraissait plein de charmes !

« Vous voulez devenir saltimbanque ? conclut Marius après avoir écouté attentivement. C'est très bien. Mais vous m'avez l'air de faire l'école buissonnière ? Et votre papa, que dira-t-il ? Vous n'avez pas la mine d'un enfant qu'on plante là sans tambour ni trompette ; votre père a bien dû vous laisser chez quelqu'un ?

— Mais oui, chez ma cousine, dit Marc avec hésitation ; mais je vous répète que j'aime mieux travailler. »

Il rougissait de ses mensonges et il lui fallait évoquer la pensée de la mère de Jean pour qu'il osât inventer les fables qu'il racontait.

Marius ne paraissait pas convaincu. Marc le regarda avec inquiétude.

« Écoutez, dit tout à coup le clown, vous savez où il est, votre papa ?

— Mais oui, dit Marc, au Brésil, à Baïha.

— Eh bien, vous devriez lui écrire. Au moins il saura ce que vous êtes devenu, et il pourra vous repêcher si le cœur lui en dit. »

Marc s'empressa d'acquiescer à cette proposition qui semblait mettre à l'aise la conscience de Marius. D'ailleurs, l'enfant ne voyait aucun inconvénient à écrire à son père. Il calculait le temps qu'il faudrait à une lettre pour rejoindre M. Maurepas et il se disait bien que d'ici là il se produirait sans doute du nouveau.

« Je voudrais entrer dans la troupe de Violette, reprit-il, mais elle dit que ce ne sera pas facile.

— Je me demande ce que vous devez bien connaître du métier de saltimbanque ? dit Marius en hochant la tête... Enfin, nous verrons. Rejoignons toujours la fameuse Violette, je vais lui demander quelques explications. »

Ils se rapprochèrent du cirque Cléophas. Ils l'avaient presque atteint quand, lancée comme une bombe, Violette arriva sur eux... Elle serait tombée, sans Marius qui la rattrapa par le bras.

« Eh bien ! dit le brave garçon, en voilà une façon de se présenter dans le monde ! On est plus prudente sur la corde, hé ?... »

Violette ne l'écoutait pas.

« J'ai votre affaire ! cria-t-elle à Marc. Le petit Kléber vient de se démettre le pied ; impossible qu'il se place dans la « pyramide humaine », et c'est un de nos plus jolis numéros. Le patron est furieux. Vous pourriez vous présenter pour remplacer Kléber.

— Mais je ne saurais pas ? objecta Marc désolé.

— Oh ! ce n'est pas difficile. Avez-vous déjà fait de la gymnastique ?

— Un peu.

— Eh bien, ça ira. Kléber se tenait sur un des côtés ; c'est la place la moins dangereuse.

— Vous avez de la chance, hé, jeune homme ! intervint Marius. Voilà l'engagement qui vient à vous tout seul.

— Oh ! ce n'est pas encore fait, dit Violette. Si vous vouliez bien vous en occuper, monsieur Marius ? Il ne faudrait pas avoir l'air de rien savoir...

Tâchez de parler au patron...

La pyramide humaine.



— Ça suffit, dit Marius avec un geste plein de noblesse. J'ai compris, je vais arranger les choses, comptez sur moi. »

Et Marius se tira, en effet, pour sa plus grande gloire, de son ambassade. Le soir même, Marc, présenté à « M. Cléophas » par Marius, couchait dans une roulotte de cirque ambulante. Le fils adoptif de M<sup>me</sup> Rouvière était devenu saltimbanque.

Les débuts furent assez durs. Le « patron », après avoir fait exécuter quelques exercices à Marc, l'avait trouvé souple et lesté.

Mais tante Dorothée, qui traitait tous les forains de fainéants, eût été bien étonnée de savoir quelle somme de travail son neveu devait fournir par jour. Les répétitions, les représentations et, dans l'intervalle, les leçons qu'ils sont obligés de prendre pour satisfaire aux règlements laissaient peu de loisir aux enfants de la troupe, et on ne flânait pas souvent. Mais la présence de Violette et surtout l'espoir de retrouver Jean à Lille soutenaient le courage de Marc, parfois prêt à faiblir.

La foire aux pains d'épice dure un mois. On avait encore une dizaine de jours à rester à Paris. Le temps semblait long à Marc qui aurait voulu marcher sur Lille immédiatement ; mais Violette lui représentait avec raison que le cirque Moncatelli, où se trouvait l'enfant dont Donato leur avait parlé, ne serait pas là-bas non plus avant l'ouverture de la foire.

Enfin, le jour du départ arriva. La ménagerie Kowalsky était partie la veille ; elle aussi se rendait à Lille, en faisant un crochet par la Normandie.

Quant au cirque Cléophas, il remontait directement vers le Nord en passant par Amiens et Douai.

Marc avait été très soulagé d'apprendre qu'on ne s'arrêterait pas à Albert ; la proximité relative de Vignereux en aurait rendu le séjour dangereux.

Les deux enfants avaient fait leurs adieux à Marius. Son théâtre n'allait jamais en province. Il faisait la banlieue de Paris et l'étranger : la Belgique. et l'Angleterre. Il embrassa cordialement ses petits amis. Depuis quelques semaines, il avait gagné toute leur confiance et Marc lui avait raconté toute l'histoire de Jean et son espoir de le retrouver en courant les foires.

Le bon clown avait souhaité bonne chance au petit garçon.

« Si jamais vous avez besoin de moi, ajouta-t-il, écrivez-moi, 10, rue des Abbesses, à Paris. J'ai là un cousin qui s'occupe de ma correspondance pendant l'hiver et le printemps. L'été, c'est autre chose ; je suis en

Angleterre ; il faudrait m'envoyer le poulet chez mister Goldfish, Paraderow, à Southwark. »

Marc inscrivit soigneusement les deux adresses.

Pendant les longues étapes des voitures à travers les grandes routes, les enfants jouissaient de quelque liberté. On ne « répétait » guère plus d'une heure par jour. Le pitre Kléber, qui était l'érudit de la troupe, faisait volontiers le maître d'école. Du premier coup, Marc avait été placé en tête de la classe. C'était un curieux spectacle que celui de ces cinq ou six enfants, assis sur le bord des talus pendant que les chevaux mangeaient, qui écoutaient les leçons du professeur en larges culottes et dont la figure grimaçante se revêtait d'une gravité inaccoutumée. Mais le jeune auditoire n'était pas toujours très attentif ; la nature reprenait le dessus, et un jour même, Bob, le jeune désossé, ne pouvant résister à l'envie de faire une culbute, écrivit la solution d'un problème sur la semelle de son soulier qu'il mit sous les yeux de Kléber en marchant sur les mains.

Marc s'habitua à ses nouveaux compagnons. Son affection pour Violette augmentait chaque jour et il se promettait bien de dire à Jean, quand il serait retrouvé, quelle part active la petite fille avait prise aux recherches.

L'école foraine sur la route.



Un jeudi après midi, on arriva à Lille. Marc s'échappa pour aller inspecter le champ de foire et découvrir le cirque Moncatelli. Il rencontra Donato.

« Je vous attendais bien impatiemment, dit celui-ci. Nous sommes arrivés hier matin, mais Moncatelli n'est pas encore là. »

Ce fut une grosse déception pour Marc ; mais il ne fallait pas encore désespérer ; la foire n'ouvrait que le dimanche et on était seulement au jeudi.

Les enfants convinrent de se revoir le vendredi. La ménagerie était située à l'autre extrémité du champ de foire et Donato répétait de nouveaux exercices.

Le lendemain, Marc arriva tout anxieux au rendez-vous. Donato regardait monter un manège de bicyclettes.

En apercevant Marc, il approcha.

« Je n'ai rien de bon à vous apprendre, dit-il en secouant la tête. J'ai vu ce matin le directeur des Montagnes-Russes ; il m'a dit que le cirque Moncatelli ne viendrait pas à Lille cette année. Il est resté du côté de Chartres, car il doit aller à Nantes pendant tout le mois de juillet ; on va élever une statue là-bas, il y aura des fêtes magnifiques et il y a beaucoup de forains qui vont s'y rendre. »

Marc effondré n'entendait pas. Il n'avait plus qu'une pensée : Jean ne viendrait pas à Lille ! il ne reverrait pas Jean !

Sans songer à remercier Donato de ses explications, Marc rejoignit Violette qui attachait ses cheveux noirs avec un ruban rouge qu'une écuyère lui avait donné.

« Oh ! gémit le petit garçon, Jean n'est pas ici, il est à Chartres et il va à Nantes. »

Violette eut quelque peine à comprendre, Marc parlait en phrases entrecoupées et il éclata en sanglots. Son énergie d'enfant était à bout et son brave petit cœur finissait par faillir. Il ne mangea pas.

« Vas-tu pas être malade, le nouveau ? » lui demanda le pitre Kléber qui s'était pris d'affection pour ce garçonnet facile et doux, dont les façons tranchaient avec les habituelles manières des enfants de la balle.

Violette se désespérait du chagrin de Marc. Tout à coup, celui-ci essuya ses yeux.

« Je ne peux plus y tenir, dit-il, je vais m'en aller à Chartres. Il faut que je retrouve Jean. J'ai encore de l'argent, je ne suis pas embarrassé.

— Oh ! dit Violette frappée au cœur, tu vas me quitter ?

— J'en aurai beaucoup de peine, mais je cherche Jean, il faut que j'aille où il est.

— Si j'allais avec toi ? dit tout à coup Violette ; personne au monde ne m'aime que toi, je ne veux pas te quitter.

— Je serais bien heureux, dit Marc, mais comment vivrons-nous ? Je n'ai plus beaucoup d'argent, il faudra marcher, tu seras fatiguée.

— N'importe. Je ne suis pas si bien ici, tu as pu en juger. Je vais avec toi et je ne coûterai rien ; je danserai et je gagnerai des sous,

— Oh ! dit Marc, nous n'en sommes pas là ; nous mangerons mal, c'est vrai, mais enfin, on va encore loin avec trois pièces de vingt francs.

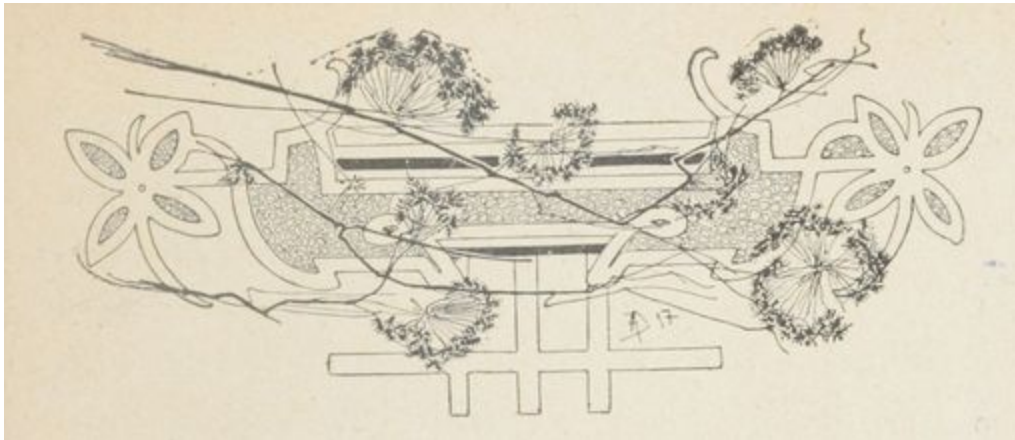
— Quand partirons-nous ?

— Ce soir.

— Il faut le dire à Donato.

— Oui, il est honnête, et il ne nous vendra pas. »

En effet, Donato mis au courant jura le secret à ses amis. Les petits fugitifs avaient l'intention de gagner Paris en chemin de fer. Suivant le conseil de Donato, Marc s'échappa dans la journée pour aller à la gare chercher deux billets. De la sorte, le soir, ils pourraient directement gagner le quai de départ sans qu'on les remarquât, et leur piste serait moins facile à suivre s'ils étaient inquiétés dans leur fuite.



## X

Marc et Violette arrivèrent à Paris à cinq heures du matin.

Marc avait acheté un Indicateur général des chemins de fer et il avait vu que la ligne de Chartres partait de la gare Saint-Lazare.

« Il faut nous dépêcher d'arriver, dit-il à Violette, avant que Moncatelli ne soit en route pour Nantes. »

Et, comme leur voyage de Lille à Paris décompté il lui restait trente-cinq francs, Marc en conclut qu'ils pouvaient encore se payer le chemin de fer jusqu'à Chartres.

« Après, pensait-il, si je n'ai plus d'argent, ça ne fera rien, M<sup>me</sup> Rouvière en enverra à Jean. »

Ils allèrent à pied de la gare du Nord à la gare Saint-Lazare. A cette heure matinale, les rues étaient désertes et les magasins fermés. Des balayeuses descendaient en escouades et, armés d'un crochet, des chiffonniers fouillaient dans les boîtes déposées sur les trottoirs. Violette, qui n'était jamais venue dans ces quartiers, aurait volontiers flâné. L'église Saint-Vincent-de-Paul et la Trinité la remplirent d'admiration ; mais Marc hâtait le pas, ne voulant pas manquer le premier train qui partait pour Chartres à 7 h. 25, disait son indicateur. Un homme d'équipe de la gare du Nord avait eu l'obligeance de lui écrire son itinéraire et il cherchait attentivement sur les plaques émaillées les noms de rues marqués sur son papier.

« C'est tout droit, avait dit l'homme. Faites attention seulement de ne pas enfilez la rue La Fayette au lieu de prendre la rue de Châteaudun. Marchez sans crainte jusqu'au Petit Journal ; après, continuez à droite et ça ira tout seul. »

Et, sans difficulté, nos deux amis étaient arrivés à la gare Saint-Lazare.

Marc se renseigna.

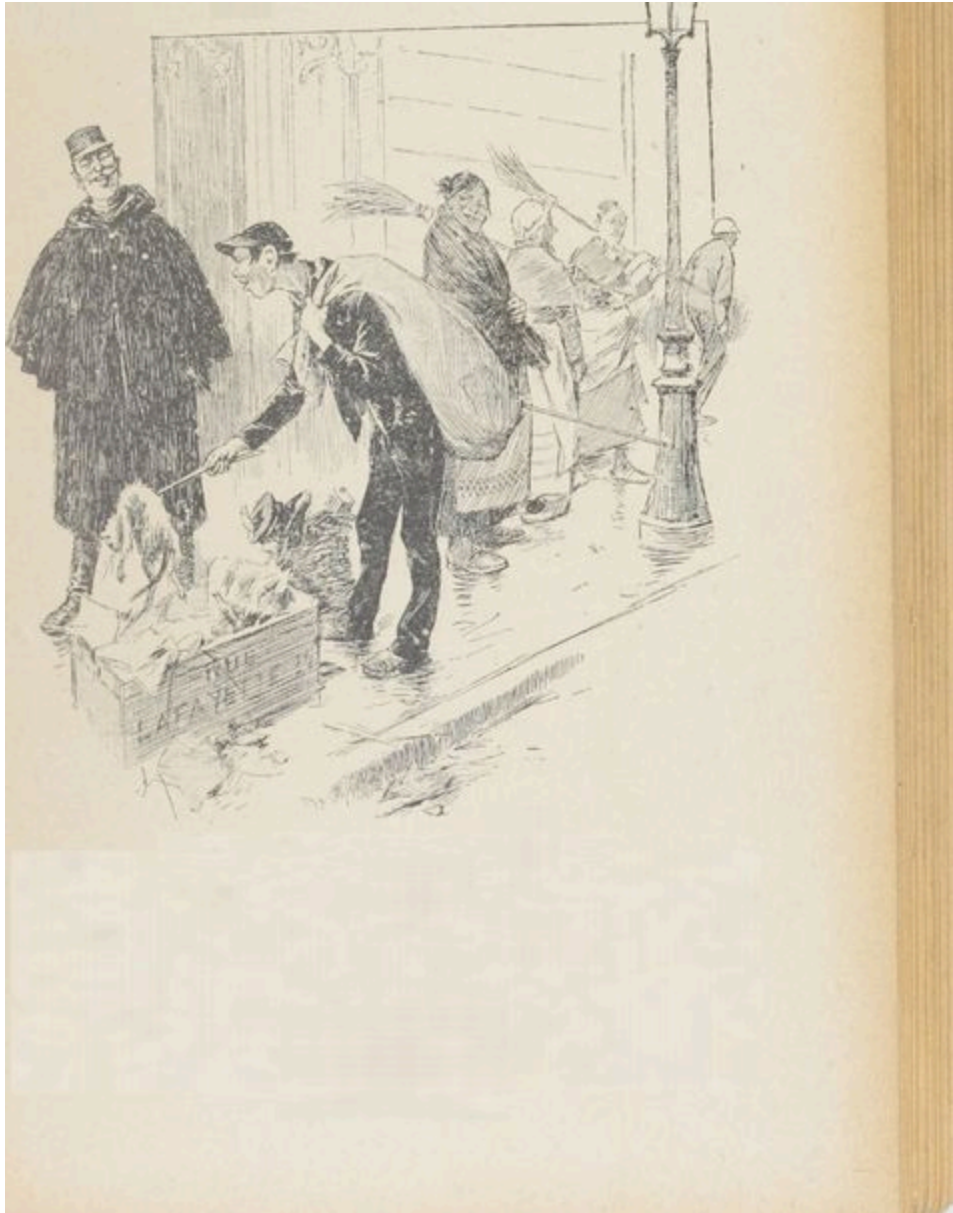
« Des billets pour Chartres ?

— Aux lignes de Bretagne ! »

Et le petit garçon, qui prenait de l'assurance, demanda deux troisièmes.

« Il nous reste encore beaucoup d'argent, dit-il en rejoignant Violette restée sur un banc. Achetons des petits pains ; j'ai vu un boulanger tout près. »

Les chiffonniers fouillaient dans les boîtes.



Ils y coururent, Marc acheta même deux tablettes de chocolat.

« Ca te fera du bien, dit-il à Violette qui protestait contre cette prodigalité ; tu es toute pâle. »

De Paris à Chartres, le trajet n'est guère que de deux heures, et les deux enfants furent tout étonnés d'entendre crier :

« Chartres !

— Avons-nous bien entendu ? demanda Violette.

— Attends, je vais descendre. »

Un employé passait.

« Chartres, monsieur, s'il vous plaît ?

— C'est ici. Vous êtes seuls ?

— Oui.

— Vos billets ?

— Les voici.

C'est bien, on les prendra à la sortie. A droite et dans le fond. »

Quelques instants plus tard, les deux amis se trouvaient dans la large avenue qui mène de la gare à la Grand'Place. Celle-ci était déserte ; aucune baraque ne s'élevait, qui pût faire supposer qu'une foire commençât ou finît.

« C'est un bel emplacement, dit Violette, mais ça n'est pas là qu'il y a la fête. Il faut demander à quelqu'un. »

De rares passants traversaient la place. Des bonnes en tablier blanc, avec des paniers au bras, descendaient vers la ville ; des soldats flânaient, et des enfants, des fillettes surtout, un carton à la main, marchaient d'un pas pressé.

« Je ne sais pas à qui demander ! » avoua Marc.

Violette eut une idée.

« Entrons dans une boutique, chez un boulanger, par exemple ; tu achèteras un pain, et ce sera plus facile de nous renseigner. »

Marc approuva.

Ils eurent vite fait de trouver une boulangerie.

« Où se tient la foire, madame ? demanda poliment Violette pendant que Marc donnait ses deux sous.

— Sur cette place.

— Mais il n'y a pas de boutiques ? objecta timidement Violette.

— Pas en ce moment, bien sûr. C'est en septembre, la foire de Chartres.

— Mais alors ?... fit Violette désorientée. Pourtant, on nous avait dit... on nous avait parlé d'un cirque qui était à Chartres.

— Des cirques ? Oh ! dame, ça, il en passe parfois.

— Savez-vous s'il y en a un ici en ce moment ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Peut-être à la Ville-Basse ! »

Et la boulangère, trouvant sans doute que ces deux modestes clients abusaient de sa complaisance, fit demi-tour vers son arrière-boutique.

Violette et Marc se mirent à errer par les rues, cherchant des places ou des carrefours où un cirque aurait pu se montrer. Nulle part ils n'aperçurent de théâtre ambulant.

« La boulangère avait parlé de la Basse-Ville, dit Marc. Où est-ce, la Basse-Ville ? »

Il se décida à aborder un garçon qui fumait sur le seuil d'une boutique de coiffeur et lui posa sa question :

« La Basse-Ville ? dit le perruquier, vous y êtes justement.

— Savez-vous s'il y a un cirque ?

— Un cirque ?

— Oui, un cirque de passage.

— Non, il n'y en a pas. Il en est passé un il y a une quinzaine. Tenez, on voit encore une affiche d'ici. »

Il désigna une feuille jaune qui tenait la plus grande partie d'un mur voisin.

Les enfants traversèrent vivement la rue et purent lire ces mots écrits en lettres rouges tranchant sur le jaune du papier : « Cirque Moncatelli. Représentation extraordinaire », etc., etc.

« Nous sommes arrivés trop tard, dit Violette, ils sont repartis. Quel malheur ! »

Mais, cette fois, Marc n'était pas démonté.

Devant le cirque.



« Ils sont passés il y a quinze jours, ils ne sont pas très loin, nous les rattraperons. Il faut savoir où ils sont allés... »

Ils revinrent auprès du garçon coiffeur qui fumait toujours.

« Vous ne savez pas dans quelle ville le cirque est allé en sortant d'ici ? demanda Marc, reprenant sans préambule la conversation interrompue.

— Je vous avoue que... »

Et le figaro eut un geste signifiant qu'il avait bien d'autres préoccupations.

« Comment le savoir ? insista Marc.

— C'est difficile. Ces gens-là, ça va, ça vient, ça n'a pas de règle. »

Marc s'éloigna, suivi de Violette.

« Il faut aller à Nantes, déclara-t-il. Là, nous les retrouverons sûrement puisqu'ils y passent tout le mois de juillet.

— C'est bien loin le mois de juillet ! soupira Violette ; nous ne sommes qu'au 25 mai.

— Mais il nous faudra du temps pour arriver jusqu'à Nantes : ce n'est pas tout près et nous ne pourrons plus aller en chemin de fer ; je n'ai plus assez d'argent.

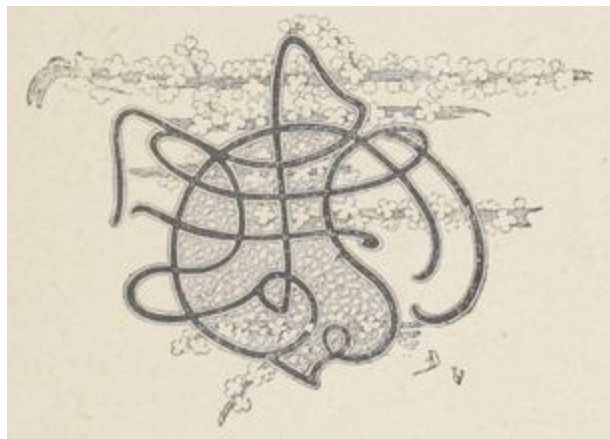
— Oh ! ça ne fait rien, dit Violette qui avait repris toute son assurance ; nous en gagnerons.

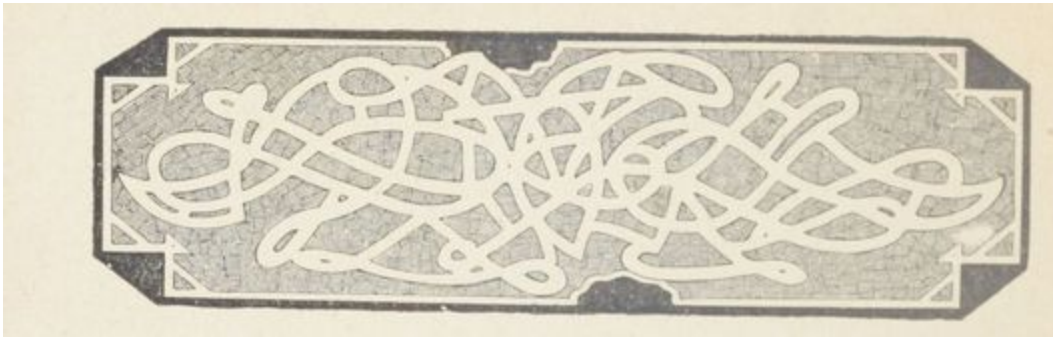
— Et puis, nous ne mangerons pas beaucoup !

— Et pour dormir, nous coucherons dans les champs, dans les foins, à la belle étoile !... Il fait chaud §

— Nous cueillerons des fruits dans les bois. »

Et les deux enfants, qui ne voyaient plus au monde en ce moment que l'existence champêtre et imprévue qui s'ouvrait devant eux, s'embrassèrent de plaisir.





## XI

Nos amis avaient quitté Chartres depuis trois jours. En garçon avisé, Marc avait acheté une carte de cycliste sur laquelle ils suivraient leur itinéraire. Ils devaient d'abord marcher sur le Mans.

Ils avaient fait une assez forte brèche à leur bourse. Violette avait quitté Lille avec des petits souliers qui auraient vite été hors d'usage par la marche. Elle avait proposé d'aller pieds nus, mais Marc n'avait pas accepté et il lui avait acheté à Chartres une paire de bottines noires qui ravissait la petite fille, habituée, la pauvre, à mettre toujours de vieilles chaussures trop larges et éculées, quand elle n'était pas en représentation.

Les bois ne manquent pas dans la jolie campagne chartraine et les deux enfants constatèrent que les fraises sauvages étaient dans leur plein épanouissement.

Ils en mangèrent d'abord abondamment, puis Violette proposa d'en cueillir pour en vendre. Ils étalèrent par terre un journal qui avait enveloppé leur pain. Le papier fut vite rempli.

Une maison entourée d'un jardinet tout fleuri de roses apparaissait sur la route. Violette y porta sa récolte parfumée et revint bientôt triomphante, auprès de Marc.

« On m'a donné trois sous et ce vieux panier, dit-elle. Nous pourrions en cueillir beaucoup et gagner de l'argent. »

Le lendemain de bonne heure, dans un bois où ils avaient couché, ils se remirent à leur cueillette.

« Oh ! la belle place ! s'écriait parfois Violette.

— Et là, donc ! »

Un bruit de branches cassées leur fit lever la tête. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années sortait d'un fourré devant eux. Il les regarda quelques secondes, puis s'avança tout près.

« Il y en a rudement là, des fraises, dit-il. Ça vous amuse d'en cueillir ?

— Ce n'est pas ennuyeux, répondit Violette qui se liait plus facilement que son camarade.

— Je trouve ça bien fatigant, moi », reprit le garçon.

Violette se mit à rire :

« Parce qu'il faut vous baisser et que vous êtes grand.

— Vous n'êtes pas du pays ? continua le nouveau venu.

— Non, nous passons seulement.

— Avec des rouleurs ? »

Les petits voyageurs n'aimaient pas à s'étendre sur ce sujet.

« Voilà mon panier presque rempli, dit Violette.

— Finis-le, dit Marc ; je vais chercher des feuilles que j'ai vues là-bas, pour couvrir les fraises. »

Il s'éloigna.

Un cri de Violette le rappela bientôt précipitamment. Il trouva la petite fille en larmes.

Déjà assez loin, le jeune garçon s'enfuyait en courant.

« Il a sauté tout d'un coup sur mon panier et il me l'a pris ! raconta Violette en sanglotant ; toutes nos belles fraises ! »

Marc voulait se mettre à la poursuite du voleur, mais celui-ci avait disparu.

« Quel vilain garçon ! s'écria-t-il. Voler des enfants comme nous ! »

Marc voulait se mettre à la poursuite du voleur.



Violette pleurait toujours.

« Ne te désole pas, après tout, reprit Marc ; nous en trouverons d'autres ce soir ou demain. Continuons notre route. »

Ils arrivèrent bientôt à une ferme qu'ils avaient vue de loin et où ils avaient espéré vendre leur cueillette.

Une grande grille séparait la route de la cour spacieuse entourée de beaux bâtiments. Des nuées de poules et de dindons gloussaient sur le tas de fumier, de jeunes canetons s'ébattaient dans la mare, et on entendait dans le fond des bergeries le cri monotone des agneaux.

« C'est une belle ferme ! soupira Marc, on nous aurait sans doute acheté nos fraises.

— Entrons tout de même, proposa Violette, nous demanderons un peu de lait.

— Nous en achèterons », rectifia Marc.

Il ne pouvait se résoudre à quêter ainsi le pain quotidien, et il donnait toujours ses sous, se promettant vaguement d'en gagner d'autres pour les remplacer.

Ils poussèrent la petite porte ajourée qui fermait la maison. Un gros bébé rose jouait avec un chien noir, et, dans le fond de la vaste salle, une jeune

femme soulevait le couvercle d'une marmite fumante.

« Pardon, madame, dit Marc en retirant sa casquette, voudriez-vous nous vendre un sou de lait ? »

La fermière se retourna et vit les enfants.

« Du lait ? répéta-t-elle ; ce n'est pas l'heure où l'on trait ; mais, pour un sou, je dois en avoir encore. Où est votre pot ? »

— Notre pot ?

— Mais, dame, je ne peux pas mettre le lait dans vos mains.

— Nous n'avons pas de pot ; c'est pour boire tout de suite, expliqua Violette ; si vous vouliez bien nous prêter une tasse ? »

La fermière alla dans le fournil et revint bientôt avec deux grands bols d'un lait mousseux.

« Tenez », dit-elle.

Elle examina les enfants pendant qu'ils buvaient.

« Vous passez dans le pays ? dit-elle. Est-ce vous qui êtes venus, l'année dernière, vendre des corbeilles et des paniers ? »

— Non, madame.

— Ah ! vous êtes avec des « rouleurs », sans doute ?

— Non.

— Ou avec des mariniers ?

— Nous sommes tout seuls, dit Marc fermement. Nous n'avons plus qu'une vieille grand'mère très pauvre et nous cherchons à gagner de l'argent pour elle. »

C'était la fable qu'ils avaient décidé de dire chaque fois qu'il leur faudrait donner des explications.

« Gagner de l'argent ! tout seuls et si jeunes ! reprit la fermière. Vous n'êtes pas des environs ? »

— Non, nous venons de loin. »

Le bambin rose avait fini de jouer avec le chien. Il se déchaussait gravement, tirant avec énergie sur le cordon de son soulier.

La femme le regardait avec des yeux pleins d'une tendresse émue. Qui sait si ces deux petits malheureux qui erraient maintenant sur les grandes routes, à la recherche de leur pain, n'avaient pas eu aussi une enfance choyée et heureuse ? Une grande pitié remplissait le cœur de la fermière, et, les enfants ayant posé leurs bols, elle leur dit :

« Ce n'est pas grand'chose, une tasse de lait. Tenez, ma soupe est prête ; je vais vous en donner une assiettée. »

Violette et même Marc ne se firent pas prier. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient assis à une table pour manger, et l'appétissante odeur du bouillon fumant les combla d'aise.

Comme ils finissaient leur soupe, Violette poussa une exclamation étouffée. Dans la porte entr'ouverte venait d'apparaître le garçon qui lui avait volé ses fraises. Il tenait ce panier bien en évidence et criait à tue-tête :

« Maman, maman ! »

La fermière, qui était allée chasser quelques poules trop hardies, revenait.

« Ah ! te voilà, Philippe, dit-elle. Qu'as-tu encore fait toute la matinée ? Rien de bon !

— Mais si, maman, j'ai cueilli des fraises. Ce sera un bon dessert pour le dîner, j'ai pensé que tu les aimes bien. »

Violette indignée allait protester. Marc lui fit signe de ne pas bouger ; mais le mouvement de la petite fille avait attiré l'attention de Philippe. Il se retourna et demeura pétrifié en apercevant dans le fond de la salle les deux enfants qu'il avait si indignement volés. Il devint rouge comme les fraises qu'il portait et, posant le panier sur la table, se sauva vers la porte.

La fermière était retournée dans la cour. Marc s'approcha de Philippe, et l'empêchant de fuir :

« Vous avez bien mal agi envers nous, lui dit-il, mais rassurez-vous. Votre mère a été si bonne que nous ne lui ferons pas de peine en lui racontant ce que vous avez fait... »

Philippe n'était pas un garçon tout à fait mauvais : paresseux, gourmand, menteur, trop livré à lui-même, ses parents étant toujours occupés à leurs travaux agricoles, il avait cependant bon cœur. Il fut ému par la générosité de Marc et il fut presque sur le point de pleurer.

La fermière rentrait. Elle ne remarqua pas l'émotion de son fils.

« Vous m'avez dit que vous cherchiez à gagner de l'argent. Il y a là des gerbées à rentrer : voulez-vous vous y mettre ? proposa-t-elle aux petits voyageurs. Philippe vous aidera... s'il le veut », ajouta-t-elle d'un air de doute.

Mais, à son grand étonnement, elle vit son fils emmener les enfants du côté de la grange avec une ardeur extraordinaire.

« Prenez les plus petites brouettes, leur cria-t-elle ; les autres seraient trop lourdes. »

L'ouvrage n'était pas bien difficile. Des bottes de paille et de foin qu'on avait descendues du grenier à fourrage attendaient pêle-mêle dans la cour

qu'on les portât aux étables où elles formeraient la litière des bestiaux.

On se partagea la besogne.

Marc passa les bottes à Violette qui les rangeait sur une brouette pendant que Philippe allait en décharger une autre.

Bientôt les trois travailleurs furent au mieux ensemble.

On dirait Cérès.



« Vous avez été bien gentils de ne pas dire à maman que je vous avais pris vos fraises. C'est vrai que c'était bien mal ! avoua Philippe.

— Ne parlons plus de ça, dit Marc. C'est oublié. Attention ! cria-t-il en lançant à Violette une superbe botte. Celle-là, c'est la plus lourde, tu ne pourras pas la porter.

— Par exemple ! fit la fillette indignée. Regarde. »

Et ses deux petits bras maigres soulevèrent la botte à hauteur de sa tête. Quelques épis restèrent mêlés à ses cheveux noirs.

« On dirait Cérès ! » dit Marc qui avait regardé les images des Lettres à Émilie, dans la bibliothèque des « Tilleuls ».

Violette n'avait jamais entendu parler de la déesse des moissons, mais elle comprit néanmoins que ce devait être un compliment et elle sourit.

Philippe avait écouté la phrase de Marc.

« Vous parlez comme les savants, dit-il. Moi, ça me rase...

— Vous n'allez plus à l'école ? demanda Marc.

— Oh ben ! non. J'ai quatorze ans, j'ai lâché l'instituteur l'année dernière. J'étais toujours puni. »

Violette riait.

« Tiens, c'est pas drôle ! continua Philippe : ça vous amuserait donc, vous, d'aller à l'école ? »

Violette ne pouvait avoir d'opinion sur ce suj et.

Marc se rappelait en ce moment les leçons de M. Nicou, sa petite salle d'étude, et il eut un soupir de regret.

« Moi, j'aime beaucoup à étudier, dit-il.

— Ben, vrai ! s'exclama Philippe stupéfait. Moi, je voudrais ne plus savoir lire, tellement ça m'ennuie quand je vois un livre ! »

Pour le coup, Violette éclata de rire, et les autres l'imitèrent.

L'ouvrage avait marché en même temps que les langues, et le tas de gerbes s'élevait maintenant auprès des étables. Les enfants se dirigèrent vers la maison.

Philippe semblait avoir à cœur de réparer sa vilaine action du matin.

Il emmena ses deux compagnons dans sa chambre.

« Vous n'allez pas partir encore, déclara-t-il. Je dirai à maman de vous garder à souper. Vous n'êtes pas pressés. Tenez, puisque vous aimez les livres, en voilà. »

Il sortit pêle-mêle d'une armoire quelques livres salis et déchirés. L'un d'eux présentait sur sa couverture rouge des lambeaux de dorure.

« Ça, c'est un prix, dit-il, un prix d'encouragement. Vous allez encore rire ? » continua-t-il en se tournant vers Violette.

Une lueur de malice passait en effet dans les yeux noirs de la petite fille, mais elle tendit la main à Philippe :

« Vous êtes un bon garçon tout de même ! déclara-t-elle.

— Une Histoire de France ! dit Marc qui pendant ce temps-là lisait les titres des volumes, et une Histoire romaine. C'est intéressant, tout ça !

— Les voulez-vous ? proposa généreusement Philippe.

— Je ne voudrais pas vous en priver. Et puis, que dirait votre maman ?

— Maman ? ça lui est bien égal... En tout cas, je vais lui demander. »

Il appela sa mère qu'on entendait dans le fournil.

Quand elle entra :

« Écoute, dit Philippe, n'est-ce pas que je peux donner tous mes vieux bouquins ? Ce petit-là n'ose pas les prendre. »

La fermière, étonnée, regardait les enfants assis autour de la table.

« Il aime beaucoup à apprendre, expliqua Philippe en désignant Marc ; alors je veux lui donner mes livres, mais il fait des manières pour les accepter. »

La fermière tendit les livres à Marc.

« Prends-les, mon enfant, dit-elle, si ça te fait plaisir de les lire. Je voudrais bien que Philippe soit comme toi ! » ajouta-t-elle avec un soupir.

Elle reprit :

« Je viens des étables. Vous avez bien travaillé, voici votre argent. »

Et elle tendit à Marc une pièce d'un franc.

« Oh ! c'est trop, madame, dit l'enfant, nous avons eu si vite fait !

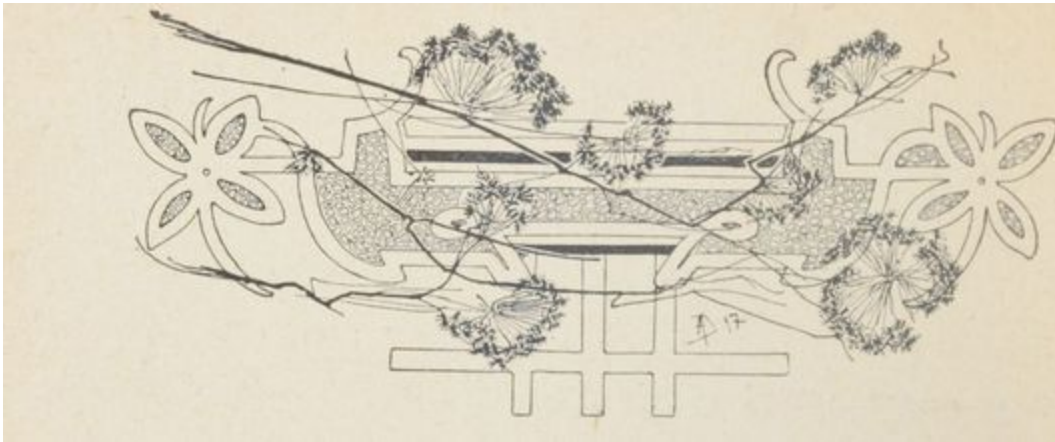
— Mais non, mais non. Prenez.

— Ils vont souper ici, dit Philippe.

— Je veux bien », répondit sa mère tout à fait gagnée par la mine des deux amis.

Jusqu'à l'heure qui ramena au logis le père de Philippe et les valets de ferme, les enfants s'amusèrent dans la cour, et firent ensuite honneur à la bonne soupe au lard qu'on mit toute brûlante sur la table.

Et, comme il faisait nuit, la fermière étendit dans une grange une couverture où Marc et Violette dormirent délicieusement.



## XII

Nos deux petits voyageurs marchèrent pendant plusieurs jours.

Ils couchaient dans les bois ou dans les foins et achetaient du pain ou du lait dans les villages qu'ils traversaient ; mais ils ne recevaient pas partout le même accueil que chez Philippe. Une femme les avait renvoyés de sa cour en les appelant « mendiants ». Un fermier avait lâché un chien à leur poursuite.

Un dimanche, étant bien fatigués et un peu tristes, ils firent leur entrée dans un gros village que leur plan leur avait désigné sous le nom de Saint-Florent-le-Sec. C'était la fête, semblait-il.

Tout à coup, de la mairie qu'on apercevait sur le côté gauche de la place, un cortège sortit et une fanfare éclata, des pompiers tenaient la tête, bannière déployée.

Un fermier avait lâché un chien à leur poursuite.



Violette s'était renseignée.

« C'est une nouvelle pompe à incendie qu'on inaugure, dit-elle à Marc ; on va l'essayer. »

Le cortège quittait la place. Les gamins et les femmes qui flânaient, un marmot dans les bras, emboîtèrent le pas derrière les autorités.

Les deux enfants restèrent à peu près seuls. Ils firent quelques pas.

« Je suis bien fatiguée ! » murmura Violette.

Un banc de pierre se trouvait près d'une porte grise au-dessus de laquelle on lisait le mot : École de garçons. Violette s'y laissa tomber.

Un vieillard à la mine bienveillante et avec un chapeau de soie minutieusement brossé traversait la place.

C'était l'instituteur qui revenait de la cérémonie. Comme il approchait de l'école, il aperçut les enfants arrêtés près de sa porte. Ils ne payaient pas de mine, les pauvres petits, et le vieux maître tendit deux sous à Marc.

« Nous ne mendions pas, » dit celui-ci en rougissant.

L'instituteur les regarda avec plus d'attention.

« D'où êtes-vous donc ? demanda-t-il. Je ne vous ai jamais vus.

— Nous venons de loin, avoua Marc, et nous allons au Mans.

— A pied ! Mais ce n'est pas près d'ici ?

— Oh ! non, soupira Violette.

— Voulez-vous entrer chez moi ? » leur proposa l'excellent homme auquel la figure honnête des deux enfants inspirait confiance.

La porte s'ouvrit et ils pénétrèrent tous les trois dans l'école déserte et silencieuse en cette journée du dimanche.

Une bonne odeur de cuisine se répandait dans le petit jardin soigneusement entretenu et tout fleuri.

Une voix grondeuse se fit entendre à la cantonade.

« Ah ! vous voilà, monsieur, ce n'est pas trop tôt !

— Ne vous impatientez pas, Gertrude, répondit le vieillard s'adressant à un invisible personnage, douze heures ne sont pas sonnées...

— Pas guère loin, » continua la voix, et une figure jaune et ridée s'encadra dans une fenêtre ouverte à gauche de la porte d'entrée.

A la vue de Violette et de Marc qui marchaient sur les talons de l'instituteur, la vieille femme qui tenait lieu de ménagère à celui-ci eut un geste d'étonnement plein de blâme.

« Ce sont des enfants auxquels vous allez donner à déjeuner, » dit M. Lecour sans se troubler.

Et, se tournant vers Marc, il ajouta :

« Je suppose que vous voudrez bien accepter de la soupe et du bouillon. »

Marc ne songeait guère à refuser. Au milieu de leur abandon et de leur isolement, ils étaient si heureux, les pauvres petits, de rencontrer un témoignage de sympathie ! Ils furent bientôt mis en confiance, et ils racontèrent au bon instituteur toute leur odyssée et leur espoir de retrouver Jean à Nantes.

« Seulement, ajouta Marc, nous perdons bien du temps en chemin. »

Le vieux maître n'était pas riche et son traitement n'était pas gros. Autrement il eût bien vite cédé à l'envie qu'il avait de payer aux deux amis leurs places en chemin de fer jusqu'à Nantes. Il soupira.

« Nous voudrions bien travailler, dit Violette, et économiser l'argent de notre voyage ; mais nous sommes trop jeunes, nous ne gagnons pas beaucoup.

— Attendez donc ! s'écria M. Lecour. J'ai vu hier un fermier de Bernoval qui cherchait à enrôler des enfants pour faire ses foin. C'est un homme généreux et juste ; il vous fera peut-être gagner quelque argent. Je vais vous donner une lettre pour lui. »

Les enfants remercièrent avec effusion. Pendant que le maître écrivait sa lettre, Gertrude vint desservir. Elle grogna en jetant un regard sur les deux petits compagnons assis l'un près de l'autre. Mais c'était la bourruie bienfaisante, et Violette fut bien étonnée de la voir apparaître deux minutes après, tenant dans ses mains une chemise et une paire de bas qu'elle tendit à la petite fille.

« Tenez, fit-elle avec brusquerie, cela ne vous fera pas de mal, vous n'êtes guère trop bien nippée.

— Voilà ! s'écria l'instituteur en écrivant l'adresse sur l'enveloppe. Avec ça, je vous souhaite bonne chance ! »

Il ouvrit un tiroir et en tira une petite pièce blanche.

« Prenez, dit-il en la tendant à Marc, vous ne me la refuserez pas. Ce sera le commencement du prix de vos billets. Moi aussi, je veux contribuer à la recherche de Jean. »

Et il mit sur les deux jeunes fronts un baiser paternel.

« Aujourd'hui, quelle bonne journée ! disait Violette en quittant Saint-Florent le-Sec. Tu vas voir, tout va aller bien. On nous prendra à la ferme et nous gagnerons beaucoup d'argent. »

Ils arrivèrent à Bernoval à la nuit tombante. On soupait, une demi-douzaine de convives étaient assis autour d'une grande table encombrée de brocs.

« Monsieur Prosper Maclou ? demanda Marc.

— C'est moi », fit une grosse voix joyeuse.

Et un homme à la mine réjouie tourna la tête.

« Voilà une lettre de M. l'instituteur de Saint-Florent-le-Sec. »

Le fermier regarda attentivement la suscription et ouvrit la lettre qu'il parcourut..

« Ah ! ah ! dit-il, vous en voulez à mes foins ? Êtes-vous solides, au moins ? »

Il secoua Marc par les épaules.

« Celle-là doit être leste, dit un des hommes en désignant Violette.

— Et puis, vous savez, continua Maclou, il ne s'agit pas de jouer ni de gaminer avec les autres garnements. Il faut que mes foins soient rentrés la semaine prochaine. On se lève à quatre heures. Ça vous va t-il ? »

Marc fit signe qu'ils ne craignaient pas la fatigue.

Violette intervint :

« Et combien gagnerons-nous ? demanda-t-elle.

— Ah ! ah ! la gamine ! Elle connaît ses intérêts, dit le fermier en riant. Eh bien ! vous mangerez, vous coucherez, et vous aurez chacun quinze sous par jour. Êtes-vous contente, mademoiselle. »

« Tenez, cela ne vous fera pas de mal ».



Trente sous par jour à eux deux ! Violette fut éblouie. Elle se rappelait que souvent ses quêtes ne produisaient pas plus d'un franc.

Nos amis commencèrent leur métier de faneurs le lendemain matin. Une douzaine de garçons et de petites filles travaillaient avec eux. C'étaient pour la plupart des enfants mal élevés, effrontés et grossiers, et Marc dut plus d'une fois s'armer de patience pour supporter leurs propos. Pendant qu'il ramassait sur sa fourche le foin qu'on élevait ensuite en tas, il songeait à l'été précédent.

Quand il se promenait dans la campagne en voiture avec M<sup>me</sup> Rouvière, qui aurait jamais cru qu'il serait un jour parmi les ouvriers qu'il apercevait alors au passage ? Mais puisque c'était pour retrouver Jean, il pouvait bien subir la compagnie de ces désagréables voisins ; la compensation serait assez grande au jour du succès. Une fois pourtant qu'un grand garçon de quinze ans avait battu Violette, Marc sortit de sa réserve ordinaire et allongea au coupable une taloche dont celui-ci garda le souvenir et qui le rendit plus retenu désormais.

On restait tard aux champs. Des orages menaçaient et il fallait mettre le fourrage en meules le plus vite possible.

Un soir, en rentrant harassés à la ferme, Marc et Violette eurent une grande surprise. Au milieu de la cour, à côté d'un superbe dragon, se tenait leur ami Philippe qui fut bien étonné aussi en les apercevant. Les enfants s'expliquèrent. Philippe raconta que Prosper Maclou était le frère de sa mère et qu'il était venu chez lui avec son autre oncle, Charles Maclou, sous-officier de dragons et actuellement en permission.

Au milieu de la cour se tenait Philippe.



Ce fut une grande joie pour les trois camarades. Philippe, qui restait quelques jours chez son oncle, voulut aussi aider aux foin. Le maréchal des logis était vite devenu l'ami de nos petits voyageurs. Il se plaisait à faire causer Marc qu'il trouvait intelligent, et Violette l'amusait avec ses allures de petit chat sauvage.

Le temps de la fenaison passa vite, trop vite, aurait trouvé Marc s'il n'avait été si impatient de rejoindre le fils de sa bienfaitrice.

L'oncle Charles était retourné à son régiment depuis trois jours, Philippe partait le lendemain ; il fallait se séparer.

Prosper Maclou avait donné à Marc une belle pièce de vingt francs ; la fermière avait remis en état leur modeste trousseau et on devait les mener en voiture jusqu'à la station prochaine où ils prendraient le train pour Angers.

On n'était encore qu'au 10 juin et les fêtes annoncées à Nantes ne commenceraient que le 1<sup>er</sup> juillet. Il n'était guère probable que les baraques des forains s'y installassent avant cette époque. Il y avait donc encore trois semaines à passer avant d'espérer rejoindre Jean. Marc, arrivé à Angers, proposa à Violette de continuer leur voyage à pied. De la sorte, ils conserveraient intact leur petit pécule et pourraient parer aux événements imprévus. Et peut-être, dans leur marche, trouveraient-ils encore à gagner de l'argent ? Ils en auraient sans doute besoin, une fois Jean retrouvé, pour pouvoir fuir avec lui et regagner Vignereux.

Violette se rendit volontiers à ces raisons et Marc acheta une nouvelle carte routière, pour se diriger vers la basse Bretagne.

Ils quittèrent Angers par une radieuse après-midi et furent vite en pleine campagne. Les blés déjà jaunis couvraient les champs de leur manteau d'or où la brise traçait des sillons moirés.

En cheminant le long des grandes routes, Marc racontait à Violette des passages de l'histoire de France. En ce moment, il en était à Jeanne d'Arc, dont la vie passionnait la fillette.

Tout à coup, un homme couché sur la lisière d'un petit bois se dressa à leur passage, les suivit des yeux quelque temps, puis, hâtant le pas, les rejoignit bientôt.

« Vous allez loin comme ça ? » dit-il en abordant les deux enfants.

Violette regarda l'homme dont la figure ne lui revint pas. Elle se rapprocha de Marc qui n'avait pas répondu.

« Vous êtes donc sourds ? continua l'inconnu ; je vous demande où vous allez ? »

Marc fit un geste indécis.

« C'est donc que vous êtes muets aussi, » fit l'homme avec un gros rire.

Il continuait à avancer avec les deux amis, peu flattés de ce compagnon imprévu.

« Ce n'est pas prudent de voyager seuls à votre âge, poursuivit celui-ci ; vos parents devraient vous en empêcher. »

Violette était brave d'ordinaire et sa vie aventureuse de petite saltimbanque ne l'avait pas entretenue dans une impressionnabilité

excessive ; mais les yeux de l'inconnu étaient faux et méchants, son ton semblait hargneux et la fillette se sentit prise de peur ; d'autant plus qu'elle se rendait compte que Marc n'était pas plus rassuré qu'elle. Les pauvres petits eussent été bien plus effrayés encore, s'ils avaient su que l'homme qui les accompagnait ainsi les avait entendus, dans la gare d'Angers, faire leur plan de voyage et compter leur argent. Il les avait devancés sur la route pour les rejoindre en temps opportun.

Les champs étaient déserts à cette heure brûlante. Les paysans étaient rentrés dans les fermes pour le dîner de midi, et le soleil dardait ses rayons torrides qui faisaient luire des milliers d'étincelles sur le soc des charrues et des herses abandonnées.

Par deux fois, l'homme s'était placé entre Violette et Marc qui s'étaient rejoints derrière lui. A la seconde tentative, il saisit brutalement la main de Violette qui se mit à crier. Marc s'élança vers l'inconnu qui, le repoussant d'un furieux coup de poing, l'envoya rouler sur un gros tas de cailloux bordant la route. Le crâne de l'enfant porta en plein sur les pierres, il jeta un cri et un flot de sang inonda sa figure.

L'homme avait lâché Violette et courait vers Marc. D'un geste rapide, il fouilla dans la poche du garçonnet, y prit la petite bourse et s'enfuit en courant, sans s'inquiéter davantage des deux enfants.

En ce moment, Violette ne se soucia guère du vol dont ils venaient d'être victimes. Épouvantée, elle se pencha vers Marc qui avait perdu connaissance et dont le sang continuait à couler.

« Marc, Marc, mon cher petit Marc ! cria la fillette éperdue. Il est mort, mon Dieu, il est mort !... »

Elle essaya de soulever la tête de son ami. Le sang coula plus fort. Violette éclata en sanglots.

Un bruit de roues se fit entendre et un tombereau attelé de deux percherons apparut au tournant de la route.

« Au secours ! au secours ! » cria Violette.

Le conducteur du tombereau sauta du brancard où il était assis. Il s'approcha :

« Quoi donc ? demanda-il ; qu'y a-t-il ? »

Il aperçut Marc étendu sur le tas de cailloux.

« Sapristi ! s'exclama le brave homme, il saigne, celui-là ! Faut le ranimer. »

Il souleva dans ses bras robustes le petit garçon toujours évanoui et le porta sur un talus voisin.

« Tenez, dit-il à Violette en lui tendant un grand mouchoir à carreaux jaunes ; là, à quelques mètres, il y a un petit ruisseau ; allez y tremper mon mouchoir. »

Violette revint presque aussitôt. Le paysan mouilla le front de Marc.

« Il doit avoir le crâne fendu, murmura le conducteur entre ses dents. D'où venez-vous ? demanda-t-il à Violette. Faut retourner chez vos parents.

— Nous n'avons pas de parents ! sanglota Violette ; nous sommes tout seuls !

— Diantre de diantre ! fit le brave homme qui était père de famille ; mais on ne peut pas laisser cet enfant-là comme ça, il faudrait lui panser la tête. Tout son sang y passera, si ça continue. Où alliez-vous ? questionna-t-il.

Il saisit brutalement la main de Violette.



— Au prochain village.

— Mais c'est qu'il est loin, le prochain village. Écoutez, ajouta-t-il après réflexion, le plus simple est de retourner à Angers. Avec ma voiture, ce sera vite fait et nous entrerons chez le premier pharmacien. »

Il fit faire volte-face à son attelage, étendit Marc avec soin dans le fond du tombereau et fit signe à Violette de monter avec lui. La pauvre petite pleurait et sanglotait, répétant d'une voix entrecoupée :

« Il est mort ! il est mort !

— Mais non, il n'est pas mort ! dit l'homme, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Taisez-vous donc, morbleu ! S'il reprenait connaissance, il serait épouvanté de vos cris de paon ! »

Et il guidait soigneusement ses chevaux, pour qu'aucun cahot ne vînt ébranler le petit blessé.

On arriva bientôt à Angers.

« Je crois qu'il y a un pharmacien dans la première rue à droite, dit le paysan. Ah ! oui, voilà les boccas. »

Le tombereau s'arrêta dans la rue étroite qu'il encombra de sa masse pesante.

Déjà, quelques boutiquiers regardaient avec étonnement le lourd véhicule. Quand le conducteur prit, dans le fond de la voiture, le corps inanimé du pauvre Marc, les curieux s'approchèrent, et tout un groupe pénétra chez le pharmacien.

« Un enfant blessé !

— Mort !

— Assassiné, peut-être ! »

Et bientôt on eût accusé du meurtre le brave homme qui portait Marc, s'il n'eût été connu par quelques-uns pour un honnête grainetier des environs.

Le pharmacien renvoya le public trop empressé qui l'entourait. Il examina Marc pendant que Violette, défaillante, joignait les mains désespérément.

« Ce n'est rien, dit le pharmacien au bout de quelques secondes ; c'est une jolie entaille, mais dans peu de jours il n'y paraîtra plus. Il faut le reconduire chez lui.

— Ah ! ça, c'est difficile ! dit le grainetier. La petite dit qu'ils n'ont pas de parents, je les ai trouvés sur la route.

— Où couchez-vous ? demanda le pharmacien à Violette.

— Dans les fermes ou dans les champs, dit la fillette qui ne pleurait plus depuis qu'elle était sûre que Marc vivait.

— Il faut pourtant à cet enfant quelques jours de repos, continua le pharmacien qui avait fini le pansement. La coupure a besoin de soins pour se cicatriser et le petit a perdu tant de sang, qu'il va rester sans forces quand il reprendra connaissance. »

Violette, qui écoutait anxieusement, songea seulement alors qu'ils n'avaient plus d'argent. Ses larmes coulèrent de nouveau.

« Ne vous désolez pas comme ça, dit le grainetier. Ça va s'arranger.

— Il faut me mener ce garçon à l'hôpital, dit le pharmacien. Là, il ne manquera de rien et sera vite sur pied. »

Le grainetier proposa de nouveau sa voiture pour conduire l'enfant à l'hospice.

Marc reprenait connaissance. Il jeta des yeux étonnés autour de lui, et porta la main à sa tête qu'il sentit entourée de bandages.

« Ne bouge pas, dit Violette en se penchant sur lui, tu es blessé, mais ce n'est rien, on va te soigner. »

Le petit garçon voulut parler, mais il se sentait envahi par une grande faiblesse, et il retomba presque évanoui.

Une heure après, Marc était couché dans un lit bien blanc, auprès duquel deux infirmières s'empressaient.

« Et moi, avait demandé Violette, je ne reste pas ?

— C'est une maison pour les enfants malades seulement, expliqua doucement une des gardes malades ; nous ne pouvons vous garder, mais vous pourrez venir voir votre frère tous les jours à midi. »

Pauvre Violette ! Elle ne songeait qu'au chagrin de se séparer de Marc, sans penser qu'elle allait se trouver toute seule dans la rue, sans un sou pour acheter du pain.

« S'il me demande, dit-elle timidement, vous lui direz que je n'ai pas pu rester, et que je viendrai demain. »

Une fois le porche de l'hôpital franchi, Violette se remit à pleurer. Il lui semblait que Marc était à jamais perdu. Elle marchait au hasard devant elle. Il était six heures du soir et le soleil était encore bien chaud. Dans une grande allée bordée d'arbres séculaires, des enfants jouaient et couraient sous la surveillance des bonnes et des nourrices.

Une fillette de six ou sept ans, en jolie robe de mousseline écru, avec une grande ceinture cerise, sautait avec adresse dans une corde que deux de ses compagnes faisaient tourner.

Violette, toute à son chagrin, s'était laissée tomber au pied d'un arbre. Une des petites filles l'aperçut.

« Oh ! ne restons pas là, dit-elle, une vilaine mendiante ! Nous attraperons des maladies. Maman me défend toujours d'approcher de ces gens-là. »

Elle s'éloigna.

« Viens donc, Simone ! » cria-t-elle à la petite fille à la ceinture cerise, qui restait en arrière et jetait un regard de pitié sur Violette.

Celle-ci s'était relevée et continuait sa marche, sans but. Elle parcourut des boulevards, des rues, se retrouva aux mêmes carrefours, inconsciente de la fatigue et de la faim qui commençait à se faire sentir. La nuit tombait quand elle arriva sur les quais. Entre les deux berges encombrées de caisses et de tonneaux, la rivière roulait ses flots tranquilles sur son lit de sable moelleux.

Violette descendit sur la rive et s'assit machinalement sur un tas de pierres. Un frisson la parcourut. Elle s'aperçut qu'elle avait froid et faim. Manger, c'était impossible pour ce soir-là. Elle verrait demain. Elle regarda autour d'elle pour se découvrir un abri. Des planches entassées formaient une assez grande élévation ; elle s'y pelotonna, protégée contre le vent, et ne tarda pas à s'endormir, la fatigue l'emportant sur son chagrin.

Le lendemain, en s'éveillant, Violette ne songeait qu'à une chose : elle allait voir Marc à midi ! Bien vite, elle regagna les quais ; il n'était que huit heures. Il fallait encore patienter bien longtemps. Néanmoins, ignorante du chemin qu'elle avait parcouru la veille, elle s'enquit auprès d'un petit marmiton de la route à suivre pour arriver à l'hôpital. Ce n'était pas difficile : deux rues toutes droites et un boulevard à traverser. Et Violette aurait voulu hâter la marche des cadrans.

Violette assit sur un tas de pierre.



Mais, tout à coup, la pauvre fillette se sentit défaillir. Depuis la veille à midi, elle n'avait pas mangé, et la faim commençait à la tenailler terriblement. Après bien des hésitations, elle se décida à entrer chez un boulanger, lui demandant la charité d'un morceau de pain.

Mais celui-ci prit mal la chose.

« Petite effrontée ! cria-t-il, je vais t'en faire donner du pain... Je vais te faire arrêter, si tu veux : la mendicité est interdite. »

Épouvantée de la menace, Violette se sauva en courant. La peur d'être mise en prison et de ne pouvoir se rendre auprès de Marc fut plus forte que le reste et elle ne tendit plus la main à personne.

Enfin, douze coups sonnèrent à toutes les horloges de la ville, les angelus se répondirent en échos et Violette, depuis longtemps appuyée contre la porte de l'hospice, en franchit le seuil.

On la fit entrer dans la salle où son ami était couché.

« Ne vous tourmentez pas, lui dit l'infirmière de garde, votre frère ne vous reconnaîtra sans doute pas. Il a un peu de fièvre, ce qui lui donne du délire, mais sa blessure va mieux. »

Violette, prête à pleurer, regardait Marc qui s'agitait dans son lit.

« Jean ! criait-il. C'est moi qui suis Jean. On ne m'a pas volé, je suis venu d'Amérique !... »

L'émotion qui saisit Violette, s'ajoutant à la faim qui la torturait, fut au-dessus des forces de la petite fille. Elle porta la main à sa poitrine et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, des jeunes femmes l'entouraient.

« Ne vous chagrinez pas, mon enfant, dit l'une d'elles ; dans peu de jours, votre frère sera guéri, et déjà demain il vous reconnaîtra sans doute. »

Et Violette quitta l'hôpital sans avoir osé avouer qu'elle n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Elle se retrouva dans la grande allée où elle était venue la veille. La petite Simone y était encore, elle aussi, et elle reconnut Violette. Comme pour réparer ce que les paroles de sa compagne avaient eu de cruel le jour précédent, elle s'approcha de la petite abandonnée et lui glissa une pièce de dix centimes.

Deux sous ! Violette joignit les mains de bonheur. Elle allait donc pouvoir manger un peu de pain ! Elle se précipita vers un kiosque situé au milieu de la promenade. De gros pains bis s'étaient, que les enfants achetaient pour jeter aux canards et aux cygnes.

Violette en prit un, et jamais les plats les plus fins, les mets les plus choisis, ne furent mangés avec une joie pareille.

Sa faim apaisée, la petite fille réfléchit à sa situation. Marc pouvait être malade longtemps encore : il fallait donc qu'elle vécût pendant qu'il resterait à l'hôpital. En pensant à l'argent volé, Violette eut un gros soupir.

Comment arriveraient-ils jamais à regagner une pareille somme ? Et le temps pressait pour rejoindre Jean à Nantes. Ces réflexions désolèrent l'enfant. Mais elle reprit bientôt espoir. Quand Marc serait guéri, il trouverait bien une combinaison pour rejoindre Jean. Pour l'instant, le plus pressé était de trouver un gîte et de quoi manger au moins une fois par jour. Mais que faire ? Quel travail demander dans cette grande ville où elle était inconnue ? A son âge et avec son costume, où oser se présenter pour demander de l'ouvrage ? On la chasserait comme une mendiante. Et la peur de la prison lui revenait, lancinante.

Violette, après la gigue attaqua une ezarda.



Tout à coup, elle pensa à son ancien métier.

« Si je dansais ? se dit-elle. Ce n'est pas mendier, ça, et peut-être que ça amusera ces enfants-là. »

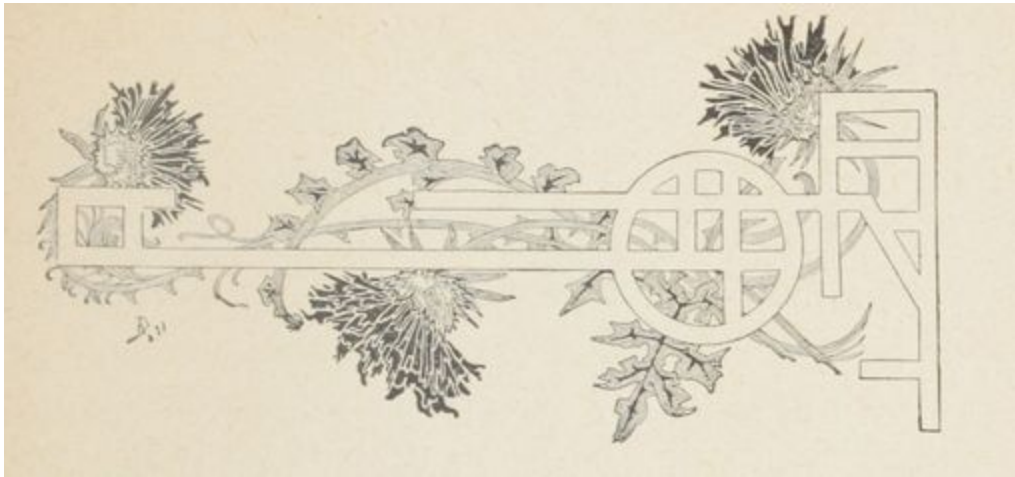
Danser ! La pauvre Violette n'y avait guère le cœur, mais l'idée de Marc et de Jean lui donna du courage. Elle frappa dans ses mains pour attirer l'attention de son jeune public et elle commença une gigue écossaise.

Plusieurs enfants la regardèrent. Tout de suite, un cercle grossi de bonnes se forma, et Violette, après la gigue, attaqua une ezarda.

Simone était accourue des premières. Se tournant vers une gouvernante qui l'accompagnait, elle lui dit quelques mots tout bas et une pièce de dix

sous tomba devant Violette. L'exemple fut contagieux. Tous les gamins et les fillettes jetèrent des gros sous, quelques-uns des piécettes, et Violette, saluant et resaluant ses petits spectateurs, ramassa son trésor en pleurant de joie.





## XIII

En arrivant le lendemain à la salle 8, Violette eut une heureuse surprise. Assis sur son lit, Marc mangeait un œuf à la coque. Il sourit à la petite fille.

« Je savais que tu allais venir, dit-il, la dame me l'avait dit. »

Et il demanda tout de suite à son amie de lui raconter comment l'accident avait eu lieu, car il ne se souvenait plus de rien que de la façon dont il avait voulu défendre Violette contre l'agression du vilain homme qui les avait suivis. L'enfant lui expliqua qu'il était tombé sur les pierres et qu'il s'était fendu le crâne. Puis elle parla de l'intervention du grainetier, de l'arrivée chez le pharmacien. Mais elle ne souffla mot du vol dont ils avaient été victimes, ne voulant pas tourmenter Marc et lui redonner la fièvre. Il la crut donc en possession de leurs vingt francs et lui recommanda de bien se soigner.

« Où couches-tu ? questionna-t-il.

— Ne t'inquiète pas, dit Violette en riant, j'ai trouvé au bord de l'eau un tas de planches magnifiques. Je suis comme dans une alcôve. »

Marc se tourmentait néanmoins.

« Au bord de l'eau ! il doit y faire froid...

— Froid, au mois de juin !

— As-tu déjeuné aujourd'hui ? Surtout mange bien à ta faim. Achète du jambon, tu l'aimes tant ! »

Il chercha sous son traversin et en tira une tablette de chocolat qu'il tendit à la petite fille.

« Je l'ai gardée pour toi, dit-il. Ici on me donne beaucoup de bonnes choses... Dis donc, reprit le petit garçon, sais-tu à quoi je pense ? Nous sommes à Angers. C'est la ville où M. Charles Maclou est en garnison. Si tu allais le voir ? Il a été si bon pour nous ! Comme ça, tu ne serais pas toute seule, dans cette grande ville. »

Violette hésitait.

« Mais peut-être que tu seras guéri demain ? insinua-t-elle.

— Oh ! non, le médecin a dit que j'en avais encore au moins pour quatre ou cinq jours. N'importe ! nous prendrons le train jusqu'à Nantes. »

La pauvre Violette soupira. Avec quel argent iraient-ils à Nantes ? Mais elle garda pour elle son anxiété.

« Tu vas donc chercher M. Charles, n'est-ce pas ? reprit Marc avec son insistance d'enfant malade. Il est dans un régiment de dragons, tu le trouveras facilement. »

L'heure de la visite était terminée. Comment retrouver le maréchal des logis Maclou ? Elle eut d'abord la pensée de regarder tous les dragons qui passaient près d'elle, mais rencontrer justement l'oncle de Philippe aurait été vraiment un hasard sur lequel on ne pouvait guère compter. Alors, il fallait le demander à la caserne. Cette idée intimidait Violette. Elle s'y résigna pourtant et s'informa auprès d'un petit télégraphiste qui jouait aux billes avec d'autres gamins.

Les explications furent pénibles. Enfin, on finit par s'entendre et Violette apprit que le quartier de cavalerie se trouvait à l'extrémité de la ville, de l'autre côté des ponts... mais elle avait tant de fois à prendre à droite, puis à gauche, à suivre tout droit, à reprendre à gauche, qu'elle dut s'adresser maintes fois aux passants pour continuer son chemin. Les uns la renseignaient mal, les autres riaient en lui demandant ce qu'elle allait faire aux casernes, et si elle avait envie de s'engager ou de se faire cantinière. Enfin, elle arriva devant la haute porte où un factionnaire veillait. Elle craignait encore une rebuffade de celui-ci, mais il la laissa passer sans rien dire et la fillette se trouva dans une immense cour carrée bordée de bâtiments réguliers et d'une blancheur éclatante.

Des hommes en blouse et en sabots astiquaient leurs fourniments ; d'autres se livraient dans de grandes auges de pierre à une lessive

compliquée ; près des écuries, des soldats passaient avec des seaux pleins d'eau.

Violette restait indécise au milieu de la cour.

« Gare donc, la moutarde ! » lui cria un dragon qui arrivait avec une pile d'assiettes.

La petite fille recula près du mur.

« Pas par là, fit une autre voix ; on va sortir les chevaux.

— Ah ça ! qu'est-ce qu'elle fiche là, cette gamine ? Qu'est-ce que tu veux, moucheronne ? »

Violette expliqua timidement qu'elle voulait voir M. Charles Maclou.

« Maclou ! répéta le dragon. Charles Maclou, connais-tu ça, toi qu'es de la classe ? dit-il à son voisin.

— C'est-y un dragon ? demanda ce dernier à Violette.

— Oui, fit l'enfant.

— Un officier ?

— Non.

— Un soldat ?

— Non, un sous-officier.

— Demande donc au Petit Journal. Le voilà qui passe. »

Le Petit Journal, qui était un superbe dragon et de son vrai nom s'appelait Victor Maubé, mérita encore cette fois sa réputation de garçon bien informé. Il déclara que Charles Maclou était un marchi du 2<sup>e</sup> escadron, et il assura même à Violette qu'elle le trouverait à la cantine des maréchaux des logis.

« C'est là-bas dans le fond ! »

Violette se dirigea du côté indiqué et aperçut une porte au-dessus de laquelle était écrit le mot « Cantine », tout enjolivé de cœurs et de flèches. Elle entra. La pièce était absolument vide. Au bout de quelques minutes, ne voyant venir personne, elle voulut ressortir. Un cuisinier qui entrait, une soupière pleine à la main, la heurta dans la porte.

« V'pouvez pas faire attention ! grommela le soldat. Qu'est-ce que vous faites là, fichée comme un pieu ?... »

Le cuisinier avait une bonne figure, en dépit de ses invectives. Violette lui expliqua qu'elle cherchait le marchi Maclou.

« Maclou ?... doit être au pansage ; là-bas, à droite. »

Mais, au pansage, nouvelle déception. Maclou était parti depuis plus d'une heure.

Pour le coup, Violette fut découragée. Fallait-il donc que tous ceux qu'ils cherchaient fussent si introuvables ? Elle resta immobile quelques instants. Sa pauvre petite figure exprimait un tel chagrin qu'un dragon qui la regardait, tout en nettoyant une brosse dans un baquet, en eut pitié. Sa besogne achevée, il s'approcha d'elle.

« Allons, dit-il, ne pleurez pas, on va le trouver, ce Maclou ! C'est donc votre papa, que vous y tenez tant ?... »

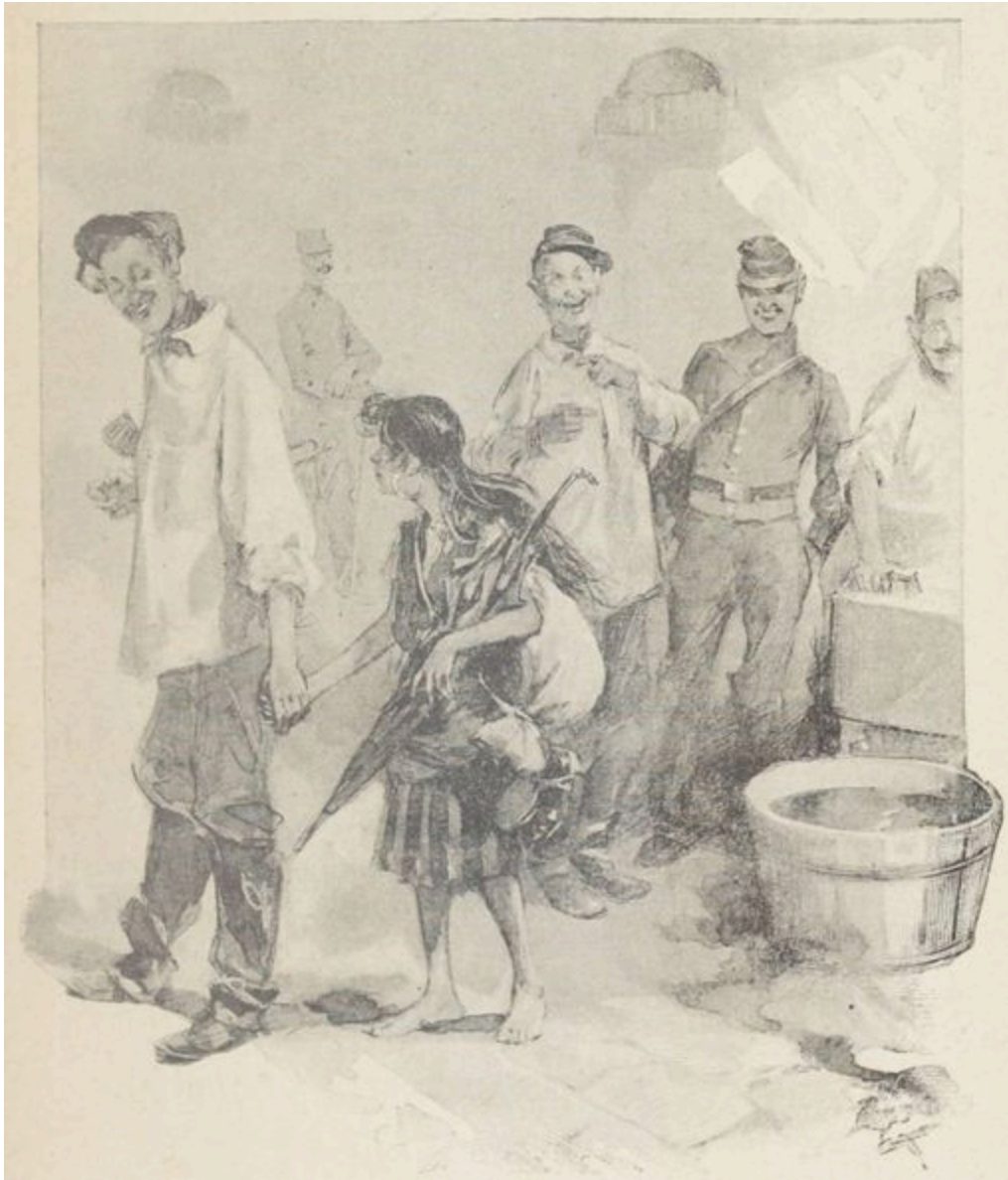
Les camarades se mirent à rire et le bon dragon emmena Violette par la main. Quelques quolibets le saluèrent au passage ; on le traita de « nounou » et de « bonne d'enfant », mais il ne s'émut guère des plaisanteries et il finit par découvrir Maclou qui dormait tranquillement étendu sur son lit.

« Allons, marchi, cria le complaisant militaire, voilà une visite pour vous.

— Hein ? quoi ? murmura Charles à demi réveillé.

— Une petite bourgeoise qui vous demande. C'est sans doute votre payse ? »

Quelques quolibets le saluaient au passage.



Maclou s'étira, bâilla et se dirigea enfin vers la porte, où il aperçut Violette. Il resta stupéfait.

« Comment ! c'est toi ? dit-il ; et, que viens-tu faire ici ? Où est Marc ? »

En peu de mots, Violette le mit au courant.

« Bref, te voilà toute seule sur le pavé, conclut Maclou ; cela ne peut pas durer ainsi. Nous allons voir à ça ! »

Il se mit en tenue et sortit avec Violette.

« Le plus pressé est de te trouver un gîte, tu ne peux pas continuer à coucher dans la rue.

— Mais je n'ai plus beaucoup d'argent, puisqu'on nous a volés ! lui rappela Violette. Hier, j'ai ramassé trente-cinq sous, je n'ai que cela.

— Ne t'inquiète pas. A Angers, les hôtels ne sont pas chers, et, d'ailleurs, ça me regarde. »

Il se souvint à ce moment que le maître tailleur avait sa femme qui logeait en ville, pas loin de la caserne.

« Ça t'irait comme un gant, déclara Maclou, allons trouver le camarade. »

L'affaire fut vite conclue. Moyennant vingt sous par jour, Violette coucherait et mangerait chez M<sup>me</sup> Grégoire, tant que Marc serait à l'hôpital.

« Tu entreras ce soir dans ton « pensionnat », dit le marchi en riant, mais avant je t'invite. Aujourd'hui, tu dînes avec moi. As-tu déjà été au restaurant ?

— Jamais, dit Violette.

— Eh bien ! tu verras. Nous allons manger une fameuse gibelotte chez le père Favart. »

Le brave garçon avait d'abord été assez ennuyé de voir la petite fille lui tomber ainsi sur les bras. Il craignait un peu les moqueries de ses camarades, mais il prit vite son parti de ce petit ridicule devant l'air content de Violette.

Le lendemain, il alla avec elle voir Marc à l'hospice. L'enfant fut bien heureux de cette visite et se félicita de son idée. Il se sentait mieux, sa blessure se cicatrisait. Dans trois jours, il serait sur pied.

Mais, en s'en retournant avec Maclou, la joie de Violette se mélangeait d'une grande amertume.

Que dirait Marc en apprenant qu'ils avaient été volés ? Comment gagner Nantes ? A pied, il n'y fallait plus songer. Le temps leur manquerait, et d'ailleurs Marc ne pourrait pas supporter de grandes fatigues. Encore une fois, la pauvre petite eut un accès de découragement et ses larmes furent prêtes de couler.

« Ne te tourmente pas, lui dit le dragon, j'ai une idée. Retourne chez la mère Grégoire. J'irai te voir après le dîner. »

En quittant Violette, le marchi ne rentra pas au quartier. Il se dirigea vers la place de la Cathédrale et sonna à une belle maison qui faisait le coin d'une rue adjacente.

Une ordonnance vint ouvrir.

« M<sup>me</sup> la colonelle est-elle là ? demanda Maclou.

— Oui.

— Demandez-lui si elle veut bien me recevoir.

— Il y a des dames au salon, dit le soldat, et puis M. le premier Président.

— Alors, j’attendrai. »

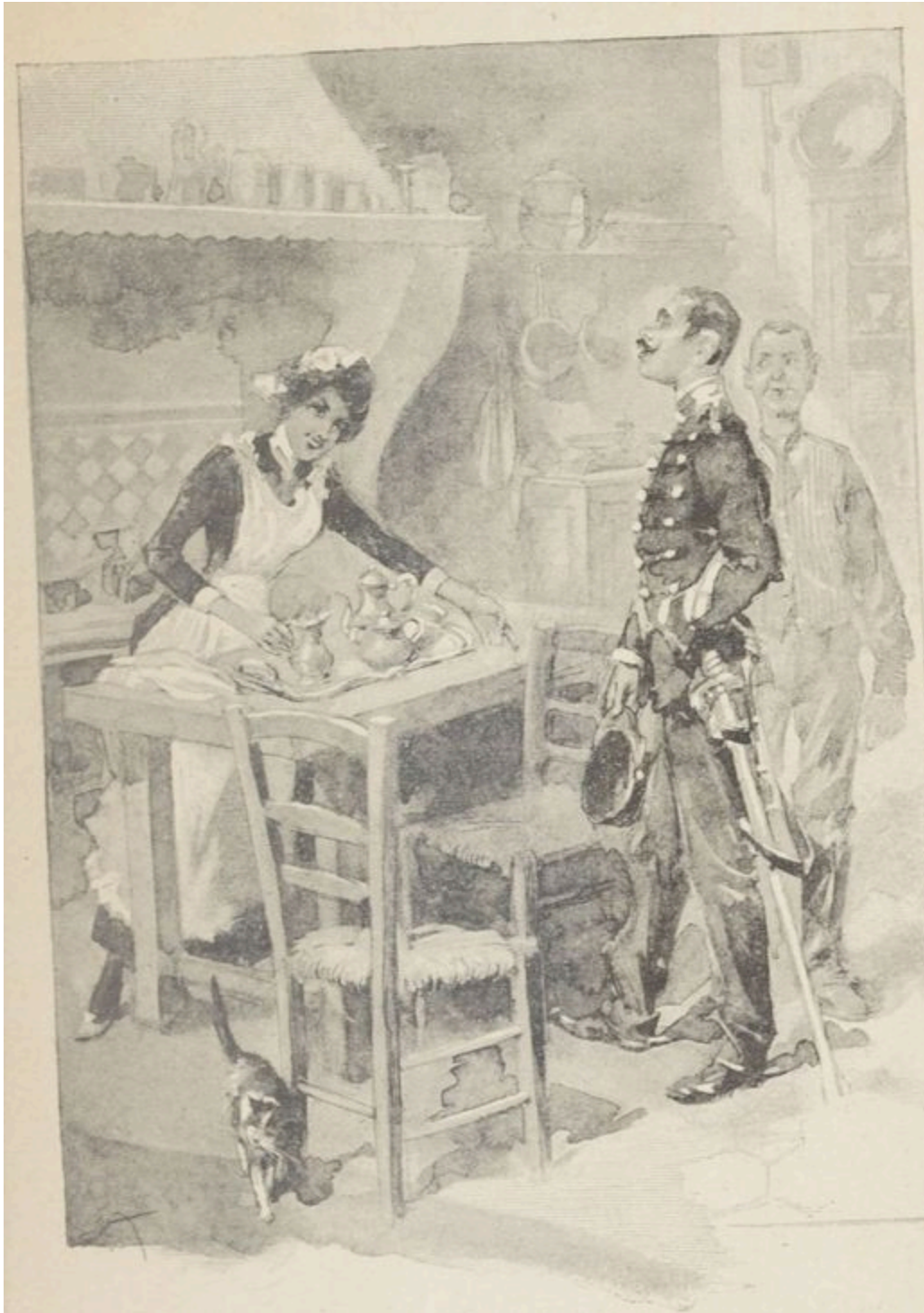
L’ordonnance le fit entrer dans la cuisine, où une pimpante femme de chambre préparait des tasses à thé sur un plateau. Elle fit un gracieux sourire au sous-officier.

Une petite heure après, Maclou était introduit auprès de la colonelle. Il s’excusa de la déranger.

« Mais pas du tout, mon brave Charles, ça me fait toujours grand plaisir de vous voir. »

La colonelle de Kerlow était la fille d’un gentilhomme campagnard dont les Maclou étaient les fermiers de père en fils. Elle avait passé sa jeunesse à Bernoval, adorée de tous les habitants du pays. Mariée au colonel de Kerlow, elle n’avait pas d’enfant, ce qui la désolait. Et, pour tromper son espoir déçu, elle s’occupait activement de bonnes œuvres, surtout de celles qui concernaient les orphelinats et les asiles.

Elle fit un gracieux sourire au sous-officier



Maclou savait bien qu'elle ne resterait pas indifférente à l'histoire de Marc et de Violette. Le brave dragon ne fut pas trompé dans son attente.

Quand il eut expliqué les faits, M<sup>me</sup> de Kerlow lui tendit une pièce de vingt francs.

« Tenez, mon bon Charles, dit-elle, voilà pour remplacer l'argent qu'on a pris à vos petits amis. »

Maclou se confondit en remerciements. Il regagna le quartier d'un pas allègre, songeant à la joie de Violette quand il lui remettrait ce louis d'or.

Ce fut une belle journée que celle où Marc sortit de l'hôpital. Il devait passer une dernière nuit à Angers, chez la mère Grégoire, avec Violette. Puis, le lendemain matin, ils prendraient le train pour Nantes.

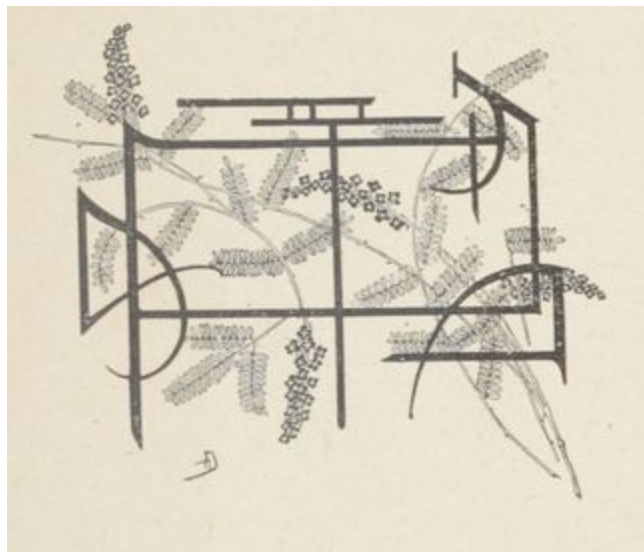
Nantes ! Ce nom sonnait magiquement aux oreilles de Marc. Cette fois, il n'en doutait plus : on allait retrouver Jean. Quel triomphe ! Et comme toutes les tribulations de la route seraient oubliées !

Maclou les conduisit à la gare et les mit lui-même dans le train.

« Vous m'écrierez, hein, les moutards ? Vous me direz si vous avez fait bon voyage.

— Oh ! soyez-en sûr, monsieur Charles, dit Marc, vous avez été si bon pour nous ! Nous ne sommes pas des ingrats, vous verrez. Jean non plus. »

Et le train les emporta, tandis qu'ils agitaient encore de loin leurs mouchoirs.





## XIV

Nos deux amis débarquèrent à Nantes à midi. Ils n'eurent pas de peine à trouver le Grand Cours, où se tenait la foire. De nombreuses baraques s'élevaient déjà.

Violette, remise dans son élément, ne laissait plus à Marc le soin de prendre l'initiative. Elle alla tout de suite se renseigner auprès du commissaire de la foire, lui demandant le cirque Monteculli.

« Il est là-bas, dans le fond à droite », répondit l'homme interrogé.

Haletante, Violette rejoignit Marc qui était resté, anxieux, au commencement de l'allée.

« Le cirque est ici ! cria-t-elle. Nous allons retrouver Jean ! »

Marc défaillait.

« Allons ! allons ! dit Violette. Ce n'est pas le moment de s'attendrir. Il faut agir au plus tôt. Viens vite au cirque Monteculli. »

Leur plan était fait depuis longtemps.

Violette entrerait dans le cirque et demanderait à parler au petit garçon blond, de la part de Donato. Une fois en présence de l'enfant, ils s'expliqueraient.

Les deux amis atteignirent vite l'endroit indiqué. Une belle baraque très ornée de glaces et de dorures portait en grosses lettres rouges sur son fronton : « Cirque Monteculli. » Des tentures restaient encore à suspendre et personne ne se trouvait sur l'estrade extérieure.

Violette, suivie de Marc, pénétra dans le cirque.

Un homme ajustait des gradins.

Violette s'approcha.

« Pardon, monsieur, dit-elle, je viens de la part de Donato.

— Donato ? qu'est-ce que c'est que ça ?

— Donato, de la ménagerie Kowalsky, il m'a donné une commission pour votre petit garçon.

— Mon petit garçon ? répéta l'homme, de plus en plus étonné. Qu'est-ce que vous me chantez là ? Est-ce que j'en ai un, de garçon ?

— Je ne dis pas qu'il est à vous, reprit Violette insidieusement, mais je parle du petit garçon blond qui est dans votre troupe.

— Vous avez la berlue, ma petite ! Il n'y a pas un gosse dans la troupe, à cette heure.

— Mais, pourtant, insista Violette un peu interdite, Donato m'a dit qu'à Lille il avait vu...

— A Lille ? Ah ! dame, à Lille, moi, j'sais pas ce qui s'est passé. J'y ai jamais été, à Lille ; je suis chez Monteculli depuis cinq mois. Avant... »

Il s'interrompit. Un homme entra, portant des rampes en velours.

« Dis donc, toi, tu étais à Lille, écoute un peu ce que raconte cette gamine. Elle parle d'un moutard. Voyons, expliquez-vous, dit-il à Violette.

— Je viens de la part de Donato, répéta celle-ci, de la ménagerie Kowalsky.

— On connaît ça, fit le nouveau venu, c'est des vieux amis. Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut, Donato ? Ils viennent pas à Nantes, non ?

— Non, je ne crois pas, dit Violette. Nous l'avons quitté à Lille, mais il nous a chargés de voir le petit garçon blond qui est chez vous.

— Ah ben ! elle y tient, intervint le premier auquel la fillette s'était adressée. Puisque je vous dis qu'il n'y a pas de moucheron dans la troupe.

— A Lille, pourtant, vous aviez un petit garçon.

— Ah ! j'y suis, reprit l'homme aux rampes de velours, c'est de Bobèche que vous parlez. Satané Bobèche ! Nous en a-t-il fait voir ! Il pleurnichait tout le temps. Nous l'avons recollé à son père.

— Son père ? interrompit douloureusement Marc, resté jusque-là muet et immobile à l'entrée de la piste.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? s'exclama le saltimbanque en se retournant. Bien sûr, on l'a rendu à sa famille, ce Bobèche ; il vendra du pain d'épice, comme père et mère. »

Et il se mit à rire.

Marc ne se tenait plus debout. Cette fois, c'était un effondrement définitif. Ils avaient encore suivi une fausse piste et maintenant toute trace

de Jean était absolument perdue. Et Marc, absorbé par cette pensée, ne se demandait pas ce qu'ils allaient devenir, lui et Violette, si loin, sans ressources et surtout sans espoir !

Ils restaient debout, tous deux, au milieu du cirque. Les saltimbanques les regardaient.

« Ça vous chiffonne de ne pas voir Bobèche ? dit l'un d'eux. Que voulez-vous ! C'est comme ça, dans la vie. On croit se trouver et puis on ne se trouve pas. »

Sur cette réflexion éminemment philosophique, l'homme reprit son travail.

« Allons-nous-en ! » dit Violette, reprenant la première ses esprits.

Elle entraîna au dehors Marc qui marchait inconsciemment.

Tout à coup, une jeune femme au teint très brun et à qui une rose jaune, plantée bas dans le chignon, donnait une apparence d'Andalouse, quitta la porte d'une roulotte contre laquelle elle était appuyée. Elle s'approcha vivement de nos deux amis.

« Mais c'est bien elle, c'est bien Violette ! s'écria-t-elle en abordant la petite fille. Vous êtes donc à Nantes à présent ? Je croyais que Cléophas ne quittait jamais le Nord ?

Violette avait rougi violemment. Pour la première fois, elle s'apercevait du danger qu'il y avait pour elle à se retrouver au milieu de forains. Dans ce petit peuple de nomades, où chacun erre d'un bout à l'autre de la France, allant du nord au sud et du couchant à l'orient, beaucoup se connaissent ; c'est une sorte de grande famille dont les membres se retrouvent régulièrement, çà ou là, au cours des longues étapes, à travers les pays.

Violette se rappelait parfaitement la jolie fille brune. C'était elle qui faisait la Femme Serpent, dans un cirque dont le directeur était vaguement cousin de Cléophas. Celle-là ne paraissait pas au courant de la fuite de Violette, mais d'autres pouvaient la connaître. En ce cas, qu'arriverait-il ? La fillette comprit qu'il fallait au plus tôt quitter Nantes. Hélas ! ils n'avaient d'ailleurs plus rien à y faire.

« Mais c'est elle ! c'est Violette ! »



Répondant comme elle put à son interlocutrice, elle abrégéa l'entretien et entraîna Marc vers le bas du Grand Cours.

Une bousculade se produisit. C'était un monôme de collégiens, qui, au sortir des classes, venaient voir où en était la construction des baraques.

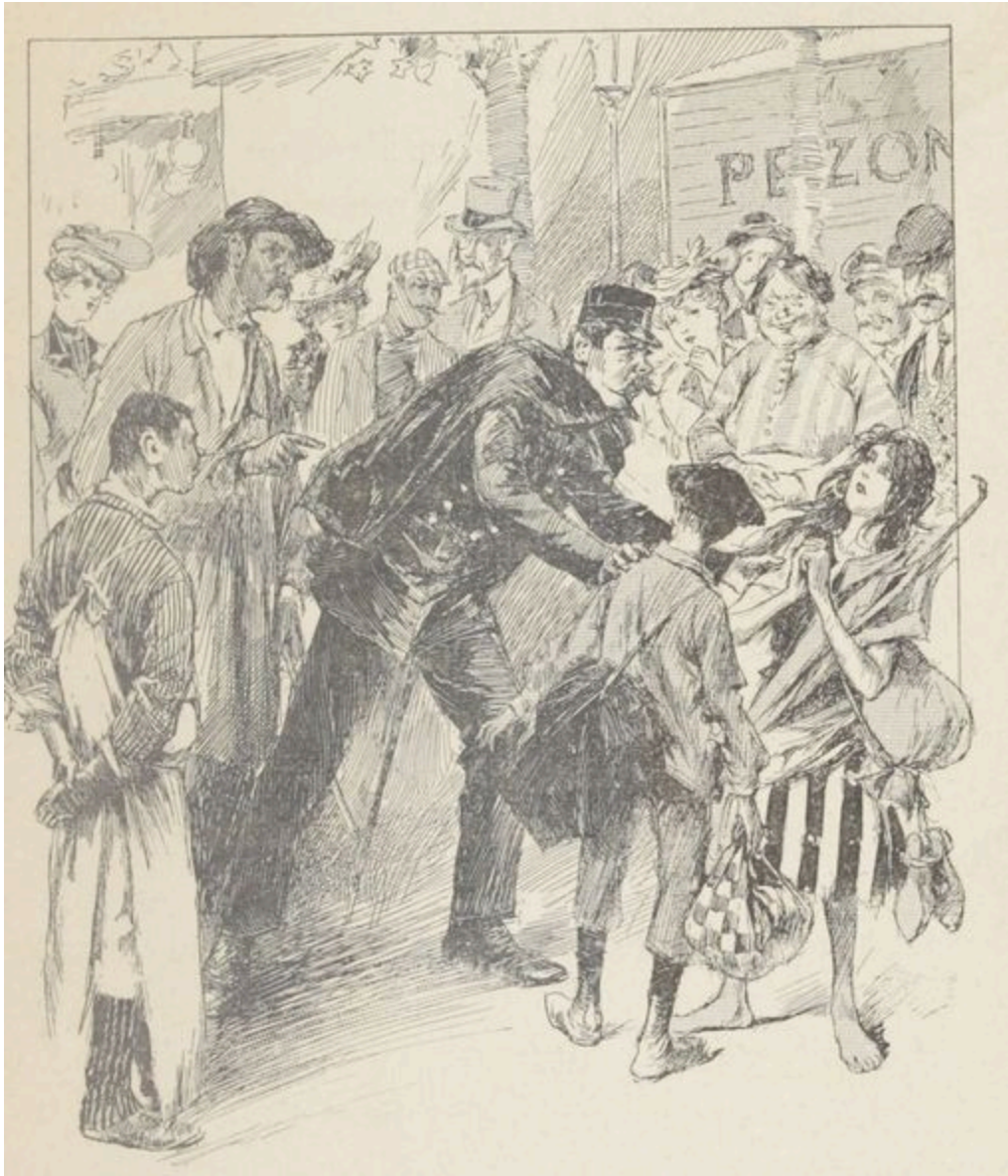
Nos deux amis furent repoussés près d'un arbre où un homme s'appuyait déjà.

Violette jeta un cri étouffé. Elle avait reconnu le voleur qui leur avait pris leur bourse à la sortie d'Angers ! Elle fit un signe à Marc. Mais l'homme aussi avait vu les enfants et les reconnaissait. Il eut un mouvement pour fuir, puis, se ravisant, il se dirigea vers un sergent de ville qui se trouvait non loin de là.

Il lui dit quelques mots et tous deux revinrent vers les enfants qui étaient restés immobiles, ne sachant quel parti prendre.

« Ah ! ah ! mes jeunes gaillards, dit l'agent en les abordant, vous n'attendez pas le commencement de la foire pour opérer. Allons, suivez-moi.

« Au poste ! nous ne sommes pas des vagabonds ! »



— Où donc, monsieur ? demanda Violette épouvantée.

— Au poste, donc !

— Au poste ? répéta la petite fille ; nous ne sommes pas des vagabonds.

— Non ?... Dites donc aussi que vous n'êtes pas des voleurs ?

— Des voleurs ! s'exclama Marc qui était resté jusque-là plongé dans une torpeur hébétée, des voleurs, nous ! Mais, au contraire, c'est... »

Il était au courant du vol dont ils avaient été victimes, Violette lui ayant dit toute la vérité, à présent que le malheur était réparé.

L'homme, craignant une révélation de Marc, qui aurait changé la face des choses, se pencha vers le sergent de ville.

« Veillez bien, dit-il, ils vont s'enfuir.

— Pas de danger », riposta l'agent blessé dans son amour-propre professionnel.

Il saisit chaque enfant par un bras et les entraîna.

« Allons, pas de rouspétance ! Cela aggraverait votre cas. »

La foule s'attroupait.

« C'est deux voleurs qu'on vient d'arrêter, disait une grosse femme.

— On les cherchait depuis longtemps !

— Ce sont de dangereux malfaiteurs. »

Ceux qui parvenaient au premier rang et apercevaient les deux pauvres petits qu'entraînait l'agent de police pouvaient se rassurer et se rendre compte que les prisonniers n'étaient pas très redoutables. Ils pleuraient, les malheureux, et protestaient de leur innocence.

On arriva au poste. Le commissaire était absent. L'agent s'adressa au secrétaire, et lui exposa le cas.

« Approchez, » dit le secrétaire aux deux enfants.

Et, se tournant vers le sergent de ville :

« Faites avancer le plaignant, » dit-il.

L'agent se retourna. L'homme qui lui avait dénoncé les deux enfants comme des voleurs n'était plus là.

Celui-ci, assez inquiet, au fond, de la tournure que pouvaient prendre les choses, avait dû profiter du rassemblement pour se dissimuler dans la foule et disparaître. Mais le sergent de ville, qui était de bonne foi, fut tout étonné de la disparition du témoin.

« Il va sans doute revenir, dit-il au secrétaire.

— Voyons, dit ce dernier, il faut en finir. Je vais toujours interroger les enfants. L'autre reviendra peut-être pendant ce temps-là. Comment vous nommez-vous ? » demanda-t-il à Marc.

Marc hésita une demi-seconde.

« Pierre ! répondit-il.

— Pierre quoi ?

— Pierre Lebrun.

— Quel âge avez-vous ?

— Douze ans.

— Où sont vos parents ?

— Ils sont morts.

— Et cette petite, c'est votre sœur ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Églantine.

— Églantine ? Ce n'est pas un nom, ça !... Et il y a longtemps que vous faites ce joli métier ?

— Quel métier ?

— Mais, dame, celui de pickpocket... »

Marc protesta énergiquement :

« Je l'ai déjà dit à l'agent, monsieur, nous ne sommes pas des voleurs ; nous n'avons jamais rien pris à personne. »

Cependant, il insista.

« Mais cet homme qui vous a dénoncés, il se plaignait que vous lui aviez pris sa bourse... »

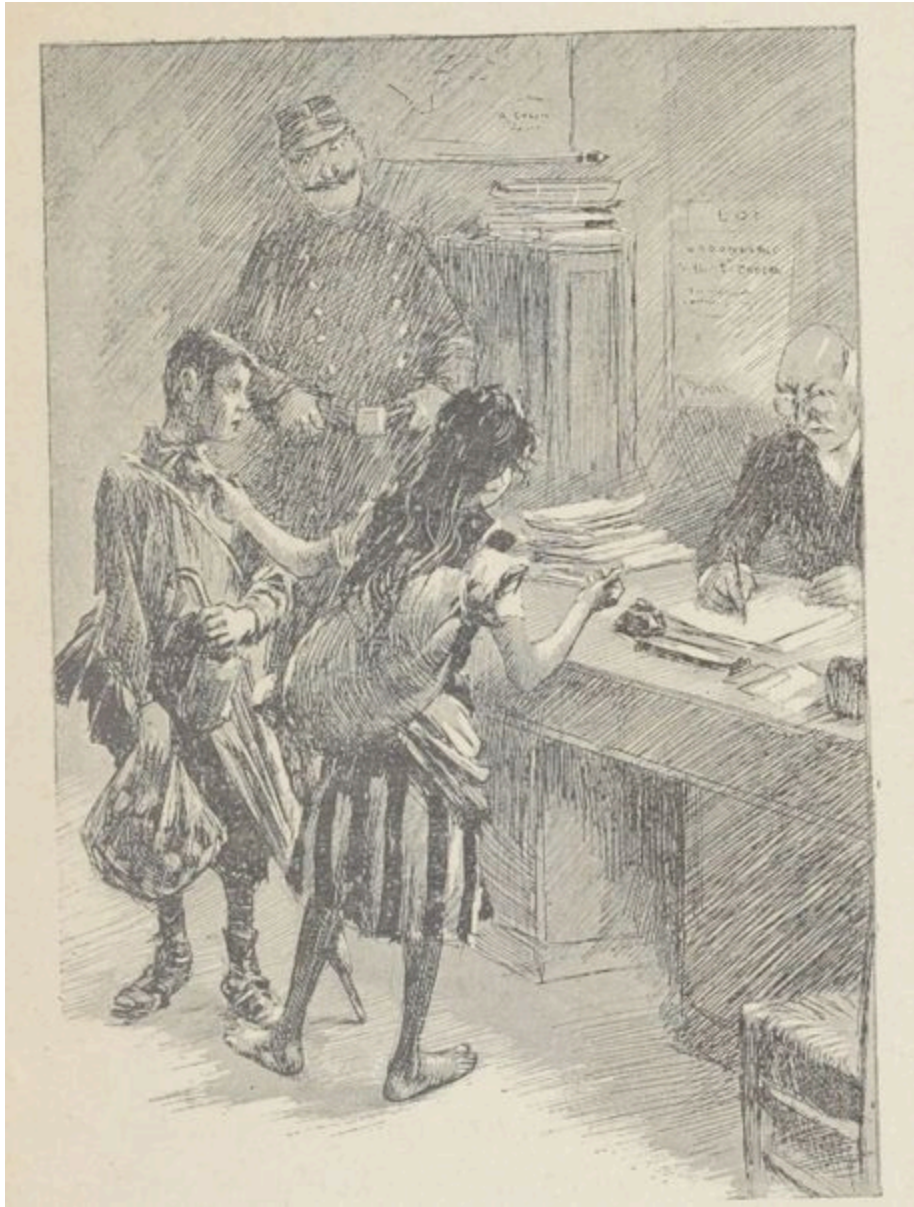
Violette interrompit vivement :

« Oh ! monsieur, ça, c'est trop fort ! C'est lui au contraire qui nous a volés ! »

Et, malgré les signes de Marc qui lui recommandait la prudence, elle raconta tout ce qui s'était passé, l'agression de l'homme, sa fuite et la blessure de Marc.

« Regardez sa tête, dit-elle en terminant, vous verrez encore la cicatrice toute fraîche. »

« Vous verrez encore la cicatrice toute fraîche. »



Le secrétaire paraissait ébranlé ; mais le sergent de ville, mortifié de voir qu'en somme il n'avait pas fait une si bonne prise, ne se laissa pas convaincre.

« Cette petite-là ment à plaisir, dit-il. Ne l'écoutez pas. Fouillez-les plutôt, je suis sûr qu'ils ont de l'argent. »

Dans la poche de Marc, on trouva quelques pièces de monnaie : trois, quatre francs au plus.

« Ce n'est pas grand'chose, dit le secrétaire ; quelle somme réclame le plaignant ?

— Vingt francs, dit l'agent ; mais ces enfants ont pu déjà dépenser l'argent qu'ils ont volé.

— Tout cela n'est pas très clair », murmura le secrétaire auquel la disparition de l'homme soi-disant volé inspirait des doutes sur la culpabilité des accusés.

Il était jeune et avait à la maison des petits frères et des sœurs. Il avait pitié au fond de ces pauvres enfants qui le regardaient avec leurs grands yeux pleins d'épouvante. Il leur eût volontiers rendu la liberté, mais devant la mauvaise volonté de l'agent il n'osa prendre cette responsabilité.

« C'est bien, dit-il ; on contrôlera votre récit, M. le commissaire examinera la chose, gardez ces enfants à notre disposition. »

Un agent s'approcha.

« Faut-il séparer les accusés ? » demanda-t-il.

Le secrétaire fit signe que non.

On entraîna nos petits amis, ils traversèrent un corridor noir ; une porte s'ouvrit, leur guide les poussa et referma le guichet sur eux, les laissant dans une demi-obscurité.

Marc avait éclaté en sanglots.

« En prison ! murmura-t-il, en prison, comme des voleurs ! Un voleur, moi... Oh ! papa ! papa ! »

Cette fois, l'enfant était vaincu.

Violette essayait de reprendre de l'énergie.

« Heureusement, nous sommes ensemble, dit-elle, et nous prouverons bien que nous sommes innocents. »

Mais Marc ne se calmait pas. L'idée de Jean Rouvière, un instant effacée par les incidents qui s'étaient succédé, lui revenait pour aggraver sa peine. Voilà donc où l'avait mené son équipée ! Jean était irrémédiablement perdu, et lui, Marc, était prisonnier !

Un immense chagrin envahit le petit garçon. A présent qu'il n'était plus soutenu par l'espoir de retrouver Jean, Marc se demandait ce qui allait arriver de lui. Si on lui rendait la liberté, il faudrait retourner aux « Tilleuls » et avouer sa défaite. Mais alors le chagrin de M<sup>me</sup> Rouvière en serait redoublé !... Puis, la pensée de sa situation actuelle lui revenait à l'esprit. Peut-être allait-il rester toujours en prison et y mourir, sans avoir revu son père ?...

Ses sanglots redoublèrent.

« Qu'est-ce qu'on nous fera ? demanda tout à coup Violette qui reperdait courage à voir pleurer Marc ; qu'est-ce qu'on fait aux voleurs ? »

A ce moment, un bruit de clés se fit entendre et un agent parut. Il portait une cruche d'eau et deux gros morceaux de pain.

« Tenez, dit-il aux enfants, voilà le repas du soir. »

La nuit était tombée complètement.

Marc était immobile, assis sur un tas de paille, perdu dans ses réflexions.

Violette se promenait à tâtons tout autour du cachot. Tout à coup, la lune, cachée jusque-là par des nuages, illumina la prison de clarté d'argent. La petite fille se rapprocha de la fenêtre.

— Oh ! dit-elle vivement, mais à voix basse, Marc, nous allons pouvoir nous sauver ; il manque un barreau au grillage de la fenêtre ; en cassant un carreau, nous passerons. »

Marc n'avait pas l'air d'entendre. Violette lui tapa sur le bras.

« Viens, Marc, viens donc, nous allons essayer de nous échapper. »

Elle s'approcha de la fenêtre ; l'espagnolette jouait ; il n'était pas même besoin de briser une vitre. Ce cachot n'était évidemment pas fait pour de dangereux malfaiteurs, il ne contenait à l'habitude que des ivrognes ou des vagabonds, et il ne présentait pas des apparences de forteresse. Il était, de plus, situé au rez-de-chaussée. La fenêtre ouverte, les enfants passèrent sans difficulté dans la cour, en se glissant à travers les barreaux de la grille ; c'était un pas de franchi. ; mais où et sur quoi donnait la cour ? Elle semblait ne pas avoir d'autre issue qu'une porte qui les aurait rejetés du côté de leur prison. Allait-il donc falloir renoncer à toute idée d'évasion ? C'était trop dur après la lueur d'espoir qu'ils avaient eue un instant...

« Tenez, voilà le repas du soir ! »



Violette prit un parti désespéré.

« Monte sur mes épaules, dit-elle à Marc ; le mur est assez bas, nous sauterons de l'autre côté. »

Marc hésita.

« Monter sur tes épaules ?... Je te ferai mal...

— Pas du tout, je suis forte.

— Et toi, comment feras-tu pour monter à ton tour ?

— Tu me tireras, je ne suis pas lourde, je m'accrocherai aux saillies du mur. »

Marc hocha la tête.

« Aurai-je la force de te tirer, en me retenant là-haut ?

— Essayons toujours... Et puis, au besoin, tu partiras seul.

— Ça, jamais ! dit Marc. Je ne t'abandonnerai pas.

— Mais, une fois dehors, tu t'occuperas de moi...

— Du tout, du tout, déclara fermement Marc, je pars avec toi ou je ne pars pas.

— Eh bien ! alors, dépêchons vite, fit Violette, les moments sont précieux. Grimpe sur mon dos ; si je ne peux, à mon tour, atteindre le haut du mur, tu redescendras. »

La fillette s'arc-bouta. Marc sauta le plus légèrement qu'il put sur ses épaules. Une pierre dépassait du mur, il la saisit et d'un bond fut sur la crête.

« Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? interrogea Violette.

— Une ruelle déserte.

— Bon ! je te rejoins. »

La petite fille essaya de grimper le long de la paroi. Mais les saillies ne commençaient qu'à environ deux mètres et elle ne put arriver jusque-là.

Marc, anxieux, lui tendait les mains, mais comment la pauvre petite pouvait-elle les atteindre ? Elle fit plusieurs efforts. Toujours elle retombait, ne pouvant se hausser sur le mur glissant.

« Il n'y a rien pour que tu grimpes ? dit Marc d'une voix angoissée. Autour de toi, cherche. »

Violette regarda à droite et à gauche. Partout la partie basse du mur, récrépité récemment, présentait une surface polie, désespérante.

« Sauve-toi, va, Marc, dit Violette. Moi, on ne me tuera toujours pas.

— C'est bon, dit Marc résolument, je vais redescendre. »

Il s'apprêtait à sauter dans la cour, quand Violette eut un cri.

« Une corde, dit-elle ! il y a une corde par terre ! Je vais te la lancer...

— Et tu grimperas après ?

— Justement. »

Les deux enfants renaissaient à la vie. Ils n'auraient plus devant eux la rude figure du gardien leur apportant le pain des prisonniers. Marc saisit le bout de la corde qui était très longue et la tint serrée dans ses mains ; mais, pour légère qu'était Violette, son poids excédait cependant la force de

résistance qu'avait Marc penché sur le mur. Il sentit qu'il tombait. La fillette le comprit au relâchement de la corde, elle laissa aller celle-ci, Marc reprit son équilibre.

« C'est impossible, dit tristement Violette. Il faut y renoncer...

— Bah ! dit Marc, après tout, puisque Jean est perdu, autant être en prison qu'ailleurs... »

De nouveau, il prit son élan et un cri étouffé de Violette l'arrêta encore.

« Oh ! cette fois, je suis sûre de réussir, disait la petite fille. Tu vas voir, mon ancien métier va me servir. »

Elle eut une minute de vertige.



Elle courut à la fenêtre par laquelle ils venaient de s'échapper et fixa solidement aux barreaux le bout de la corde. Puis, revenant vers Marc :

« Sautes dans la rue, dit-elle, et prends l'autre bout. Puis, tire-le ferme par-dessus le mur. Tu auras bien plus de résistance, étant d'aplomb sur tes jambes, et moi, je pèserai moins en courant sur la corde. »

Il fallait tenter cette chance suprême. Marc sauta, tenant la corde, et bientôt celle-ci traversa toute la cour. Violette s'approcha du léger câble et en éprouva la tension.

« Tire encore », dit-elle à Marc en venant près du mur, pour ne pas parler trop haut.

La corde se tendit davantage.

« C'est bien », dit la fillette.

Et, hardiment, elle monta sur le périlleux chemin. Ses petits bras étendus en guise de balancier, elle eut une demi-minute de vertige et ferma les yeux. Mais le sentiment du danger lui rendit du sang-froid ; l'heure passait, peut-être le gardien reviendrait-il avant de se coucher ; il fallait partir... La lune éclairait la fragile passerelle, Violette énergiquement rouvrit les yeux et s'élança sur la corde. Deux secondes après, elle était sur le mur, tombait dans les bras de Marc. Ils étaient libres !

Libres, certainement, mais sauvés ? Pas encore. Violette se le rappela la première. On allait peut-être s'apercevoir de leur fuite et les poursuivre. Et alors ?

Juste à ce moment, un appel retentit de l'intérieur du poste. Sans doute, en faisant sa ronde de nuit, un agent avait constaté que les oiseaux avaient quitté la cage. Et, par la corde, qui pendait encore le long du mur, on saurait vite le chemin pris par les prisonniers.

Nos deux amis, bien que leur sang se glaçât dans leurs veines, s'enfuirent en courant à toute vitesse. Un pas, au bout de quelques minutes, se précipita derrière eux. Violette tenait la tête, elle tourna à droite. Ils eurent un répit, mais le pas s'entendit de nouveau, se rapprochant. Heureusement, la lune, qui brillait sans nuages jusque-là, se voila subitement. Les enfants, continuant leur course, tournèrent encore une rue, puis une autre. Ils commençaient à perdre haleine. Tout à coup, Violette butta contre un obstacle qu'elle n'avait pas vu dans l'obscurité et tomba. Marc s'élança près d'elle.

« Tu t'es blessée ?

— Non, ce n'est pas dur. »

Marc tâta.

« On dirait des cordes. »

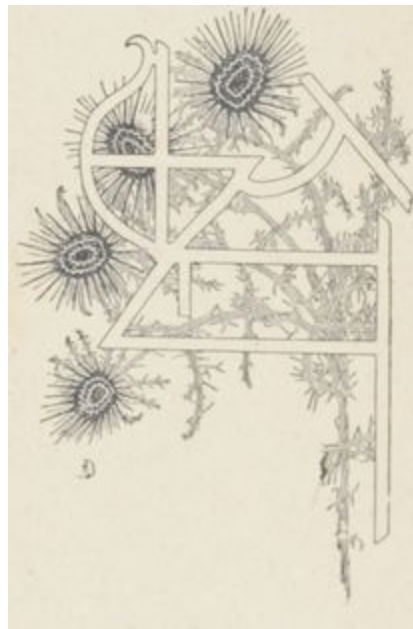
A ce moment la lune reparut et les deux enfants s'aperçurent qu'ils étaient arrivés au port. Dans les bassins, les mâts des navires enchevêtrés brillaient sous les rayons d'argent.

« Impossible d'aller plus loin, dit Violette, comment faire ? »

Revenir sur leurs pas, c'était se jeter dans la gueule du loup... Violette tourna la tête ; on n'entendait plus aucun bruit... Leur poursuivant avait-il perdu leurs traces ou renonçait-il à les atteindre, trouvant que le gibier ne valait pas la chasse ? Les deux amis prêtaient anxieusement l'oreille... Décidément personne ne courait après eux...

« Cachons-nous là, dit Violette, dans les cordes. Demain, nous verrons. »

Demain !... Marc eut un geste indifférent. Son découragement l'avait repris : on ferait de lui ce qu'on voudrait ; il ne s'en souciait plus !...





## XV

Pelotonnés l'un contre l'autre, les enfants, vaincus par la fatigue et les émotions, commençaient à s'assoupir, quand un bruit de voix les réveilla. Deux hommes s'avançaient de leur côté, touchant presque déjà au tas de cordages. Violette s'était à demi relevée... Allait-on les découvrir et les reprendre ?... Mais la petite fille fut soudain rassurée.

« Ce sont des matelots, murmura-t-elle très bas à Marc, ce n'est pas à nous qu'ils en veulent. »

En effet, arrêtés maintenant tout près de l'endroit où se tenaient blottis les enfants, les deux marins causaient tranquillement.

« Vous partez cette nuit ? demanda l'un d'eux.

— Oui, la mer est pleine au petit jour ; on appareillera vers une heure. Je vais rentrer à bord pour dormir un peu, répondit l'autre qui avait l'accent anglais.

— Et quand vous verra-t-on ?

— Oh ! je vous reverrai au Havre, mais pas ici. C'est par extraordinaire que le Butterfly est venu à Nantes...

— Vous rentrez à Liverpool en partant d'ici ?

— Tout droit.

— Vous aurez un vrai vent de demoiselle...

— Un vent de soldat, comme nous disons en Angleterre...

— Allons, au revoir !...

— Good bye !... »

Les hommes se donnèrent une poignée de main et se séparèrent. Marc se leva avec précaution et suivit des yeux le matelot qui se dirigeait vers l'extrémité d'une des jetées ; il le vit descendre dans un navire amarré à quai.

L'enfant, qui venait d'avoir une idée et reprenait courage, se tourna vers Violette :

« As-tu entendu ? lui dit-il. Ce bateau va à Liverpool, en Angleterre. Si nous pouvions y aller aussi ? »

La fillette étouffa un cri de stupéfaction.

« Good bye ! »



« En Angleterre !... Pour quoi faire ?

— Tu ne te rappelles donc pas Marius ?... Le clown ! Il nous a dit de l'avertir si nous avons besoin de lui... Il est à Londres pendant l'été... Allons le trouver, il nous aidera à échapper aux gendarmes. »

Intérieurement du reste, le petit garçon, qui se souvenait des histoires et des faits divers qu'il avait lus, songeait que les gens sous le coup de poursuites judiciaires passent souvent la frontière et il se flattait d'être en sûreté, une fois hors du continent.

« Mais comment irons-nous en Angleterre ? » demanda Violette.

Marc secoua la tête :

« Ah ! voilà !... Il faudrait nous embarquer...

— Où et sur quoi ?

— Si nous pouvions partir sur le bateau du marin qui était là tout à l'heure ! De Liverpool, nous gagnerions Londres à pied... Tu as entendu ce qu'il disait. Ils partiront vers une heure et l'équipage dort en attendant... On pourrait peut-être entrer dans le navire sans être vu !... Approchons toujours... J'ai lu l'histoire d'un petit garçon qui s'est caché à fond de cale... »

Les deux enfants s'avancèrent et, en arrivant près du bateau, purent se rendre compte que rien n'était plus facile que d'y accéder. Un écart de cinquante centimètres à peine séparait de la jetée le Butterfly dont le pont se trouvait au niveau du quai d'embarquement.

Deux enfants dormaient appuyés l'un contre l'autre.



« Viens, » dit Marc à sa compagne.

L'homme de quart se promenait à l'avant.

Le clapotis des flots heurtant contre la carène empêchait d'entendre le bruit, si léger d'ailleurs, du pas des enfants. A la faveur de l'obscurité, ceux-ci firent quelques pas sur le pont. Décidément le hasard les protégeait. Un

panneau de l'arrière était resté ouvert. Ils s'affalèrent à fond de cale en se cramponnant à des tonneaux et à des caisses plus ou moins bien arrimés, et se retrouvèrent sur des ballots de foin et de paille comprimés.

Le lendemain matin, deux matelots faisant une ronde à fond de cale eurent un cri d'étonnement.

Tout contre une barrique vide, entre des ballots cerclés de fer, deux enfants dormaient, appuyés l'un contre l'autre.

« Lock there ! fit un des marins ; qu'est-ce que c'est que ça ?... »

Il secoua Marc qui s'éveilla tout ahuri :

« Turn out ! turn out !... D'où venez-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ? »

L'homme parlait en anglais. Marc, qui avait cependant fait quelques versions avec l'instituteur de Vignereux, n'entendit pas un mot. Il balbutia :

« Je ne comprends pas !... »

— Va donc chercher Smithson, dit le second matelot à son compagnon ; il parle français, lui. »

Le matelot revint bientôt suivi d'un camarade dans lequel nos deux amis — car Violette s'était réveillée à son tour — reconnurent le marin qu'ils avaient vu sur le port.

« Qu'est-ce que vous faites là ? interrogea-t-il. Comment êtes-vous là. »

Marc hésitait à répondre... Mais Smithson avait une excellente figure, ses compagnons ne comprenaient pas le français... Le petit garçon se hasarda à dire une partie de la vérité.

« Nous voulons aller à Londres et nous n'avons pas d'argent, avoua-t-il ; alors nous nous sommes embarqués en cachette... Monsieur, nous ne voulions pas faire de mal, je vous assure... »

Nick Smithson.



La voix de Marc tremblait de sanglots contenus.

Le matelot secoua la tête :

« Il faut prévenir le second, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il nous fera ? demanda Violette terrifiée.

— Ben sûr, il ne vous jettera pas à la mer », dit Smithson avec un bon rire.

Le second arriva bientôt :

« What is the matter ? Who are you ? » s'écria-t-il.

Mais, quand Smithson l'eut mis au fait, il parla en français :

« Vous êtes de petits effrontés, dit-il aux deux enfants qui avaient pourtant une mine bien déconcertée, mais tant pis ! puisque vous y êtes,

restez-y !... »

Ce fut aussi l'avis du capitaine Thomson qui, averti de la présence de ces passagers inattendus, se borna à hausser les épaules en rallumant flegmatiquement sa pipe.

Les petits montèrent sur le pont. Mais la pauvre Violette commençait à se sentir d'affreuses nausées et elle passa des heures cruelles.

Marc, épargné par le mal de mer, causait avec Smithson autant que le service de celui-ci le lui permettait. Il avait raconté au matelot qu'ils étaient orphelins, Violette et lui, et qu'ils allaient retrouver à Londres leur unique ami.

Nick Smithson était un brave homme. Marié depuis douze ans, il n'avait pas d'enfant et il sentait un amer regret de ne pas trouver, au retour de ses voyages, son foyer égayé par un bruyant garçon ou une douce fillette. Il adorait les bambins en général et il s'intéressa tout de suite à nos deux amis, surtout en les croyant seuls au monde et sans ressources.

La brise avait fraîchi. Violette, de plus en plus malade, gémissait douloureusement. Smithson lui apporta un verre de rhum sucré :

« Ce n'est rien, lui dit-il, sitôt à terre, vous serez guérie. »

Enfin, on entra dans le port. Il était six heures du soir. Nick avait recommandé aux enfants de l'attendre sur le quai d'arrivée.

La manœuvre finie, il les rejoignit et prit par la main Violette encore toute dolente.

« Pour ce soir, dit-il, je vous emmène chez moi ; demain on verra... »

Mistress Smithson était une femme d'une trentaine d'années. Sa figure illuminée de deux grands yeux bleus respirait la bonté, et quand son mari lui eut conté le cas de ses jeunes hôtes, elle se hâta d'ajouter deux couverts sur la table où chantait la bouilloire.

Violette surtout l'intéressa. Comme Smithson, elle souffrait beaucoup de voir le nid sans oisillons, et à plusieurs reprises elle avait voulu adopter un enfant. Elle eut donc un sourire bienveillant pour la petite bohémienne dont le joli visage attirait tout de suite les sympathies.

Le lendemain, Nick proposa à Marc de l'accompagner à Londres, tandis que Violette attendrait près de mistress Smithson qu'on eût retrouvé Marius.

« Votre sœur nous rejoindra dans deux ou trois jours, » dit-il.

Marc fit quelques objections, il n'avait pas d'argent pour prendre le chemin de fer ; mais Smithson avait des économies et il rassura son petit compagnon.

Le garçonnet savait par cœur l'adresse de Marius. Smithson le conduisit à Paradise Row, à l'extrémité de Southwark. On lui indiqua la maison de Goldfish, mais celui-ci, cabman de son métier, était absent et ils durent l'attendre jusqu'au soir. Le maître du logis arriva enfin et accueillit le plus gracieusement du monde ses visiteurs, mais il n'avait pas eu de nouvelles de Marius depuis trois mois.

« Habituellement, il passe beaucoup plus tôt, dit-il. J'ai là une lettre pour lui... Probablement, il ne tardera pas à venir. »

Marc était désolé. Smithson intervint :

« Nous allons laisser notre adresse à Mister Goldfish, dit-il, pour qu'il nous prévienne de l'arrivée de M. Marius. Puis nous retournerons à Liverpool retrouver Violette. Là-bas, nous verrons. »

Mistress Smithson, quand son mari lui eut dit l'issue de son voyage, déclara qu'il ne fallait pas que les enfants quittassent sa maison avant que Marius donnât de ses nouvelles.

« Où iriez-vous ? leur dit-elle. Restez ici. On trouvera bien une place pour le boy. Quant à Violette, je la garderai avec moi. Voilà longtemps que je voulais prendre une petite fille. C'est triste pendant vos voyages. Elle me fera une compagnie et elle m'aidera aux soins du ménage. »

Mistress Smithson.



Le bon Nick applaudit à cette décision. Pendant ces deux jours, il s'était attaché aux enfants et il se sentait réjoui à l'idée de les retrouver sans doute à son prochain retour du Havre. Volontiers, il eût fait des vœux pour que Marius ne vînt à Londres que dans très longtemps.

Quant à Marc, qui s'épouvantait de plus en plus à l'idée de rentrer en France où il lui semblait que chacun l'appellerait voleur, il était ravi de la tournure que prenaient les choses.

Smithson se mit en campagne ; le soir du deuxième jour, il revint triomphant. Dans une usine métallurgique voisine, on cherchait un jeune garçon pour aider au roulage des wagonnets. Le matelot, qui connaissait un

contremaître, avait proposé Marc, qu'on avait accepté. L'enfant entrerait le lendemain, tandis que Nick reprendrait la mer.

Des semaines passèrent sans qu'on eût des nouvelles de Marius, mais les Smithson paraissaient ravis de garder les enfants.

Violette s'initiait à l'art des ménagères, et elle, qui avait toujours couché sur la paille ou dans la rue, devenait experte à faire un beau lit blanc, au couvre-pied bien tiré. Elle apprenait à coudre, à cuisiner, et elle fut des plus fières un soir qu'elle servit à Smithson un pudding de sa confection.

Marc ne se déplaisait pas à l'usine. Il commençait à comprendre quelques mots d'anglais, on le trouvait soumis et intelligent. Un soir il raconta à Violette qu'un Français était venu à la manufacture ce jour-la. C'était le premier compatriote qu'il rencontrait. Celui-ci était ingénieur et venait d'être attaché à la forge. Il s'appelait Georges Chevrel et avait trente ans environ. Il ne tarda pas à remarquer notre ami Marc et s'intéressa à lui quand il le sut Français.

Elle apprenait à coudre, à cuisiner.



Marc éprouva bientôt une grande passion pour le jeune ingénieur. Par son éducation, ses propos et sa tenue, celui-ci remettait Marc dans le milieu où l'enfant avait toujours vécu. Aussi ne put-il résister à la tentation de lui dire toute son histoire. Il ne cacha rien cette fois, il raconta tout : son projet de retrouver Jean, sa fuite de Vignereux, son espoir sans cesse renouvelé et toujours déçu ; enfin, il arriva à la catastrophe finale, leur arrestation à Nantes, leur fuite en Angleterre et sa déception de ne pas trouver Marius à Londres. En terminant, il dit aussi sa crainte de ne pouvoir jamais retourner en France.

M. Chevrel, qui l'avait écouté avec le plus grand intérêt, se mit à rire.

« Mon pauvre petit, dit-il à Marc, vous n'êtes pas si menacé que ça. D'abord, vous n'êtes pas coupable, et ensuite ne croyez pas que pour une si

petite affaire la justice s'émeuve aussi longtemps. Je vous assure que vous pourriez retourner en France ; on ne vous inquiéterait pas. D'ailleurs, si la chose avait été grave, ce n'est pas parce que vous êtes en Angleterre que vous seriez à l'abri des poursuites ; on peut très bien demander l'extradition. Mais rassurez-vous, il faut que le délit en vaille la peine. »

Après un instant de silence, M. Chevrel reprit :

« Voyons, mon ami Marc, ne pensez-vous pas souvent à votre père, à votre bienfaitrice ? Que doivent-ils supposer là-bas ? Il est certain que depuis longtemps votre père vous a écrit chez M<sup>me</sup> Rouvière et qu'on a découvert votre ruse.

« A quoi peut-on attribuer votre fuite ? N'avez-vous jamais songé au chagrin de votre père qui vous croit perdu, vous aussi ? Et votre tutrice, aurait-elle attendu de vous un pareil procédé ? »

Marc pleurait presque.

« Oh ! monsieur, dit-il, j'ai bien souvent pensé à toutes ces choses et cela me fait tant de chagrin ! mais je croyais être parti quatre ou cinq jours au plus. Après, j'ai toujours attendu, pensant ramener Jean, ce qui aurait simplifié les explications ; maintenant, que faire ?

— Maintenant, reprit le jeune ingénieur, rien n'est plus simple. Vous ne pouvez pas prolonger ainsi l'angoisse de votre père. Vous allez lui écrire ainsi qu'à M<sup>me</sup> Rouvière. vous direz tout à celle-ci, et, bien que vous n'ayez pas réussi à retrouver son fils, elle sera néanmoins bien touchée de votre généreux élan. Et pensez à leur joie à tous de vous revoir ! Et vous ? Il est temps de reprendre la vie de famille et vos études. Vous avez mieux à faire que d'être manœuvre dans un atelier anglais. Vous écrirez vos deux lettres ce soir même. »

Marc était dans la joie. Comme les paroles de M. Chevrel répondaient à ses secrètes pensées !

De sa propre initiative, surtout depuis qu'il avait été pris pour un voleur, il n'osait plus se rapprocher de M<sup>me</sup> Rouvière. A mesure que le temps avait passé, les inconvénients de sa fuite s'étaient grossis à ses propres yeux et il laissait passer les jours, plein de chagrin et de tourment, mais sans se décider à agir. M. Chevrel le délivrait de ses perplexités.

En rentrant chez mistress Smithson, Marc, qui avait acheté un cahier de beau papier, se mit à écrire ses lettres. On était au jeudi ; il calcula que le mardi il pourrait avoir une réponse du château. Les jours lui sembleraient longs jusque-là.

Le lundi soir, il revenait de l'usine en se hâtant. On était à la fin de septembre. Un brouillard froid obscurcissait les rues, s'épaississant encore du côté du port.

Bien qu'il ne fût que sept heures, la nuit était presque complète ; l'allumeur de réverbères zigzagait sur les trottoirs, laissant derrière son passage les petites trouées lumineuses des becs de gaz.

Marc pressait le pas. Un homme se plaça tout à coup devant lui.

Un homme se plaça tout à coup devant lui.



« Vous êtes bien le petit Français qui travaille à l'usine Johnson et Smith ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, dit Marc étonné.

— Vous avez une petite sœur ?

— Oui.

— Ne vous effrayez pas, continua l'inconnu. Il est arrivé un petit accident à la fillette.

— Oh ! mon Dieu ! interrompit Marc, Violette est morte !

— Oh ! mais non, blessée légèrement ; ce n'est rien. »

Marc s'élançait pour rejoindre Violette au plus vite.

L'inconnu le retint.

« Votre sœur n'est pas dans votre demeure habituelle.

— Comment ? dit Marc stupéfait, Violette est malade et elle n'est pas chez M<sup>me</sup> Smithson ?

— Il a fallu la transporter chez un chirurgien ; venez vite la voir, elle vous attend. »

Cette fois, les larmes de Marc jaillirent ; il eut de nouveau l'idée que Violette était morte.

« Allons, dit l'inconnu, c'est tout près. »

Il entraîna l'enfant dans la direction opposée à la maison Smithson ; ils parcoururent vivement deux ou trois rues, tournèrent enfin dans une ruelle déserte où stationnait une voiture.

Le compagnon de Marc s'approcha du véhicule, l'ouvrit et, enlevant le petit garçon surpris, le déposa sur la banquette et monta derrière lui. Puis, se penchant par la portière, il dit au cocher :

« Allez attendre au coin de l'autre rue. »

Quelques secondes après, un homme arrivait en courant, portant dans ses bras un volumineux paquet. Il s'élança dans la voiture et, déposant son fardeau sur les genoux du compagnon de Marc, il murmura :

« Voilà la petite, je crois qu'elle est évanouie. »

La portière se referma et les chevaux partirent au galop.





## XVI

La première pensée de Marc, quand il fut revenu de sa stupeur, fut que Violette et lui étaient arrêtés par des agents chargés de les remettre aux mains de la police française. Il faisait de tristes réflexions pendant que la voiture traversait à une allure rapide les rues populeuses de Liverpool. L'ingénieur français avait précisément parlé d'extradition. C'était lui sans nul doute qui les avait trahis, et Marc, se repentait amèrement des confidences qu'il lui avait faites.

Violette venait de reprendre connaissance. Ne se rendant pas compte de l'endroit où elle se trouvait, elle avait jeté un cri. L'homme qui la tenait sur ses genoux lui posa la main sur la bouche, mais Violette se débattit en criant : « Au secours ! » L'inconnu, tirant alors un mouchoir de sa poche, se mit en devoir de bâillonner la fillette. Marc s'était fait reconnaître de celle-ci en lui prenant la main et en murmurant son nom. Après avoir mis Violette dans l'impossibilité de crier, l'homme hésita une seconde, puis il se décida à en faire autant pour Marc. Prenant un foulard cette fois, il l'attacha sur la bouche du petit garçon et s'assit entre les deux enfants sur la banquette du fond. L'individu qui avait apporté Violette dans ses bras restait immobile et muet sur le devant de la voiture.

Il s'assit entre les deux enfants.



Marc, réduit à l'impuissance, regarda par la portière. La diminution de clarté aux alentours et les maisons qui devenaient de plus en plus rares semblaient indiquer qu'on quittait la ville pour s'enfoncer dans la campagne. Le petit garçon fut un peu étonné ; il pensait qu'on les aurait dirigés sur le port pour les embarquer.

Violette pleurait. Au travers de son bâillon, on entendait des sanglots étouffés. Mais peu à peu ses gémissements diminuèrent ; la fatigue et l'émotion finirent par l'emporter et elle s'endormit.

Marc somnolait aussi, en dépit de ses terribles anxiétés. Un arrêt brusque de la voiture les réveilla, et Marc constata qu'on leur avait retiré leurs bâillons.

Leurs compagnons descendirent du landau et les en firent sortir. Autour d'eux, l'obscurité était profonde. Un homme s'approcha bientôt, une grosse lanterne à la main. Il dit quelques mots en anglais. L'inconnu qui avait parlé à Marc dans la rue les prit chacun par la main et les entraîna derrière l'individu qui portait la lumière. Ils traversèrent une énorme cour toute noire, montèrent un perron et entrèrent dans un vestibule qui, à la lueur falote de la lanterne, parut gigantesque au pauvre Marc.

Ils montèrent un large escalier, tournèrent des corridors, remontèrent encore des étages et arrivèrent enfin devant une porte que leur guide ouvrit. Ils pénétrèrent dans une chambre où un lit était préparé.

« C'est là », dit l'homme à la lanterne.

Il alluma une bougie qui se trouvait sur une table et, laissant les enfants épouvantés, il se retira avec son compagnon, fermant derrière eux la porte à double tour.

Marc et Violette se regardèrent, au comble de la consternation. Où étaient-ils ? Qu'étaient-ce que ces hommes ?

« On va nous tuer, murmura Violette.

— Allons donc ! protesta Marc, nous n'avons rien fait pour être tués ! »

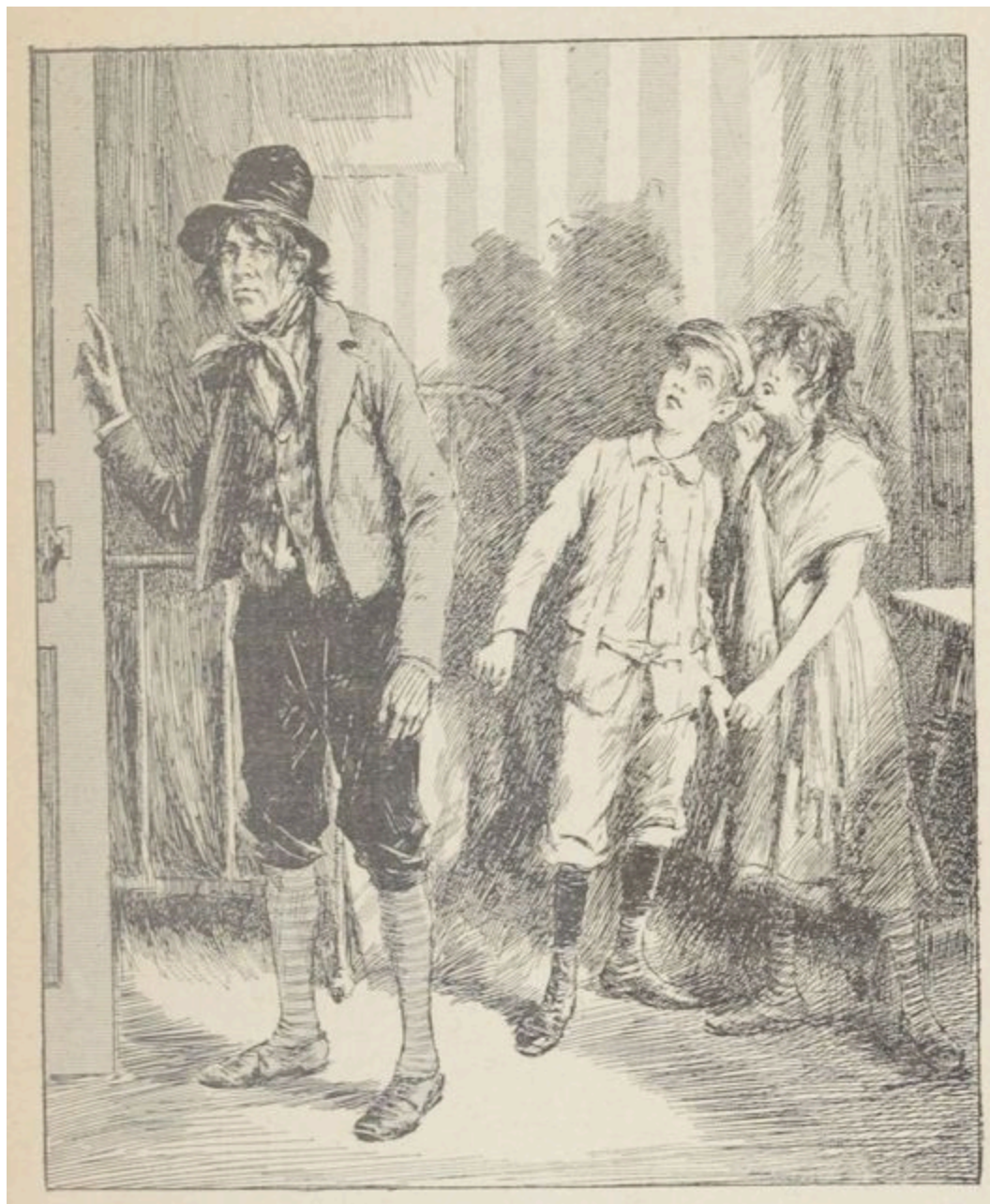
Mais les craintes de Violette le gagnaient peu à peu.

La clef grinça dans la serrure, Violette se serra contre Marc. Une vieille femme entra. D'une voix sèche et saccadée, elle prononça quelques mots que les enfants ne comprirent pas.

A l'habitude, Marc entendait assez bien l'anglais, mais la nouvelle venue parlait très vite et l'émotion du petit ne lui laissait pas toutes ses facultés. La vieille répéta sa phrase, puis, impatientée, se dirigea vers Violette et la prit par la main. La petite fille voulut lui résister ; la femme l'empoigna par le bras. Une porte, que les enfants n'avaient point encore aperçue, s'ouvrait près de la fenêtre. Tenant toujours Violette, la mégère franchit cette porte et passa dans une chambre voisine. Marc s'était élancé sur ses pas, prêt à secourir son amie. Il resta un peu étonné. La vieille ne paraissait pas animée d'intentions malveillantes. Elle commençait à déshabiller Violette en lui

indiquant le lit. Puis elle se retourna vers Marc et, revenant dans la première pièce, lui fit signe qu'il eût aussi à se coucher. L'enfant mourait de fatigue. Il voyait sa petite compagne étendue et bien bordée. Rien n'indiquait qu'on dût leur faire du mal cette nuit-là. La vieille referma alors la porte de communication, mit la clef dans sa poche, souffla la bougie et sortit après avoir donné un double tour à la serrure de l'entrée.

Il laissa les enfants épouvantés.



Violette sanglotait si fort que Marc l'entendait à travers le mur. Il voulut se lever pour aller lui parler derrière la porte ; mais l'obscurité était intense, il ne put s'orienter. Il tournait sur lui-même dans la chambre, cherchant un point pour se guider et ne rencontrant que le vide.

Enfin, il parvint à saisir quelque chose et sentit une sensation de froid sous sa main. Il tâta et reconnut qu'il tenait les barreaux de fer de son lit. Il prêta l'oreille. Violette ne pleurait plus. Peut-être s'était-elle endormie ? Il se recoucha et le sommeil le prit à son tour.

Quand il se réveilla, une petite lueur de jour perçait par une grande fenêtre qui occupait le côté droit de la pièce. Rien ne remuait dans la chambre de Violette. Marc allait se lever pour jeter un coup d'œil au dehors, quand la porte extérieure s'ouvrit, laissant passer la vieille femme de la veille. Elle portait un plateau contenant des tasses et une théière. Elle posa le tout sur la table, prépara des tartines qu'elle mit dans une assiette et se dirigea vers la chambre de Violette. Marc s'était habillé. La vieille lui montra son déjeuner et rangea quelque peu la chambre, faisant le lit et essuyant les meubles. Marc avait espéré apercevoir Violette, mais leur gardienne avait bien eu soin de refermer la porte. Quand elle fut partie, le petit garçon s'approcha du trou de la serrure.

« Violette, appela-t-il, m'entends-tu ?

— Oui. Mon Dieu ! où sommes-nous ?

— Je ne sais pas ; mais patience, tout finira par s'expliquer.

— Oh ! j'ai peur ! gémit Violette ; je suis dans une grande chambre avec une voûte en pierres, il y a une table, une toilette et des chaises.

— Tu n'as pas de fenêtre ? demanda Marc.

— Si, mais elle très haute et je ne peux rien voir. »

Marc s'était approché de la sienne et souleva le rideau. Devant lui s'étendait un paysage lugubre et sombre ; des marais à l'eau bourbeuse et trouble, entourés d'une nature désolée, formaient le fond. Des arbres, dénudés déjà par le vent d'automne, étalaient tristement leurs rameaux sur une plaine morne. Un brouillard grisâtre jetait sur le tout comme un voile de deuil.

L'effroi qui avait un peu quitté Marc renaissait plus vif devant ces aspects sinistres. Un cri de Violette le ramena vers la porte de communication.

- « Qu'as-tu ? que t'arrive-t-il ?

— Oh ! gémit la petite fille, comme c'est laid ! comme c'est triste ! »

Elle avait tiré une chaise près de la fenêtre et avait vu le pays.

« Sûrement, on va nous tuer, reprit-elle. Oh ! Marc, comme j'ai peur ! »

Domptant sa propre anxiété, Marc s'efforça de la rassurer.

« Mais qu'est-ce que nous faisons là ? continua Violette.

— On finira par nous le dire.

— Est-ce pour le vol ?

— Je ne crois pas.

— Alors ? »

Alors ?... Voilà où Marc ne trouvait plus de réponse.

Quelques heures passèrent, qui parurent bien longues aux pauvres petits prisonniers.

Un homme vint leur apporter à manger ; puis, le soir, ce fut la vieille qui leur donna leur dîner et les fit mettre au lit.

Marc ne dormit presque pas. N'importe de quoi on les accusât et quel que fût le délit pour lequel on les avait enfermés, il n'admettait pas qu'on les retînt ainsi sans explication. Il ne croyait pas que leur prétendu vol de Nantes fût en cause. Ce n'est pas dans une prison d'Angleterre qu'on les eût détenus, du moins semblait-il à l'enfant. Et il se perdait en conjectures. Puis un amer chagrin augmentait ses angoisses. La réponse de M<sup>me</sup> Rouvière devait être arrivée à Liverpool. Qui l'aurait reçue ? En admettant que mistress Smithson ouvrît la lettre, elle ne pouvait répondre qu'une chose : « Marc est parti, il n'est plus chez moi. » Que penserait-on de cette nouvelle disparition ? La fatalité s'en mêlait. Cette fois, il fallait bien renoncer à tout espoir. Qui viendrait jamais chercher Marc et Violette au fond de cette campagne perdue ?

Mais après, avec la mobilité d'impressions qui est le propre de l'enfance, le petit garçon se dit qu'on ne pouvait certainement les retenir ainsi prisonniers pendant longtemps. Le lendemain, ils devaient s'attendre à une explication et peut-être même à un élargissement. Cette pensée consolante lui fit trouver le sommeil et, à peine réveillé, encore sous l'influence de cette rassurante idée, il s'empressa de la communiquer à Violette.

Mais, pendant qu'il exprimait à la petite fille son espérance de se voir bientôt délivrés, l'homme qui les avait déjà servis la veille était entré. Il écouta ce que disait Marc, puis sortit sans bruit. Il revint peu après, accompagné d'un personnage que Marc reconnut pour l'étranger qui l'avait pris à Liverpool. Celui-ci fit une brève remarque ; son compagnon empoigna Marc par le bras et l'entraîna hors de la pièce. L'enfant crut que l'heure des explications était venue. Mais on laissait Violette dans sa

chambre. On les interrogerait séparément ; le petit garçon eut une lueur d'inquiétude : que répondrait Violette ? Puis il se dit qu'à présent que son père et M<sup>me</sup> Rouvière étaient au courant, il n'y avait plus qu'à dire la vérité. Violette le comprendrait sans doute.

Avec les deux hommes, Marc monta un escalier, traversa une galerie et pénétra dans une grande chambre absolument déserte. Sur un ordre du premier personnage, l'individu qui avait tenu le bras de Marc contrôla la fermeture de la croisée. Puis ils se retirèrent tous deux, et Marc comprit qu'il n'était pas encore question d'interrogatoire : leur malheur s'était seulement aggravé, on l'avait séparé de Violette.

Il passa une nuit affreuse à se lamenter et à gémir. Au matin, il avait une fièvre ardente et il avait perdu la notion des choses. Combien de temps fut-il malade ? Il ne put s'en rendre compte. Un jour, il se retrouva couché dans la chambre où on l'avait amené pour le séparer de son amie. Il ressentait une extrême faiblesse et sa main, qui pendait sur le drap, lui parut toute maigre et toute pâle. La vieille femme qu'il avait déjà vue lui tendait à boire. Il essaya de la questionner. Avait-il été bien malade ? Depuis combien de temps était-il couché ? Et Violette, qu'était-elle devenue ? Sa gardienne ne comprit-elle pas le mauvais anglais dont il se servait ou avait-elle la consigne de ne pas répondre ? Elle n'eut pas l'air d'entendre Marc.

Il écouta ce que disait Marc, puis il sortit sans bruit.



Quelques jours passèrent. Marc était bien soigné ; on lui donnait une bonne nourriture et des vins fortifiants, et bientôt sa vieille garde-malade le laissa se lever plusieurs heures. Mais ses forces revenaient assez lentement. Enfin, il fut tout à fait bien, et la vieille, espaçant ses visites, le laissa seul comme autrefois, toute la journée.

L'enfant se demandait combien de temps avait passé depuis qu'ils étaient arrivés, Violette et lui, dans cette horrible prison. Quand il commençait à se lever, il s'était approché de la fenêtre et avait reconnu le même paysage qu'il voyait de la première chambre qu'il avait habitée. Les choses paraissaient plus éloignées, car il avait monté d'un étage ; mais l'aspect était exactement le même : il en conclut qu'il était resté dans la même partie du bâtiment. Il remarqua aussi que les feuilles des arbres étaient tombées ; on était donc maintenant en plein hiver... Ce fait lui fut confirmé bientôt ; une neige abondante tomba pendant de longues heures, recouvrant la campagne d'un linceul immaculé.

Le pauvre Marc continuait à se désoler. Que devenait Violette ? Elle était malade peut-être aussi ? Peut-être morte même ? Et l'enfant pleurait amèrement.

Un jour, l'homme qui se relayait tour à tour avec la vieille femme pour lui apporter ses repas le regarda plus longuement que de coutume. En voyant la pauvre petite figure boursouflée par les larmes, il eut un geste de vague pitié. Il ne dit rien cependant et sortit, mais pour revenir bientôt après avec un paquet de livres qu'il posa sur la cheminée.

Marc les regarda ; ils étaient en anglais ; l'enfant, malheureusement, ne pouvait guère les traduire. Néanmoins, ce lui fut toujours une petite distraction et il éprouva de la reconnaissance pour le gardien qui avait essayé de la lui procurer.

Celui-ci, du reste, avait l'air d'un assez bon homme ; aussi, Marc crut-il pouvoir lui demander des nouvelles de Violette. Mais les ordres devaient être formels ; le petit garçon se buta à un silence obstiné, et il dut se résigner à rester dans son affreuse incertitude.

Un jour qu'il rêvait, tristement appuyé sur son lit, il lui sembla entendre des sanglots étouffés. Il prêta l'oreille, croyant que la voix partait de la pièce voisine, mais, en écoutant plus attentivement, il se rendit compte que le bruit venait d'en bas. Il bondit alors vers la cheminée. Son idée était bonne. Là, il perçut nettement des sanglots ; quelqu'un pleurait certainement à l'étage inférieur, dans l'appartement situé en dessous du sien. D'après l'horizon qu'il apercevait de sa fenêtre, il supposait que sa chambre actuelle était exactement placée au-dessus de celle qu'il occupait autrefois. C'était donc Violette qu'on avait laissée prisonnière comme lui ! Ce lui fut une joie de supposer que sa petite amie était si près de lui.

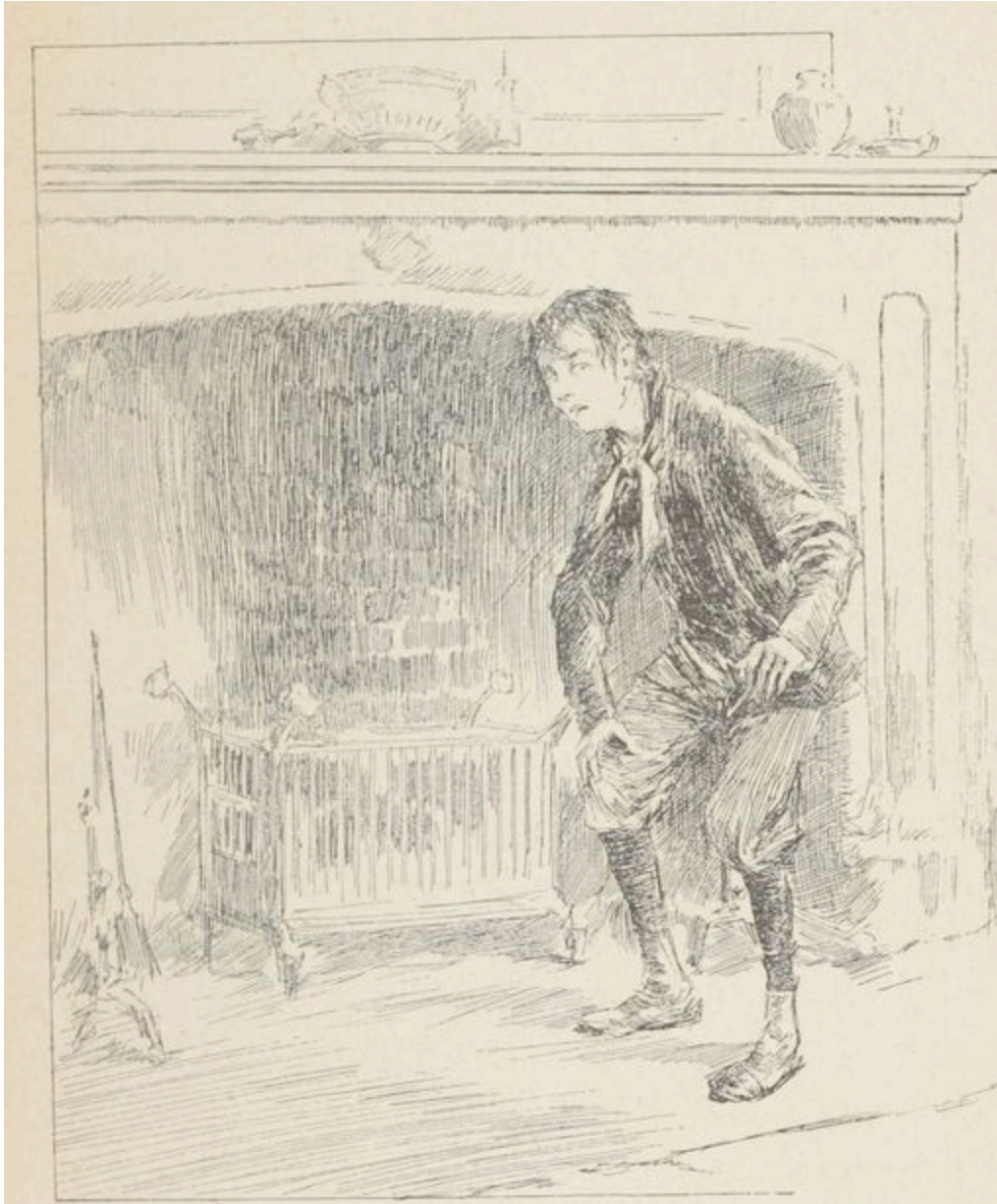
Il se pencha anxieusement dans le foyer pour ne rien perdre des bruits du bas. Les sanglots continuaient. Tout à coup, une voix d'homme parla. Mais Marc ne distingua pas les paroles. Il passa toute la journée près de la cheminée ; mais il n'entendit plus rien. On ne pleurait plus et rien ne troubla le silence profond et habituel.

Le lendemain, Marc résolut de profiler du moyen de communication que le hasard lui offrait. Se penchant dans la cheminée, il appela : « Violette ! Violette ! »

Il espérait que la paroi qui conduisait le bruit des sanglots de Violette pourrait transmettre à celle-ci le son de sa voix. Mais il n'obtint pas de réponse.

Pendant plusieurs jours, il continua à parler dans la cheminée, toujours sans succès.

Il se pencha anxieusement dans le foyer.



Le froid était devenu plus vif et Marc toussait beaucoup, mais il ne s'en inquiétait guère et ne songeait qu'au moyen de se mettre en rapport avec sa petite amie.

Un matin, il remarqua quelques intervalles entre les briques allongées qui formaient le fond de la cheminée. Le plâtre manquait par endroits, et Marc

se dit qu'on pourrait bien facilement desceller une des pierres. Il y aurait alors un orifice béant sur le tuyau de la cheminée. Marc y jetterait un billet qui parviendrait sûrement à Violette.

On le laissait tout seul pendant la journée entière, il devait en être de même pour la fillette. Il choisirait son heure et la petite aurait de ses nouvelles. Quelle joie !

Il attendit impatiemment que la vieille gardienne eût emporté les plats de son déjeuner ; puis il se mit à l'ouvrage.

Après quelques efforts, en grattant le ciment avec un vieux couteau qu'il avait dans sa poche, il parvint à ébranler une brique ; ses doigts purent se glisser dans l'espace laissé par le plâtre, il tira violemment, et un trou, grand comme les deux mains, bâilla.

Marc, tout joyeux, voulut écrire le billet qu'il allait envoyer à Violette. Hélas ! il se rappela qu'il n'avait ni plume, ni encre, ni crayon, ni papier. Il resta désolé un instant, mais sa nature combative reprit le dessus. Du papier, il en trouverait en arrachant une page à l'un des livres apportés par le gardien... Une idée lui traversa ensuite l'esprit : il se précipita vers la cheminée et, avec son couteau, détacha un fragment d'une des briques qu'il venait de déplacer... Avec ce crayon d'un nouveau genre, il traça quelques traits qui apparurent en rouge sale, et il parvint à écrire quelques mots d'une écriture informe, mais lisible cependant. Il jeta ensuite sa lettre par le trou de la cheminée.

Il espérait que Violette lui ferait savoir que le précieux billet lui était parvenu.

Il pensait même que, grâce à la communication du tuyau, ils pourraient se parler.

Il appela la petite fille à voix basse, mais rien ne répondit.

On était au plein de l'hiver. La nuit tombait à quatre heures. Marc n'avait donc pas à craindre que sa vieille gardienne s'aperçût du trou pratiqué au fond de la cheminée ; il attendit jusqu'au lendemain pour remettre la brique en place et s'arrangea de telle sorte qu'il pût la déplacer et la reposer à sa guise. Il avait jeté un nouveau billet à Violette et, quelques instants après, il perçut distinctement trois coups frappés contre le mur inférieur. Sa figure s'éclaira d'une grande joie ; il avait indiqué à Violette ce moyen de lui accuser réception de ses envois, et la petite fille répondait.

Le froid était très vif ; la neige tombait depuis plusieurs jours. Marc toussait de plus en plus. Il était encore tout à son ravissement d'avoir

entendu les trois coups frappés par Violette, quand, à son grand étonnement, sa geôlière revint, bien avant l'heure du déjeuner. Elle avait dans les bras un fagot et des bûches qu'elle se disposa à mettre dans la cheminée. Marc frémit. La vieille allait s'apercevoir qu'une brique était déplacée.

En effet, en arrangeant son bois, elle ébranla la pierre ; elle eut un geste d'impatience et sortit. Marc prévint qu'il allait encore être dénoncé et qu'on l'empêcherait de nouveau de communiquer avec sa petite amie.

Il se disposait à écrire tout de suite à Violette pour la prévenir, quand la vieille reparut avec un homme qui portait une truelle. Tous deux semblaient très calmes.

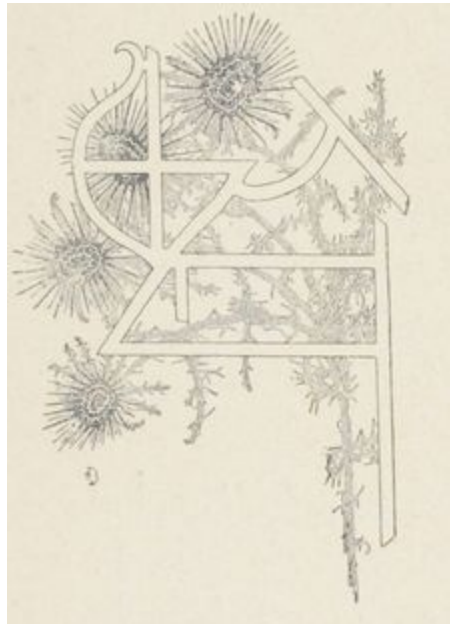
L'ouvrier examina le foyer et dit bientôt :

« Ce n'est rien ; je vais chercher du ciment, dans une demi-heure on pourra allumer du feu. »

La bonne femme répondit que la cheminée n'avait pas servi depuis de longues années ; ça s'était dégradé, faute d'entretien.

Marc respira. Il avait à peu près compris le colloque. Dès que l'homme qui allait chercher du ciment fut reparti, suivi de son interlocutrice, il griffonna à Violette : « On va reboucher le trou ; impossible de te récrire, mais je taperai ; tu me répondras. »

Il eut tout lieu de croire que ce nouveau message était arrivé à bon port, car lorsqu'une heure plus tard, le foyer réparé et le feu bien flambant, il frappa trois coups, trois coups répondirent aux siens.





## XVII

Les jours passaient. Marc ne toussa plus. Au moyen de coups frappés chaque matin, Violette et lui se disaient bonjour ; il en était de même le soir. Les heures semblaient bien longues au petit prisonnier. Il avait renoncé à savoir pourquoi on le détenait ainsi ; mais l'ennui le faisait bien souvent bâiller et pleurer.

La campagne qui s'étendait sous sa fenêtre était plus désolée que jamais. La neige commençait à fondre et sa nappe blanche, souillée par le dégel, se déchirait en morceaux noirâtres.

Un jour que Marc battait une marche contre ses vitres, il lui sembla qu'un homme se tenait au bord de l'étang du fond. Étonné de voir une créature humaine dans ces lieux d'habitude si déserts, Marc regarda avec intérêt. C'était bien un homme, en effet, et qui paraissait ne pas vouloir être vu, car, à un moment donné, il se coucha dans les hautes herbes qui entouraient le marais. Au bout de quelques instants, il se releva et s'enfonça dans les buissons dénudés qui fermaient l'horizon.

Marc le vit disparaître à regret. Cet inconnu lui avait donné une émanation de la vie extérieure.

Le lendemain, l'enfant fut bien étonné de retrouver l'homme en observation comme la veille. Il le guetta pendant longtemps, sans comprendre au juste ce qu'il faisait là.

Le troisième jour, l'inconnu revint encore, accompagné, cette fois, d'un chien noir. Marc s'intéressait de plus en plus à ce personnage aux allures

bizarres, et pour lequel il éprouvait une grande sympathie. Il sentait que lorsque l'étranger ne viendrait plus ainsi rôder autour de sa prison, il aurait une grande impression de vide.

Vers le soir, l'homme, qui se tenait depuis deux heures environ caché dans les herbes du marais, se releva et approcha de la maison. Marc s'appuya anxieusement contre la vitre pour mieux suivre les mouvements de son mystérieux ami. Il jeta tout à coup un cri : dans l'inconnu qui l'occupait depuis quelques jours, il venait de reconnaître Marius. En ce moment, celui-ci se trouvait juste en face de la fenêtre derrière laquelle Marc regardait. Le clown levait les yeux en l'air, il aperçut l'enfant au travers des vitres, car il lui fit un signe. Le petit garçon agita son mouchoir, Marius sortit aussitôt le sien, le secoua et disparut précipitamment.

Marc ne dormit pas de la nuit ; il avait tapé de violents coups destinés à faire savoir à Violette qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire : car l'enfant, renonçant à deviner comment leur bon ami le clown avait découvert leur prison, était convaincu toutefois qu'il venait pour les délivrer. Il se posta à la fenêtre dès qu'il fut levé, mais la journée se passa sans que Marius reparût. Le lendemain et le jour suivant, il en fut de même. Le pauvre Marc, qui avait vécu de si douces heures d'espoir, fut replongé dans un chagrin plus profond. Il se disait que jamais, jamais, il ne sortirait plus de cette lugubre demeure : il ne reverrait plus ni son père, ni Violette, ni M<sup>me</sup> Rouvière ; il n'apercevrait plus le soleil, le ciel bleu, les arbres et les prairies qu'à travers cette affreuse fenêtre ! Il eut un si violent désespoir qu'il demanda à mourir, afin de ne plus être si malheureux !

Quatre jours avaient passé depuis la si courte apparition de Marius. Marc s'était couché sans avoir pu avaler une bouchée des mets que sa vieille geôlière lui avait apportés. Il ne parvenait pas à s'endormir.

Tout à coup, il lui sembla entendre un bruit très faible contre ses carreaux. Il se renfonça dans son lit, pensant qu'un hibou ou une chouette frôlait la fenêtre de ses ailes. Le bruit recommença ; on eût dit des coups frappés légèrement.

Marc sentit son attention s'éveiller. Il se leva, s'approcha de la croisée. La lune brillait d'un vif éclat. Marc regarda au loin. Rien ne bougeait dans le morne paysage qui s'étendait devant lui. Le bruit s'entendit de nouveau, et le petit garçon recula tout à coup effrayé : deux mains s'accrochaient à la rampe extérieure de la croisée et une tête apparaissait derrière les vitres. A

la lueur blafarde de la lune, Marc reconnut bientôt la figure grimaçante de Marius.

Celui-ci se hissait à la force du poignet et il fut bientôt à cheval sur la barre d'appui.

Il fit signe à Marc d'ouvrir la fenêtre.

« Je ne peux pas, expliqua l'enfant, elle est clouée. »

Il essaya néanmoins d'ébranler la croisée, puis il s'arrêta, craignant que le bruit n'éveillât les échos du vieux domaine endormi. Pourtant, le haut du châssis semblait se détacher. Marc fit un nouvel effort, Marius poussait de son côté ; la fenêtre, au bois un peu vermoulu, céda enfin. Le clown sauta dans la chambre.

« Hein ! fit-il, sans autre préambule, ce n'est pas tout le monde qui ferait une ascension semblable... Allons, dépêchons... Pour vous autres, je vais faire un chemin de demoiselle. »

Tout en parlant, il attachait solidement une corde à la rampe.

« Ça va, dit-il, allons, appelle Violette maintenant.

— Mais Violette n'est pas avec moi, fit Marc ; elle est dans une chambre en dessous.

— Diable ! dit le clown, ça va compliquer l'opération... Enfin on s'arrangera. En avant ! »

Il empoigna Marc, lui passa autour du corps une lanière de cuir qu'il fixa à sa propre ceinture, enjamba de nouveau l'appui de la fenêtre et, enlaçant avec ses pieds la corde qu'il venait d'attacher, recommanda au garçonnet de rester immobile.

« Serre-moi la taille et ne bouge plus. »

Puis il se laissa glisser dans le vide avec l'enfant.

Puis il se laissa glisser dans le vide.



Deux minutes plus tard, il touchait le sol.

« A l'autre ! » dit vivement le clown, en reprenant la ceinture qui attachait Marc.

La corde pendait toujours le long de la haute muraille, partant de la fenêtre.

« Tu dis que Violette est en dessous de ta chambre ?

— Oui.

— En route, alors ! »

Et le brave garçon, sous les regards anxieux du petit, commença sa périlleuse ascension.

Mais, bah ! c'était jeu d'enfant pour le saltimbanque.

Marc le vit enjamber la fenêtre et pauser un instant. Il cassait sans doute le carreau. A cette croisée, les vitres étaient larges et un homme pouvait facilement passer. En effet, après un bruit sec qui résonna dans la nuit, Marc vit Marius pénétrer dans la chambre. Quelques minutes plus tard, il reparaisait portant un volumineux paquet. Il reprit la corde, Marc ferma les yeux.

Une tape légère sur son épaule le fit revenir à lui.

« Allons, vite, gamin, lui disait le clown, il faut jouer des jambes.

— Violette ? interrogea Marc.

— La voilà. Elle dort comme un pilier de cathédrale. Détalons ! »

Coupant dans la direction des marais, Marius se mit à courir, gardant l'enfant endormie dans ses bras. Marc le suivait, comprimant les battements de son cœur.

Tout à coup, le clown s'arrêta.

« Nous y sommes », dit-il.

Il avança dans un fourré. Une petite charrette, attelée d'un poney, était arrêtée près d'un arbre.

Marius y jeta les enfants, détacha les guides et fouetta le cheval. Puis il se retourna et lança un pied de nez derrière lui.

« Bonsoir, la compagnie, cria-t-il ; au plaisir ! »

Il eut un rire joyeux en regardant Marc.

Celui-ci se penchait sur Violette.

Le paquet de couvertures remua. La tête blonde d'un petit garçon apparut. Une double exclamation retentit.

« Ce n'est pas Violette ! dit Marc.

— Ah ça ! d'où sort-il, ce citoyen-là ? » fit Marius.

L'enfant regardait autour de lui, à moitié endormi, sans comprendre. Tout à coup, il se mit à pleurer.

« Où suis-je ? » demanda-t-il.

Et, se rendant compte du mouvement de la voiture :

« Où m'emmène-t-on ? »

Il se tourna vers Marius.

« Oh ! monsieur, supplia-t-il, ne me faites pas de mal, je ne dirai rien.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce moutard-là ? répétait Marius, stupéfait ; il en pleut des gosses dans ce bahut-là ! Si j'y comprends rien ! »

Il se tourna vers le petit :

« Mais ne pleurez donc pas comme ça, mon jeune gentilhomme ; on ne veut pas vous faire de mal. J'suis pas méchant, allez, demandez à M. Marc... »

La bonne figure du clown avait un peu rassuré le petit garçon. Il parut moins effrayé et demanda :

« Ah ! c'est vous qui vous appelez Marc ? alors, c'est vous qui m'écriviez les billets ? »

Marc, tout bouleversé, ne pensait qu'à Violette. Ces paroles de l'enfant inconnu lui furent une révélation. Ce n'était pas Violette qui pleurait au-dessous de sa chambre, ce n'était pas avec elle qu'il échangeait les signaux convenus. Alors, où était sa petite amie ? Qu'était-elle devenue ? Il éclata en sanglots. Anéanti par sa consternation jusque-là, il s'agita soudain.

« Arrêtez, dit-il à Marius, je ne veux plus partir, je veux retourner chercher Violette.

— Arrêter, arrêter, impossible maintenant, dit le clown, le jour va venir, il faut filer sur Liverpool. Mais sois tranquille, mon garçon. Tu ne connais pas Marius. J'y retournerai, dans le bazar, et, morte ou vive, tu l'auras, ta Violette. »

Il se retourna et lança un pied de nez derrière lui.



Mais Marc pleurait toujours.

« Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Retournons, retournons. Violette mourra, sans moi...

— Voyons, dit Marius, faut pas plaisanter, mon petit Marc. On n'aura pas eu tant de tintoin pour retomber dans les pattes de ces English-là. Je vais vous mettre à l'abri, et vogue la galère, je viendrai redemander la moutarde, mais pas de bêtises pour l'instant ; il y a là-bas un gentleman qui vous attend. Faut pas manquer le rendez-vous. »

Marc protestait encore...

« Mais Violette, ma petite Violette ?...

— Puisque je vous la promets, sur un plateau d'argent, na ! Allons, calmez-vous. Soyez aussi sage que ce jeune seigneur. »

En effet, maintenant le petit garçon restait immobile, à moitié rendormi.

Marc pleurait toujours silencieusement.

« Voyons, vous m'avez l'air d'une fameuse femmelette, dit le bon clown. Écoutez plutôt comment j'ai découvert votre forteresse. »

Et Marius commença un récit très orné de périphrases et de circonlocutions. En résumé, voici ce qu'il raconta.

Le cirque avait, cette année-là, fait une tournée en Belgique avant de gagner l'Angleterre.

Le clown n'était donc pas à Londres à l'époque habituelle. A la fin de septembre seulement, la troupe arrivait dans la Grande-Bretagne pour y donner quelques représentations avant de prendre les quartiers d'hiver. Chez son ami Goldfish, Marius avait trouvé la lettre de Marc et son adresse à Liverpool. Il s'était empressé de répondre à l'enfant en lui annonçant sa prochaine visite ; mais, à son arrivée chez les Smithson, il avait trouvé les oiseaux envolés et le bon Nick et Betty désolés, ne comprenant rien à la disparition des deux enfants. « Marc n'est pas rentré un soir de son usine, avait expliqué Mistress Smithson, et Violette, que j'avais envoyée faire une course, n'est pas revenue. Je ne puis croire qu'ils soient partis de leur plein gré... Il leur sera arrivé malheur... » Mais quoi ? On n'avait entendu parler d'aucun accident... Les deux époux s'étaient perdus en conjectures...

Ces nouvelles avaient causé à Marius une grosse déception ; il rejoignit sa troupe, tout inquiet du sort de ses petits amis.

L'hiver arriva... Les représentations cessèrent, le clown demanda un congé et revint à Liverpool s'informer auprès des Smithson. Ceux-ci ne savaient rien de nouveau. Il fallait se résigner à la perte des deux enfants... Marius n'avait plus qu'à regagner la France.

La veille de son départ, il entra dans une taverne fumeuse où il se fit servir du pale-ale. Près de lui, deux buveurs attablés causaient. Ils avaient l'air de domestiques de bonne maison.

Par désœuvrement, Marius écouta leur conversation. Ils parlaient en anglais, mais depuis de nombreuses années le clown venait en Angleterre et la langue lui était familière.

« Vous vous embarquez ce soir ? demandait l'un d'eux à son interlocuteur.

— Oui, je dois être à Marseille dans trois jours, pour le départ du paquebot.

— Sir Rook est-il encore pour longtemps aux Indes ?

— Probablement, puisqu'il m'y appelle.

— Voilà bientôt un an qu'il est parti ?

— Quinze mois. Et Jonathan commence à en avoir assez de toute la responsabilité qui pèse sur lui.

— Avez-vous reçu des ordres au sujet de ces enfants qu'on a enlevés, il y a quelques mois ?

— Pas un seul.

— Où sont-ils ?

— Ils sont toujours à Collery.  
— Enfermés ?  
— Enfermés. Le gamin a été malade ; il a eu une fièvre cérébrale. La fille va bien.

Par désœuvrement Marius écouta leur conversation.



— Qu'est-ce qu'ils disent ?  
— Rien. Ils ne sont pas méchants, ces pauvres mioches. Quand on les a séparés, le garçon a crié un peu. Il réclamait sa Violette !... »

Marius, jusque-là, prêtait une oreille distraite aux propos de ses voisins ; mais ce nom de Violette attira vivement son attention. De quoi parlaient donc ces gens-là ? De deux enfants enfermés, à ce qu'il semblait, et dont l'un s'appelait Violette... Voilà qui ressemblait terriblement à l'histoire de ses petits amis.

La coïncidence était extraordinaire. Le hasard allait-il se charger d'apprendre au clown ce qu'il était advenu de Marc et de sa compagne ? Le brave garçon écouta anxieusement la suite de la conversation.

« C'est drôle tout de même que Jonathan ait mis la main sur ces enfants-là ! continua le premier buveur.

— Oh ! c'est d'une façon bien imprévue.

« Un jour, l'intendant va à l'usine Johnson et Smith à Liverpool. Il attend le directeur dans une pièce attendant au cabinet d'un ingénieur français qui est attaché à la maison. Cet ingénieur parlait avec un gamin, ignorant sans doute la présence d'un étranger dans la pièce voisine.

« Faut croire que cette conversation a appris des choses intéressantes à Jonathan, car il est revenu d'une traite à Collery, il a donné des ordres, et trois jours après on nous amenait les deux moineaux. Voilà ! C'est du reste assez stupide ! Qu'est-ce que ces enfants pouvaient faire ?... Mais, à présent que la bévue est commise, on est bien forcé de les garder. Si on les relâchait, ils parleraient et ça pourrait être gênant... »

A ce moment une sorte de gentleman entra dans la taverne. Le domestique se leva...

« Voilà Richmond, dit-il, il vient de Collery avec les derniers messages de Jonathan pour sir Rook. »

Marius était au désespoir. L'arrivée du nouveau venu allait sans doute changer la conversation. Richmond s'était assis à la table des deux autres. Il paraissait fatigué.

« Avez-vous du neuf à m'apprendre ? demanda le domestique.

— Rien du tout. Voilà une lettre de Jonathan pour sir Rook. »

Richmond but et se leva. Ses compagnons l'imitèrent.

Marius dut renoncer à en savoir davantage, mais il était cependant à peu près certain qu'il s'agissait bien de ses deux amis de la foire aux pains d'épice.

Le nom de l'usine Johnson et Smith l'avait fixé.

C'était bien là que travaillait Marc, et les Smithson lui avaient aussi parlé d'un ingénieur français. Donc le doute ne paraissait plus possible sur l'identité des petits prisonniers dont on s'était entretenu devant lui. Mais où étaient retenus les enfants et comment les rejoindre ?

Marius nota les noms de Collery, de Jonathan et de sir Rook, et il revint précipitamment tout raconter aux Smithson. Nick était en mer. Betty conseilla au clown d'aller trouver M. Chevrel, qui lui serait un précieux auxiliaire. En effet, celui-ci accueillit avec le plus grand intérêt les révélations de Marius et lui offrit toute son aide pour retrouver les enfants ; mais il ne put se rappeler quelle conversation l'étranger avait pu surprendre. L'ingénieur causait souvent avec Marc. Ils parlaient de Vignereux, de M<sup>me</sup> Rouvière, de M. Maurepas et du retour de Marc en France. Mais quoi là dedans qui pût motiver l'enlèvement des deux enfants ?

Renonçant à comprendre, M. Chevrel s'occupa de mener l'enquête le plus vivement et le plus secrètement possible. On sut bientôt que sir Rook était un grand propriétaire du comté de Lancastre et que Collery était le nom d'un de ses domaines, très éloigné et situé au milieu d'un pays marécageux, ayant servi autrefois de rendez-vous de chasse et maintenant abandonné.

Les amis de Marc ne perdirent pas de temps. On combina un plan de campagne. Marius alla s'installer dans la ville de B... qui avoisinait Collery. Il se donna comme un contremaître sans ouvrage qui cherchait une place dans les nombreuses usines des environs. De là, il surveilla le sombre manoir où l'on retenait ses petits amis prisonniers.

Il sut bien vite qu'un personnel très restreint habitait le château. De temps en temps, l'intendant de sir Rook, Jonathan, faisait une apparition, mais ses séjours étaient courts et espacés. Deux hommes et une vieille femme étaient les gardiens ordinaires de la maison, et encore les deux hommes s'absentaient-ils souvent pour aller prendre quelques distractions aux villages voisins.

Marius, au courant de leurs habitudes, avait choisi une nuit où la vieille femme était seule à la maison pour faire évader les enfants.

« Et voilà, ajouta le clown en terminant. Seulement, il y a eu un changement de programme ; il y a un numéro en moins et un numéro imprévu. Marchez, ça ira tout de même, et je vous promets un fameux spectacle. »

M. Chevrel attendait avec impatience le retour de Marius. Il était convenu que le brave clown ramènerait les enfants dans la petite chambre qu'il occupait chez une vieille veuve, dans un quartier éloigné de Liverpool. M. Chevrel, prévenu de la date exacte de l'évasion, se leva dès six heures. Il achevait à peine de s'habiller quand Marius heurta à sa porte. A l'air épanoui du clown, l'ingénieur jugea qu'il avait réussi. »

Il partit avec lui et, chemin faisant, Marius mit M. Chevrel au courant des événements de la nuit. En terminant, il ajouta :

« Dame ! Marc a renoncé difficilement à Violette, et j'ai bien dû lui promettre de la lui ravoir. Je crois qu'il aurait sauté sur le chemin... »

En apercevant l'ingénieur, Marc courut se jeter dans ses bras.

« Je vous laisse, dit Marius sans plus attendre, et je cours cueillir la petite demoiselle.

— Oh ! merci, mon bon Marius, dit Marc, revenez bien vite avec elle. »

Le petit inconnu, après avoir bu la tasse de lait que Marius lui avait donnée, s'était assis sur une chaise et restait silencieux et immobile.

Marc racontait à M. Chevrel les détails de son enlèvement, de sa maladie et de sa longue captivité.

« Je sais bien que nous sommes en hiver, ajouta-t-il en concluant, j'ai vu la neige ; mais dans quel mois sommes-nous, je l'ignore.

— Nous sommes à la fin de janvier.

— A la fin de janvier ! s'écria le petit garçon, il y a cinq mois que je suis dans cette prison ! Oh ! mon Dieu... »

Puis, pris d'une idée subite :

« Et mes pauvres lettres ? Qu'est-il arrivé ? Les réponses ne m'auront pas trouvé ? Qu'aura encore une fois pensé M<sup>me</sup> Rouvière ?... »

« Les tilleuls ! » répéta-t-il.



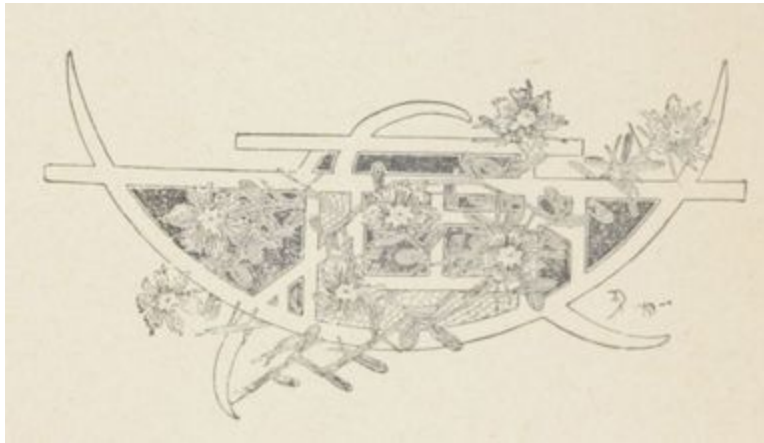
Le petit étranger, toujours assis sur sa chaise, eut un mouvement.

M. Chevrel répondait :

« Rassurez-vous. J'ai vu Mistress Smithson après votre disparition. Je lui ai demandé de m'envoyer les lettres qui arriveraient pour vous. Celle de votre père m'est parvenue seulement le mois dernier. Quant à l'autre réponse, elle me fut remise le surlendemain de votre enlèvement. Elle contenait un billet de banque pour votre rapatriement. J'écrivis moi-même aux Tilleuls, et j'informai M<sup>me</sup> Rouvière... »

A ce moment un cri interrompit l'ingénieur. L'enfant inconnu passait sa main sur son front ; il s'était levé et, s'avançant vers les deux amis :

« Les Tilleuls... répéta-t-il, M<sup>me</sup> Rouvière... je me souviens... c'est maman ! je m'appelle Jean Rouvière ! »





## XVIII

Le petit cheval que Marius avait emprunté la veille à un fermier trottait gaîment sur la route qu'il avait déjà parcourue le matin.

Le clown n'était pas encore bien fixé sur la marche qu'il devait, suivre et il se demandait quel procédé lui réussirait le mieux, de la ruse ou de la menace.

Le second parti lui sembla le plus sûr. En effet, on s'était certainement aperçu à Collery de la disparition des deux enfants et on se tiendrait en éveil. On ne prend pas deux fois le cerf au même détour. De plus, pour enlever Violette comme il avait fait de Marc, Marius devait attendre la nuit et, jusque-là, quelle ne serait pas l'inquiétude du petit garçon, en ne les voyant pas revenir ?

Enfin, il serait peut-être imprudent de laisser si longtemps encore Violette aux mains de ses geôliers. Le mieux était donc d'y aller carrément. Marius était déterminé et il avait un bon revolver. D'ailleurs, qui trouverait-il au manoir ? Seulement les deux gardiens habituels et la vieille femme. On pourrait probablement traiter avec eux ; l'évasion de Marc était de beaucoup la plus importante, et garder Violette ne couvrirait guère la responsabilité des serviteurs vis-à-vis de sir James Rook. D'ailleurs, ces gens devaient être désarmés, ils n'avaient sans doute pris encore aucun parti pour prévenir l'intendant de la fuite de Marc... Bref, Marius allait se rendre directement à Collery et il s'inspirerait des circonstances.

Déjà on apercevait la masse des étangs. Encore quelques tours de roues, et le petit cheval, hennissant, s'arrêtait devant la grille du vieux château.

Le clown descendit, attacha sa voiture, sonna à la grosse cloche d'entrée et pénétra dans la vaste cour que bordaient les communs. Sur le seuil de le

grand porte, la vieille femme parut.

Marius avait jeté un regard en l'air. La corde était dépendue de la fenêtre de Marc et les carreaux brisés étaient remplacés par des planches. Donc, on avait découvert la fuite des oisillons et la maison devait être sur ses gardes.

« Je n'ai pas de mari », fit la vieille.



La vieille s'avancait vers Marius ; elle lui demanda d'un air bourru ce qu'il voulait.

« Ce que je veux, madame, répondit le clown avec un cérémonieux salut, c'est parler au chef de ce domaine.

— Il n'y est pas.

— Alors, à son intendant.

— Il n'y est pas non plus.

— Je m'en doute et je m'en félicite, ma vieille branche », pensa Marius.

Puis il reprit tout haut :

« A qui s'adresse-t-on quand on a quelque chose à demander ?

— Il y a bien Arthur, mais...

— Arthur, c'est votre mari peut-être ?... demanda le clown de sa voix la plus suave.

— Je n'ai pas de mari, fit la vieille dont la mine revêche s'accentuait.

— N'importe, dit le saltimbanque qui conservait toujours sur les lèvres un gracieux sourire, allons voir Arthur.

— Attendez. »

Et la vieille femme rentra dans le château.

« Ça chauffe, murmura Marius ; ça leur a mis la puce à l'oreille, le départ des mouchérons. »

Quelques minutes après, la femme reparut accompagnée d'un homme qui examina le clown d'un air méfiant. Celui-ci gardait une figure tout épanouie :

« Eh ! eh ! dit-il, monsieur Arthur, sans doute ? Enchanté, monsieur Arthur !...

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme d'un ton rogue.

— Pas grand'chose, sir. Un mot d'explication sur votre manière de remplacer les carreaux par des planches... Pas de vitriers dans le pays, hein ?... »

L'allusion avait porté ! Arthur était devenu plus blême encore et la vieille eut une exclamation étouffée : « My God ! »

L'homme fit un pas vers Marius qui mit la main sur son revolver. Puis il reprit :

« Ça ne fera pas l'affaire de sir James Rook, hein, que le petit se soit envolé ? Et Jonathan donc ! Il va en faire une tête ! Fâcheux, tout ça ! On a mal fait son métier de gardien... »

Arthur poussait de sourds grognements.

Le clown continua :

« Allons, il s'agit de nous entendre. Je ne suis pas méchant, moi, je me fiche de Rook et de Jonathan. Ce que je veux, c'est la petite. Après cela, je vous couvrirai de ma protection et j'affirmerai au besoin que vous êtes le modèle des geôliers... »

Mais Arthur ne semblait pas goûter le ton badin de Marius. Il avait vivement échangé avec la vieille quelques mots dans une sorte de patois irlandais.

L'ami de Marc reprit :

« Je suis décidé à ne pas partir d'ici sans emmener Violette, et vous savez, quand Marius a quelque chose dans la tête, ça tient. Donc, vous allez me remettre la gamine, et tout de suite, mon brave Arthur. »

La femme retournait vers la maison ; le clown voulut la suivre. Arthur le prit violemment par le bras. Marius lui fit lâcher prise.

« Oh ! pas touche, pas touche, mon cher ami. J'ai là un petit revolver qui vous dirait gentiment deux mots. Et si tu veux du corps à corps, on t'en donnera : je te présente Marius, le lutteur continental ; on a fait ses preuves, va, mon brave Arthur ! »

Ils s'étaient rapprochés de la maison. La vieille en ressortit. Un second individu l'accompagnait.

« Et voilà le troisième chien de garde ! s'écria Marius en le voyant. Bon, tous les personnages sont au complet. En place pour la grande scène ! »

Le nouvel arrivant échangeait avec Arthur ses regards anxieux.

« Allons, roule pas tes yeux comme ça, mon vieux, fit le clown. Y a pas à dire, vous êtes dans le pétrin. Faut rendre la petite. Allons, la vieille, filez chercher la poulette... »

Il poussa légèrement la femme vers le vestibule, mais Arthur s'interposa et entraîna ses deux compagnons à l'écart.

« Bon, ils se font leurs confidences, dit Marius. Ça va bien. Tenons-nous toujours sur nos gardes. »

Les trois autres parlaient avec vivacité. La voix de la vieille, plus aiguë, surmontait de temps en temps celle de ses interlocuteurs.

Tout en ne les perdant pas de vue, le saltimbanque regardait la façade morose du vieux manoir aux fenêtres rares, irrégulièrement percées, se demandant derrière laquelle pouvait bien se trouver Violette. Tout à coup, il lui sembla apercevoir, au rez-de-chaussée, un rideau qui remuait, il tendit le cou et bientôt il ne put conserver de doute : il avait bien vu apparaître la tête

de Violette qui cherchait probablement à se rendre compte des bruits insolites qu'elle avait entendus.

« Ah ! bien, se dit le clown, si la moutarde est en bas, ça va marcher. L'affaire est dans le sac. »

Il se rapprocha du groupe qui causait toujours avec animation et frappa sur l'épaule d'Arthur.

« Allons, mon vieux, je suis pressé. Je demande livraison de ma marchandise. Qu'on me serve mademoiselle et je file. »

L'entretien continuait entre la femme et ses compagnons. La vieille paraissait d'accord avec le second homme contre Arthur. Cette fois, ils parlaient en anglais, le nouveau venu ne comprenant sans doute pas l'idiome gaélique, et, leurs voix s'élevant, Marius entendit :

« La belle avance de garder maintenant la petite ! disait le second.

— Ronald a raison, répondait la vieille. Passe encore si on avait gardé M. Jean... mais de toutes façons, nous sommes perdus.

— Perdus !... Allons donc ! fit Arthur. On peut les rattraper, ces damnés gamins !

— Peuh ! dit Ronald, on a dû prendre toutes les précautions pour leur évaison, et puis, soyez tranquilles, on n'enlèvera pas deux fois Jean à la mère. »

Marius étouffa un juron. Il venait d'avoir la révélation que ce petit garçon, délivré par hasard la nuit précédente, était précisément Jean Rouvière, celui que Marc avait tant cherché !

Et, encore qu'il ne comprît pas comment Jean se trouvait à Collery, Marius s'expliqua pourquoi Jonathan avait fait enlever Violette et son ami : « Il a entendu Marc parler du petit Rouvière, et il s'est méfié, l'English ! » se dit le clown. Et, avec sa présence d'esprit habituelle, il intervint dans la discussion.

« Allons, assez parlé, dit-il brusquement ; on vous a pris Jean, n'est-ce pas ? c'était le principal ; à présent, vous êtes fichus.

— C'est vrai, avoua Ronald.

— Donnez-moi la petite, et on vous laissera tranquilles. On étouffera l'affaire. »

Mais Arthur ne cédait pas.

« Qui me prouve que vous dites vrai ? Et d'ailleurs en avez-vous le pouvoir ? Au lieu qu'en gardant la petite, nous pouvons encore poser nos

conditions. Ce sera Violette qui nous garantira qu'on ne nous fera pas d'ennuis... »

Marius sentit que la partie devenait sérieuse. Il y avait du vrai dans ce que disait Arthur. Sir Rook pourrait leur savoir gré d'avoir gardé Violette comme otage.

Aussi le clown crut avoir assez parlementé. Avant que ses interlocuteurs pussent deviner son intention, il s'élança vers la fenêtre où il avait aperçu Violette, fit voler la vitre en éclats, démolit le croisillon d'un coup de poing, fit un signe, tendit les bras, et Violette se trouva à califourchon sur ses épaules. Le tout avait été si vite fait que les trois autres n'étaient pas encore revenus de leur stupeur. Arthur se remit le premier et voulut sauter sur Marius, mais celui-ci s'attendait à l'attaque ; il avait tiré son revolver et le braquait sur ses adversaires. Puis il se dirigea à reculons vers la porte d'entrée, Violette en équilibre sur son cou et l'arme au poing. Il atteignait presque la grille où était attaché le cheval, quand Arthur bondit sur lui ; mais, de sa main gauche restée libre, il repoussa l'autre vigoureusement et l'envoya rouler par terre.

« Recommence, dit-il, et je tire. »

Il touchait à la voiture. Violette y sauta. Pendant qu'Arthur se relevait et se frottait les côtes, Marius rajusta la bride du cheval et l'enleva au galop.

Derrière les étangs commençaient de longues avenues qui coupaient la forêt épaisse avoisinant Collery. Sur une longueur de deux ou trois lieues, ces grandes allées, bordées d'arbres séculaires et de buissons serrés, isolaient le manoir des pays environnants.

Après une demi-heure d'une course effrénée, le clown laissa un peu souffler le cheval. Il raconta à Violette les événements de la nuit et comment il venait de retrouver Jean Rouvière, alors qu'on ne le cherchait plus. La petite fille était bien étonnée.

Soudain, Marius prêta l'oreille. Il n'y avait pas à s'y méprendre : on entendait le galop d'un cheval retentir dans le bois.

Il avait tiré un revolver et le braquait sur ses adversaires.



« Qu'est que c'est que ça ? dit le brave garçon. Est-ce que ces English nous poursuivraient, à présent ?... »

Le bruit se rapprochait. On arrivait à une sorte de clairière et Marius aperçut dans un chemin de traverse un cavalier qui se dirigeait bride abattue sur l'avenue, évidemment pour lui barrer le passage. Il reconnut Arthur.

« Tonnerre de Brest ! fit le clown, il veut nous repincer au demi-cercle ! Attends, mon colon, on vendra chèrement sa peau. Aie pas peur, dit-il à Violette, on va le distancer, le Peau-Rouge !... »

Il fouetta sa bête. On atteignait le croisement des routes et la petite charrette avait encore de l'avance. Marius maintenait son cheval à une allure furieuse, mais le galop se rapprochait.

Tout à coup, le poney butta contre une pierre et s'abattit.

Marius posa sur le siège son revolver qu'il venait de prendre dans sa poche et sauta à terre.

Le cheval n'était pas blessé ; il se débattait seulement, entortillé dans les rênes. Le clown, le prenant par le mors, voulut le faire relever. Mais la

double bride était prise dans le brancard.

Violette, debout dans la charrette, regardait avancer l'Anglais qui gagnait du terrain. Enfin, le cheval se remit sur ses jambes et Marius escalada le marchepied. A ce moment, Arthur n'était plus qu'à dix pas. En voyant que les fugitifs allaient lui échapper, il eut une exclamation de rage et braqua sur le clown un pistolet.

Mais une double détonation retentit et le cheval d'Arthur roula par terre avec son cavalier. En voyant le danger qui menaçait son ami, Violette avait saisi l'arme restée sur la banquette et avait tiré, blessant le cheval dont la chute avait fait dévier la balle destinée à Marius. Celui-ci se rendit compte tout de suite de ce qui venait de se passer.

« Eh ben ! ma petite Violette, dit-il, je t'en dois une fière, de chandelle ! Tu m'as sauvé la vie, ni plusse ni moinsse... Mais nous reparlerons de ça plus tard, ajouta-t-il en fouettant vigoureusement son cheval. Filons. Faut pas manquer la parade. »

Il se retourna pour voir Arthur qui se dégageait tout meurtri de dessous sa monture.

« God Bye, Mister, lui cria-t-il de sa voix comique des entrées de clown ; vô avoir sali les culottes à vô... »

Une heure plus tard, Violette était dans les bras de Marc ; Marius raconta à quel danger l'avait soustrait le courage de la petite fille, et Jean, à qui Marc avait raconté toutes leurs aventures, fut aussi heureux que son ami du retour de la brave petite Violette.



## XIX

Jean Rouvière était enfermé à Collery depuis deux ans.

M. Régis Rouvière et sir James Rook étaient cousins germains, parents tous deux du richissime sir Plumkett qui n'avait pas d'enfant et devait choisir son héritier dans la branche collatérale. Sir Plumkett avait toujours témoigné à Régis une grande prédilection que James n'avait pas vue sans jalousie. Cependant, ce dernier dissimulait son mécontentement et il avait du reste presque fini par admettre que biens et propriétés de leur oncle iraient à M. Rouvière.

Mais la mort prématurée de Régis rendit à son cousin l'espoir qu'il avait peu à peu perdu. Aucun obstacle ne s'élevait plus, semblait-il, entre lui et l'héritage de sir Plumkett. Aussi éprouva-t-il une cruelle déception quand celui-ci, à son retour de France où il avait été pour l'enterrement de M. Rouvière, laissa paraître qu'il avait reporté sur le fils de Régis l'affection qu'il portait au père. Le petit Jean était le filleul de sir Plumkett qui semblait tout disposé à faire un jour de l'enfant un des plus grands propriétaires d'Angleterre.

La rage de James Rook ne connut plus de bornes quand il eut pressenti les intentions de lord Plumkett et il voua une haine farouche au pauvre petit qui se plaçait au travers de son ambition.

Cependant, il sut cacher son ressentiment. Il ne songeait qu'à se débarrasser de l'enfant, mais il comprenait que la partie était grosse et qu'il

ne fallait agir qu'avec tous les atouts dans son jeu. Il ne reculerait pas devant un crime, mais encore devait-il en assurer l'impunité par des mesures bien prises. Il dressa son plan et le prépara de longue main.

Il s'était arrêté à un projet d'enlèvement. Car tuer le petit Jean en France, même au moyen d'un meurtre qu'on aurait facilement fait passer pour un accident, lui paraissait encore assez chanceux. Il faut quelquefois si peu de chose pour qu'on découvre la vérité.

Un rapt offrait moins de risques. Une fois l'enfant en son pouvoir, James verrait ce qu'il y aurait à faire. Rien ne fut épargné pour assurer la réussite de son odieuse machination.

Un agent de James, homme sûr et éprouvé, dont la conscience d'ailleurs était assez chargée de peccadilles pour le mettre à la merci de sir Rook, fut envoyé à Péronne. Il se donna comme voyageur, fournit d'excellentes références et trouva un emploi dans une maison du pays. Il parcourait les environs pour le placement des engrais et des tourteaux.

De la sorte, sans attirer la curiosité des gens, le complice de Rook, qui s'appelait Richmond et rayonnait pour ses affaires de tous les côtés, eut vite des renseignements sur la famille Rouvière. Il apprit que, depuis son veuvage, la jeune femme vivait très retirée avec un personnel restreint. Le petit Jean était spécialement confié aux soins d'une gouvernante allemande, avec laquelle il se promenait tous les jours.

Enlever l'enfant dans la maison même, il n'y fallait pas songer.

Il parut à Richmond que le moment le plus favorable serait celui de la promenade. Le plus souvent, Jean et sa bonne allaient s'asseoir au milieu d'un petit bois, dans une clairière où le bébé cueillait des fleurs. Fraülein Mina lisait ou cousait.

Richmond réfléchit longuement à la façon dont il pourrait s'emparer du petit garçon sans qu'aucun soupçon pût se porter sur lui. Et il arrêta enfin un plan.

Une après-midi, il arriva à Vignereux, poussant comme toujours la voiture à mains, sorte de grande caisse carrée, montée sur des roues, dans laquelle il transportait ses échantillons d'engrais. A l'auberge où il descendait d'ordinaire, il se plaignit de la chaleur qui lui donnait un mal de tête affreux et il déplora d'avoir à aller jusqu'au village d'Anicourt, situé à quelques kilomètres de là. Après s'être rafraîchi, il se mit en route ; mais, en passant devant le bois où Jean venait jouer tous les jours, il fit décrire une courbe à sa voiture et entra dans la feuillée.

Quand la gouvernante et Jean arrivèrent à leur place habituelle, ils furent bien étonnés en apercevant un gros bouquet. Qui l'avait mis là ? A qui appartenait-il ? Il était rare que les gens du pays, occupés de leurs travaux agricoles, s'amussent à cueillir des fleurs dans le bois. D'ailleurs, ce bouquet était composé de roses et d'œillets.

La gouvernante prit la gerbe et la huma.

« La délicieuse odeur ! » dit-elle.

Et elle replongea sa figure dans les fleurs.

« Faites sentir », dit le petit Jean, par esprit d'imitation.

Et, à plusieurs reprises, l'enfant et sa bonne aspirèrent le parfum des roses.

Richmond avait supposé juste en pensant que le premier mouvement de la jeune fille et de son élève serait de sentir le bouquet qu'il avait déposé dans la clairière, tout imbibé de chloroforme.

La ruse était simple et le piège un peu grossier. Richmond se promettait de trouver autre chose si sa combinaison manquait, mais l'événement lui avait donné raison.

L'effet du soporifique ne tarda pas à se produire. Tout étourdie, la gouvernante dut céder à l'invincible torpeur qui s'emparait d'elle. Jean s'assoupissait aussi. Richmond, caché dans un fourré, guettait l'instant propice.

La jeune bonne paraissait déjà tout endormie ; l'Anglais s'élança sur le petit garçon, lui mit sous les narines une nouvelle dose de chloroforme destinée à prolonger son sommeil léthargique et le plaça au fond de sa voiture à échantillons, dans laquelle il laissa pénétrer un peu d'air.

Il ressortit du bois. Personne ne l'avait vu. A l'entrée de Vignereux, il rencontra deux ou trois personnes connues avec lesquelles il échangea quelques mots. Il but une tasse de café à l'auberge, paya et prit le train de cinq heures, comme il en avait l'habitude.

L Anglais s'élança sur le petit garçon.



Deux jours après Jean se trouvait à Collery, vieux manoir perdu au fond du Devonshire.

Sir James Rook avait d'abord projeté de supprimer le petit garçon, mais, devant ce frêle enfant, il hésita à commettre un nouveau crime.

Il lui suffisait, après tout, que Jean ne pût être retrouvé... Richmond, qu'avaient aussi apitoyé les grands yeux douloureux du petit réclamant sa mère, eut une inspiration.

Une de ses sœurs venait de perdre un garçon à peu près du même âge, mort d'étiollement et de consommation sous le ciel brumeux d'Angleterre. Il fallait que Jean Rouvière prît la place du petit disparu et partît avec la mère pour l'Espagne ou l'Italie. Mistress Parkins avait été femme de charge dans la Compagnie internationale des wagons-lits, elle était connue de plusieurs hôteliers de la côte méditerranéenne, et on savait qu'elle avait un fils très délicat. Il paraîtrait tout naturel qu'elle vînt, avec l'enfant, se retirer dans un des beaux pays qu'elle avait visités au cours de son service.

Ainsi fut fait, et le petit Jean s'embarqua avec sa gardienne pour les îles Baléares, où ils s'installèrent aux environs de Palma.

Le petit garçon avait d'abord beaucoup pleuré en réclamant sa mère. Puis, comme on ne le maltraitait pas, son chagrin s'apaisa peu à peu, il finit même par s'attacher à la femme qui le soignait ; d'ailleurs, on négligeait de s'occuper de son intelligence et de son cœur, et il s'habitua à sa vie nouvelle, semblant avoir oublié complètement le passé.

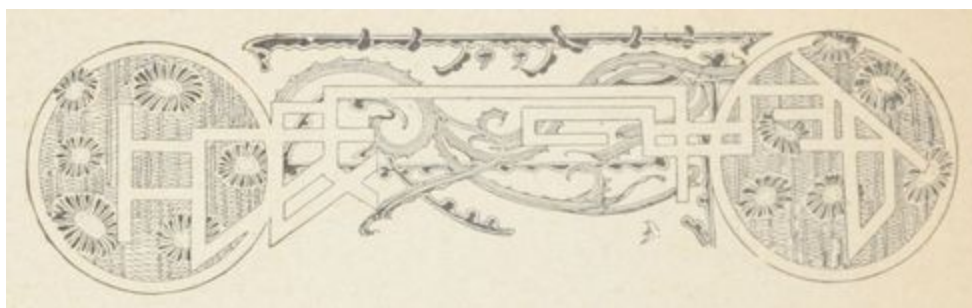
Trois ans s'écoulèrent ainsi. Un jour, sir James Rook reçut un télégramme de Palma. Mistress Parkins était au plus mal. Richmond arriva juste à temps pour recevoir son dernier soupir.

Qu'allait devenir l'enfant ? Son ravisseur ne vit pas d'inconvénient à ce qu'on le ramenât en Angleterre.

Au début de la disparition de Jean, il avait pu craindre qu'en vertu de l'axiome de droit : « Cherchez à qui le crime profite », on ne songeât à l'inquiéter ; mais, depuis le temps qui s'était écoulé, la conviction s'était généralement établie que l'enfant avait été pris par des saltimbanques. De son côté, lord Plumkett, vu l'insuccès de toutes les recherches entreprises, avait fini par admettre que son filleul était mort et il avait changé ses dispositions en faveur de sir Rook.

Peu donc importait maintenant que Jean vécût, pourvu qu'il fût isolé de tout rapport avec la vie extérieure. Et, sous la garde de deux hommes de confiance et d'une vieille femme, il l'enferma dans le domaine de Collery.

Et il avait fallu le zèle maladroit de Jonathan pour amener sous le même toit que celui qu'ils cherchaient les deux pauvres petits Français, qui, laissés en liberté, auraient pu continuer longtemps leurs recherches sans aucune chance de résultat.



## XX

M<sup>me</sup> Rouvière attendait au petit salon.

Un télégramme de M. Chevrel lui avait annoncé que Marc et Violette, accompagnés par Marius, arriveraient à deux heures à la gare de Vignereux. Mise au courant du rôle que le brave clown avait joué dans la délivrance de Marc et de sa petite amie, c'était la jeune femme qui avait manifesté le désir de voir celui-ci.

Mais l'ingénieur n'avait pas cru devoir annoncer à M<sup>me</sup> Bouvière l'immense bonheur de la recouvrance de son fils. Il avait craint l'impression que pouvait causer une telle nouvelle reçue à l'improviste. Il avait même, pour ne pas lui donner l'éveil, évité d'indiquer dans sa lettre le nom de Collery qui pouvait être connu de la jeune veuve comme celui d'une propriété appartenant à un parent de son mari. M. Chevrel s'en était rapporté à Marius et à Marc pour préparer la mère au retour de son enfant perdu.

« Sufficit, avait dit le bon clown, c'est pas pour rien qu'on est au théâtre, on sait ménager ses effets. »

Pendant le voyage, il avait savamment combiné son affaire. Il se rendrait aux Tilleuls, seul avec Marc. Jean et Violette resteraient à la gare en attendant que les explications fussent terminées. Dès qu'ils furent descendus du train, Marius fit entrer les deux enfants dans la salle d'attente et se dirigea vers la sortie avec Marc.

Le vieux Jérôme attendait devant la porte, à côte de la voiture. Marc courut à lui et Marius salua de son air le plus digne.

« Mais, dit le maître d'hôtel, je croyais qu'il y avait aussi la petite fille.

— Patience, patience, fit le clown avec une gravité d'homme d'État ; il y a bien autre chose encore, mon cher vieux monsieur. »

Jérôme n'insista pas, les façons de Marius l'étonnaient un peu.

Marc se précipita dans la voiture.

« Partons vite », dit-il.

Le cocher rendit la main et les chevaux prirent le trot. Le clown se prélassait sur la banquette du coupé.

On arrivait aux Tilleuls.

Marc sauta vivement à terre et monta le perron. Marius le suivait.

L'enfant s'arrêta à la porte du petit salon, sur laquelle se tenait M<sup>me</sup> Rouvière. Elle était très émue et ouvrit ses bras au petit garçon. Il eurent une longue étreinte.

« Oh ! madame ! oh ! madame ! sanglotait Marc.

— Mon petit Marc, te voilà, disait M<sup>me</sup> Rouvière, mon cher petit ! Je n'oublierai jamais ce que tu as voulu faire pour moi. »

Marius, resté sur le seuil, se mouchait pour cacher son émotion.

« Cristi de cristi ! se disait le brave garçon, qu'est-ce que ça va être tout à l'heure ?... »

Il toussa doucement. La jeune femme, quittant Marc, s'avança vers le clown.

« Vous êtes monsieur Marius, sans doute ? » demanda-t-elle.

Pour une fois, l'indéconcertable Marius perdait contenance. Très intimidé par l'air à la fois si simple et si noble de M<sup>me</sup> Rouvière, il s'inclina en balbutiant :

« Oui, madame. »

Celle-ci lui tendit la main.

« Je sais ce que vous avez fait pour Marc, dit-elle, et je vous en remercie. Mais la petite Violette ? continua-t-elle, n'est-elle pas venue avec vous ? »

Marius, qui avait rougi tout confus en prenant la main de M<sup>me</sup> Rouvière, retrouvait son assurance.

« Si, madame, répondit-il, la gamine est venue, mais elle est restée dans la coulisse. Nous avons encore quelques numéros avant qu'elle paraisse. »

Le langage scénique de l'ami de Marc fit légèrement sourire la mère de Jean, mais les paroles du clown lui parurent assez incompréhensibles. Elle regarda Marc qui avait l'air tout troublé.

« Voyons, dit-elle, il n'est rien arrivé à ta petite amie ? Où est-elle ?

— Voilà, dit Marius. Pour l'instant, la jeune personne est comme qui dirait bonne d'enfant. »

Il appuya avec intention sur le dernier mot, mais M<sup>me</sup> Rouvière comprenait de moins en moins.

Marc s'impatientait. Il aurait voulu annoncer tout de suite la bonne nouvelle à sa bienfaitrice, et les précautions oratoires du clown lui semblaient un peu longues.

« Madame, commença-t-il, si vous saviez... »

Marius l'interrompit, Marc allait trop vite en besogne. D'ailleurs, le bon garçon venait de découvrir une entrée en matière.

« Vous êtes bien contente, madame, dit-il de sa voix la plus insinuante ; mais je vais vous poser une devinette. Savez-vous par qui Marc et Violette ont été faits prisonniers ?... »

M<sup>me</sup> Rouvière secoua la tête.

« Marc me racontera tout cela, fit-elle.

— Pardon, madame, reprit Marius avec un grand salut, il faut que je me permette de vous dire une chose qui va bien vous étonner. Eh bien ! votre cousin, sir James Rook, est un fier coquin... Ne vous tourmentez pas : on n'est pas responsable de la famille ! Donc, c'est lui qui avait mis en cage ces deux moineaux-là ! »

M<sup>me</sup> Rouvière eut un geste stupéfait.

« Mais pourquoi ?... »

— Pourquoi ?... Ah ! voilà... Eh bien, il faut vous imaginer que ce bonhomme-là est encore plus canaille que vous ne le pensiez... C'est pas tout. Il a fait pire que ça !... »

Un soupçon traversa l'esprit de la jeune femme ; elle posa la main sur son cœur.

« Ah ! mon Dieu !... murmura-t-elle...

— C'est ça, vous y êtes !... » s'exclama Marius qui se prenait pour le plus roué des diplomates.

Marc, anxieux, regardait sa bienfaitrice qui devenait toute pâle.

« Est-ce que je comprends ? dit-elle ; c'est lui, c'est lui qui a tué mon enfant ? »

— Pas tout à fait, dit finement Marius.

— Vous savez quelque chose de Jean... Vous l'avez retrouvé !... s'écria M<sup>me</sup> Rouvière en se levant. Mon fils vit !... Parlez !... Parlez !...

— Pas si vite, madame, n'allons pas si vite !

— Mais parlez donc, monsieur, vous me faites mourir !... Ah ! quel espoir vous m'aviez donné ! Marc, mon enfant, parle, toi !...

— Jean est vivant ! » s'écria Marc qui ne se contenait plus.

La mère poussa un cri de folle et elle retomba inanimée sur son fauteuil.

« Tiens, tu vois ce que tu as fait, disait Marius. Elle est capable d'en mourir !... Tu ne sais pas, toi, tu n'as pas l'expérience de ces choses-là... »

Marc, éperdu, à genoux auprès de M<sup>me</sup> Rouvière, couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Le clown appuya sur un bouton électrique et bientôt arrivèrent Jérôme et Mathurine dont les soins ne tardèrent pas à faire reprendre connaissance à leur maîtresse.

Elle promena un regard égaré autour d'elle, puis, le souvenir et la pensée lui revenant, elle dit :

« Est-ce un rêve que j'ai fait ?... Marc, Marc, est-ce vrai que mon fils est vivant ?... »

Marc, rendu prudent, hésitait cette fois à répondre ; mais Marius lui dit :

« Tant pis ! tu peux y aller, maintenant. »

Et, comme Marc se taisait encore :

« Oui, madame, M. Jean est vivant et en bonne santé. On va vous le montrer tout à l'heure. Nous l'avons tiré des griffes de votre cousin, sauf votre respect !...

— Mon fils ! mon fils est vivant ! Mon Dieu ! je vous remercie, vous avez eu pitié d'une malheureuse mère ! »

Et la jeune femme fondit en larmes.

« Ça ne sera rien, ça ne sera rien, disait Marius à Jérôme ; quand ça part, il n'y a plus de danger... Je connais ça, moi... »

Mais le brave clown était très ému et une grosse larme coulait aussi sur ses joues fripées et fanées par le fard.

Quelques instants plus tard, Jean était dans les bras de sa mère.

Il ne fut naturellement pas question pour Violette de quitter les « Tilleuls ». On l'élèverait avec ses deux amis dont elle partagerait les leçons. La gentille fillette eut bientôt fait la conquête de tout son entourage.

« Marc, Marc, est-ce vrai que mon fils est vivant ? »



« M. Jean retrouvé et une petite fille dans la maison, disait la vieille Mathurine ; vraiment, on nage dans le bonheur !... »

La vive intelligence de Violette l'avait mise bien vite à la hauteur de sa nouvelle situation. M. Gerlaud, qu'amusaient beaucoup la beauté originale de la petite bohémienne, lui disait en riant :

« Violette, vous avez l'air d'une petite princesse des fées. Je suis sûr que vous êtes la fille du roi des génies !... »

Violette secouait sa tête brune aux boucles folles : il n'était pas de royaume, même de l'air, contre lequel elle eût échangé sa place aux « Tilleuls ».

Lord Plumkett, que la bonne nouvelle était allée trouver en Écosse, arriva un soir à Vignereux avec M. Chevrel. Il voulait dénoncer le misérable Rook aux autorités anglaises, mais sa nièce intervint. Sir James, toujours aux Indes, serait assez cruellement déçu en apprenant le résultat final de ses abominables manœuvres. Qu'on le laissât en paix et que la justice des choses se chargeât seule de le punir. Sir Plumkett, tout au bonheur d'avoir retrouvé son petit Jean, se laissa convaincre.

Aucun des amis que les petits voyageurs avaient rencontrés sur leur route ne fut oublié.

A Donato et à Philippe, Marc envoya une belle montre en or, et le marchi Maclou, qui était de la classe, devint garde-chasse chez M. Gerlaud, dont les démarches obtinrent à l'instituteur de Saint-Florent-le-Sec la rosette bien gagnée d'officier d'académie.

Le brave charretier qui avait amené Marc chez le pharmacien reçut pour ses enfants des livrets de caisse d'épargne, et M<sup>me</sup> Rouvière fit donner cinq cents francs à l'hôpital où le petit blessé avait été soigné.

Le bon Nick et l'aimable Betty eurent aussi leur part dans la reconnaissance de nos petits amis. Un jour, un petit sloop, sur lequel étincelait en lettres d'or le nom de « Jean Bouvière », prit place dans le port de Liverpool avec le brave Smithson comme capitaine.

Un jour M<sup>me</sup> Bouvière reçut un télégramme de M. Maurepas qui annonçait son arrivée au Havre. Après un an de séjour au Brésil, ses belles illusions étaient tombées ; il abandonnait volontiers ses rêves de fortune pour revenir vivre tranquille au milieu de ses anciens clients. Il avait hâte d'embrasser son fils, de revoir Jean et de faire la connaissance de M. Chevrel, qui venait à Vignereux à chacun de ses voyages en France.

Quant à Marius, qui avait eu le rôle décisif dans tous les derniers événements, il déclara à M<sup>me</sup> Rouvière, qui lui demandait de rester désormais aux « Tilleuls », qu'il avait besoin de recourir un peu les foires.

« Mais, ajouta-t-il, je vais prévenir mon patron qu'à présent je le fais à l'amateur. Entre chaque tournée, je viendrai passer l'entr'acte ici, sans me gêner !... »

C'est ce qui advint, et, comme le Chat botté qui après le mariage de son maître ne courut plus après les souris que pour se divertir, ce ne fut plus que pour se distraire que le bon clown, monté sur la rampe de la piste, tendit des cerceaux de papier au passage des écuyères.



FIN

*Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris.*

---

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr.; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### **D'une rive à l'autre,**

par S. BLANDY.

Les lecteurs de la « *Bibliothèque du Petit Français* » ont su apprécier déjà la façon si simple et si colorée dont S. Blandy sait conter, l'allure si vivante qu'il sait donner à ses personnages.

Dans ce nouvel ouvrage, ils verront se dérouler devant eux les vacances si bien employées, sur les bords de la Saône, par les enfants du Colonel Chambray et ceux du passeur de Lougny; ils assisteront à la dure existence menée par le fils aîné du passeur dans le sombre atelier du faubourg Saint-Antoine à Paris, et ils seront, de la première page à la dernière, vivement intéressés ou doucement émus.

Les curieuses illustrations du peintre Pouzargues ajoutent à l'attrait de ce joli volume leur note de réalité pittoresque, très artistique.

---

### **Chemins de traverse,**

par RENÉ VICTOR-MEUNIER.

Voilà un titre qui fait tout de suite rêver de vagabondage et d'école buissonnière! Qu'on ne croie pas cependant que le héros de cette histoire soit un paresseux. S'il manque son école c'est malgré lui, et la longue promenade qu'il fait à travers la France, fertile en vicissitudes de toutes sortes, est bien involontaire.

La façon dont il se tire d'embarras, grâce à son énergie et aux ressources de son esprit, lui vaudra certainement l'estime et l'amitié de tous ceux qui liront son histoire; et la même sympathie sera accordée à son charmant compagnon de hasard, à ce pauvre petit Pierrot, si tendre et si dévoué.

M. René Victor-Meunier a illustré lui-même son récit et nul ne pouvait donner à ses personnages une physionomie plus vivante.

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 Jésus, illustré, broché, 2 fr.; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### Trésor de Guerre,

par PIERRE PERRAULT.

Dans *Trésor de Guerre*, Pierre Perrault nous fait connaître sous toutes ses faces un peuple que nous ne connaissons guère que de nom : les Tsiganes.

Rien de plus instructif et aussi de plus émouvant que les aventures de ce jeune prince Esèd Athingan qui, élevé en France, retourne, dès qu'il est en âge d'agir, chez ses compatriotes les Zigans (Tsiganes), retrouve dans ce pays, après mille dangers, le trésor de guerre enfoui par ses ancêtres, et entreprend de rendre à ces nomades que sont les Tsiganes une patrie et une nationalité.

C'est une merveilleuse aventure en même temps qu'un voyage dans un pays extraordinaire dont le crayon de l'excellent artiste Lecoultre nous fait saisir toute la sauvagerie et le pittoresque.

---

### Le bon géant Gargantua,

par M. GUÉCHOT.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques de l'Enseignement primaire.*

Dans la littérature française, si riche en contes gais où résonne encore le franc rire des aïeux, brillent deux chefs-d'œuvre dont la renommée est grande, mais dont on ne parle trop souvent que par ouï-dire. Hommes d'étude à part, qui lit Rabelais? et qui connaît la *Farce de l'Avocat Pathelin* autrement que par des extraits?

Il a semblé à l'auteur qu'en adaptant à l'usage de la jeunesse ces chefs-d'œuvre du passé, on rendrait une vie plus large aux types immortels dont la figure pâlit : le bon géant *Gargantua*, et l'ingénieux *Panurge*, et le maître fourbe *Pathelin*. C'est la raison d'être de ce volume.

Le parfait artiste Robida a illustré le tout avec sa maîtrise bien connue et sa verve incomparable.

*Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris.*

---

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr.; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### **La Bête au bois dormant,**

texte et illustration par A. ROBIDA.

Une présentation de Robida au public serait parfaitement inutile. Tous les genres d'éloge ont été épuisés en faveur du parfait artiste dont le crayon et la plume font assaut de verve et d'esprit.

Ce nouvel ouvrage est l'histoire d'une famille de dompteurs qui, retirés des affaires après fortune faite, veut jouer à la noblesse et aux belles manières, commet dans ce rôle nouveau pour elle les gaffes les plus réjouissantes et, finalement, lasse de son oisiveté, achète une ménagerie que l'on installe au château et qui terrifie toute la contrée.

Mais comment raconter les scènes d'un comique intense, d'une bouffonnerie grandiose, qu'a su évoquer par son crayon si savoureux, retracer par sa plume si alerte, ce maître du rire sain et honnête qu'est Robida ?

---

### **Le Monsieur des Antipodes,**

par A.-J. DALSÈME.

*Le Monsieur des Antipodes*, ainsi que le titre même de ce roman l'indique, nous entraîne loin de Paris et des banalités de la vie courante. C'est un merveilleux récit de voyage, au cours duquel le lecteur peut non seulement contenter son besoin de vivre d'une autre vie que la sienne propre, de parcourir des contrées inconnues, de s'initier à tout un monde nouveau, amusant ou terrible, mais où il a le loisir aussi de cueillir à chaque page une belle leçon d'énergie et d'endurance. Et ce n'est pas sans regret qu'arrivé à la fin du volume il se séparera de compagnons qui ont traversé si allègrement les plus redoutables aventures.

De jolies compositions du maître artiste José Roy enrichissent le texte si attrayant de ce bon écrivain pour la jeunesse, A.-J. Dalsème.

*Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris.*

---

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr. ; relié toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### **Les Mathurins du « Bayard »,**

par GÉRALD-MONTMÉRIL.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques scolaires.*

C'est dans l'île de Crète, à l'époque où les marins de toutes les nations durent intervenir pour mettre l'accord entre Chrétiens et Musulmans, que nous voyons à l'œuvre les braves Mathurins du *Bayard*. Et dans quel singulier rôle ! celui de pères de famille ! Ils ont trouvé en Crète une jeune Turque et un petit Crétois, et les braves cœurs ont cru ne pouvoir mieux faire que d'adopter et d'élever ces deux enfants qui ne peuvent se souffrir d'abord, mais finissent par devenir les meilleurs amis du monde. Les aventures extraordinaires où les deux petits sont perpétuellement jetés, la nouveauté du cadre, font de cet ouvrage un des plus amusants et des plus instructifs qui soient. — Illustration de Henriquez.

---

### **Le petit Grand et le grand Petit,**

par ROGER DOMBRE.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques scolaires.*

Un hasard met en présence le nain Ulrich Grand et le géant Antonin Petit. Les « deux extrêmes » deviennent amis et s'exhibent sur le champ de foire. Ils font de splendides recettes pour le plus grand dam de l'« oncle Espargon », dont le théâtre est déserté par le public. Ce peu sympathique personnage en conçoit une sourde jalousie et ne tarde pas à chercher vengeance. Nos amis sont ainsi poussés dans une série d'aventures où le comique se mêle souvent au tragique. Mais une bonne action qu'ils ont accomplie leur apporte leur récompense et ils peuvent goûter une vie calme et paisible, exempte de soucis matériels, pleine du charme de leur bonne amitié toujours grandissante. — Illustration de Marcel Lecoultré.

## **BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS**

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr.; relié toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### **Les Aventures de Rémy,**

par EDMÉE VESCO.

Rémy est un honnête garçon et un grand cœur qui, par impulsion native, suit le chemin du devoir. Son enfance et son adolescence s'écoulent dans la vieille ville de Douai. S'efforçant de venir en aide à sa maman atteinte de cécité, il court de surprenantes aventures. Nous le voyons tour à tour confiseur, dompteur, sauveteur, artiste peintre, professeur de dessin. Et ce n'est pas encore là le terme de ses avatars. Chez la tante Aglaé, nous le verrons, dans les modestes fonctions de facteur rural, donner la mesure de son courage en sauvant le courrier attaqué par des bandits....

Par leur originalité, le charme de leur nouveauté, ces aventures ne laisseront pas d'intéresser les jeunes lecteurs. — Illustration de Ferdinand Raffin.

---

### **Un Parisien aux Philippines,**

par A. DE GÉRIOLLES.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques scolaires.*

Rien de plus attrayant et de plus émouvant à la fois que les aventures de Typ, ce Parisien de quatorze ans, qui part aux Philippines avec son père et son précepteur, l'inénarrable Flambignac. La vie de bord réserve à notre héros de nombreuses surprises, des incidents d'un comique irrésistible.

A leur arrivée aux Philippines, les voyageurs trouvent les insulaires luttant pour leur indépendance contre les États-Unis. Ils font cause commune avec eux. Typ se couvre de gloire, il est blessé grièvement. Heureusement sa blessure n'est pas mortelle, et, une fois guéri, il a la joie de ramener en France une mère, un frère, et aussi un père « qu'il voit maintenant sourire ». — Illustration de Th. Schmidtmüller.

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr.; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### Les Malices de Plick et Plock,

texte et dessins par CHRISTOPHE.

L'auteur de la *Famille Fenouillard*, du *Sapeur Camember*, de l'*Idée fixe du Savant Cosinus*, vient d'enrichir sa collection de types extraordinaires de deux nouveaux personnages, qui ne seront pas les moins amusants de la bande joyeuse. Plick et Plock sont deux lutins qui, au cours de leur existence falote, s'ingénient à faire des farces, dont ils sont le plus souvent du reste les premières victimes, jusqu'à ce qu'ils trouvent enfin le *mot magique* qui doit mettre fin à leurs mésaventures.

Mais, avant d'en arriver là, que de mauvais moments ne font-ils pas passer un peu à tout le monde? par combien de tribulations ne passent-ils pas eux-mêmes! Jamais le crayon de Christophe n'a eu plus d'entrain, et ses légendes plus d'esprit uni à plus de bon sens.

---

### L'Idée fixe du Savant Cosinus,

texte et dessins par CHRISTOPHE.

Le savant et distrait *Cosinus*, qui est le proche parent de l'illustre *Fenouillard*, est jaloux des admirables voyages qui ont fait la gloire de ce *Globe-trotter* malgré lui. Il rêve, lui aussi, de faire le tour du monde, ce qui lui sera bien plus facile qu'à son cousin, car il emploiera les dernières et les plus merveilleuses inventions de la science.

Mais, malgré l'ingéniosité de ses combinaisons scientifiques, par suite de ses distractions ou de l'audace même de ses multiples tentatives, il ne peut arriver à sortir de Paris. *Intra muros*, sur le pavé de la capitale, dans ses sous-sols, dans ses régions aérostatiques, il lui arrive les plus étonnantes et les plus terribles aventures, en compagnie de son fidèle toutou, Sphéroïde, qui l'accompagne jusque dans les airs. — 600 dessins du maître Christophe.

Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris.

---

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 Jésus, illustré, broché, 2 fr.; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### Le Sapeur Camember,

texte et dessins par CHRISTOPHE.

« Histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du Second Empire. — Si l'auteur a choisi cette époque, ce n'est pas qu'il y ait été poussé par des considérations politiques : c'est simplement afin d'avoir l'occasion et le prétexte d'orner l'occiput de son héros d'un triomphant bonnet à poil. — On y verra comme quoi ce n'est pas sans avoir passé beaucoup de temps à l'ombre que le héros de ce remarquable ouvrage parvint à épouser mam'selle Victoire, ce soleil resplendissant de toutes les vertus domestiques. »

Ainsi s'exprime Christophe dans sa préface, et c'est sur ce vaste thème qu'il exerce sa verve. Il égaye le lecteur en montrant, par le crayon et par la plume, les mauvais tours du désopilant sapeur.

---

### La Famille Fenouillard,

texte et dessins par CHRISTOPHE.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques des Lycées et Collèges de garçons et de filles.*

« Histoire aussi véridique que vraisemblable des voyages de la Famille Fenouillard, où l'on verra comme quoi, à la suite de plusieurs crises gouvernementales et intestines, M. Fenouillard perdit successivement de nombreux chapeaux, mais conserva son parapluie. — Ouvrage destiné à donner à la jeunesse française le goût des voyages. »

La Famille Fenouillard avait sa place marquée dans la Bibliothèque du Petit Français. Deux éditions n'ayant pu épuiser le succès de l'Album in-4° en couleur, la publication en noir, dans le format in-18, met à la portée de toutes les bourses cette désopilante fantaisie. Les dessins de Christophe peuvent être mis en couleur, à l'aquarelle, au crayon ou au pastel par le lecteur lui-même.

*Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris.*

---

## BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Le vol. in-18 jésus, illustré, broché, 2 fr. ; rel. toile, tr. dorées, 3 fr.

---

### **Au Clair de la Lune,**

par R. CANDIANI.

Le titre de ce volume laisse deviner que Pierrot en est le héros principal. Mais autour de lui se groupent les principaux personnages de la comédie italienne : Arlequin, Zerline, Scaramouche, Pantalon, Polichinelle. Il leur arrive à tous d'étonnantes aventures, sur terre, dans les airs et dans les profondeurs de l'Enfer mythologique.

Ces récits charmants, pleins de verve, de malicieuse naïveté, coupés de scènes et de dialogues fantastiques, sont accompagnés d'amusantes illustrations où l'artiste a su s'élever à la hauteur de la vertigineuse imagination de l'auteur.

Le contraste de ce merveilleux stupéfiant et des détails finement observés de la vie réelle produit des effets de gaieté irrésistible.

---

### **Les Robinsons de la Nouvelle-Russie,**

par R. CANDIANI.

*Ouvrage approuvé par la Commission ministérielle pour les Bibliothèques et Livres de Prix des Lycées et Collèges de garçons et de filles.*

*Les Robinsons de la Nouvelle-Russie* sont deux jeunes Parisiens de Paris, Pierre Baluchard, autrement dit « Pierrot », et Désiré Lenoir, surnommé « Ripaton », à cause de ses invraisemblables brodequins. Nos deux gaillards partent pour la Russie, afin de pénétrer les secrets de la charcuterie moscovite dont M. Baluchard père entend tirer parti au mieux de ses intérêts. Débarqués à Odessa, Pierrot et Ripaton oublient le but de leur voyage et, flanqués de leur chien Dèche, ils visitent tour à tour la Crimée, Tiflis, Kazan, Astrakan, la steppe et la montagne. Les aventures ne manquent pas aux deux voyageurs ; le récit en est fait avec un entrain charmant et sans détails superflus. — Belles et nombreuses illustrations.

*Claude Saint-Jan. À la belle étoile. Illustrations  
de José Roy*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669550>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)